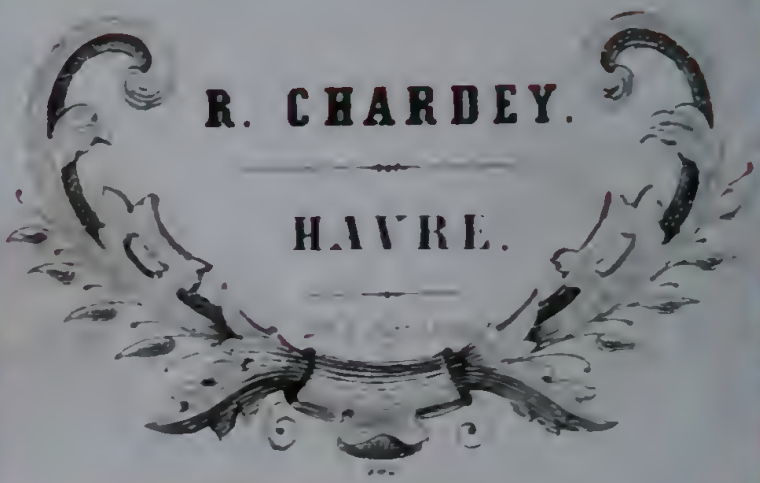

R. CHARDEY.
HAVRE.

MAY 6 1965

1779.

ENTRETIENS SOLITAIRES,

OV

PRIERES ET MEDITATIONS PIEVSES.

EN VERS FRANÇOIS.

Par Mr DE BREBEVF.

Imprimez à ROVEN, & se vendent

A PARIS,

Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, sur le deuxiéme Perron allant à la Sainte Chapelle, à l'Escu de France.

M. DC. LX.

Auec Approbation des Docteurs & Priuilege du Roy.

BIBLIOTHECA

PQ
1731
.B5E5
1880

A

MONSEIGNEVR LE CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEVR,

On s'eſtonnera peut-eſtre de la liberté que ie prends d'offrir cet Ouurage à VOSTRE EMINENCE; on croira d'abord que c'eſt reſpecter bien peu les

hautes occupations qui vous attachent, ou n'eſtimer pas aſſez dignement la gloire & le repos que vous nous procurez, que de vous demander audiénce pour des ENTRETIENS SOLITAIRES: *& on ſe figurera aiſément, qu'eſperer de vous quelques momens de ces heures precieuſes, qui reglent le ſort des Eſtats, & qui rétabliſſent le bon-heur & la tranquilité dans le monde, c'eſt vouloir en quelque ſorte vſurper ſur le bien public, & commettre vn attentat contre la felicité des Peuples. En effet,* MONSEIGNEVR, *quelle apparence y a-t-il, que parmy les ſoins importants où vous engage le gouuernement d'vn grand Eſtat, ou que les Conſeils de voſtre generoſité vous attirent, vous puiſſiez trouuer du loiſir pour vous entretenir en ſecret & pour conuerſer paiſiblement auec vous meſme ? quelle apparence y a-t-il, que des Meditations ſi tranquilles puiſſent iamais s'accorder auec cette action penible & cet attachement laborieux que vous vous preſcriuez inceſ-*

ſamment pour la gloire & pour l'vtilité de toute la France ? il ne ſuffit pas que vous ſoyez l'ame de ce grand corps, & que vous luy donniez par des reſſorts inuiſibles & le mouuement & la vigueur: la force de voſtre génie & celle de voſtre Zéle s'étendent bien au-delà de nos frontieres ; on peut dire que vous eſtes chaque iour dans le conſeil de tous les Eſtats voiſins, pour y ſoûtenir l'honneur & la reputation du noſtre, qu'en meſme temps ou par vous ou par vos correſpondances vous eſtes en cent lieux diuers, & negociez auec cent perſonnes differentes, & en vn mot, qu'il ne ſe paſſe preſque rien dans le Monde Chreſtien qui ne roule ſur vos ſoins, ou qui ne releue de voſtre entremiſe. Quel moyen aprés cela, MONSEIGNEVR, que vous puiſſiez tout enſemble eſtre ſeul auec vous, & vous trouuer auec la multitude ? que VOSTRE EMINENCE puiſſe tout à la fois habiter en tant de regions, & ſe faire vne retraite en elle-meſme, & que vous vous

donniez liberalement à tout le monde, ſans que pour cela vous ſoyez obligé à vous priuer de vous ? Certainement il ſemble que les forces humaines ne peuuent aller juſque-là, & que pour ſuffire à tant de choſes en vn meſme temps, il faut eſtre quelque choſe au deſſus de l'homme. Toutesfois, MONSEIGNEVR, bien qu'il ſoit ſans doute extrémement malaisé d'accorder en vn meſme ſujet des prerogatiues ſi opposées ; bien qu'il ſoit entierement difficile de ſe faire vne ſolitude au milieu de la Cour, & de ſe ménager vn repos ſi ferme parmy les fatigues du gouuernement : Nous voyons pourtant que cét aſſemblage merueilleux ſe trouue heureuſement acheué en VOSTRE EMINENCE. Les affaires du Siecle n'ont pas vſurpé voſtre cœur ſur celles de l'Eternité ; la terre vous a laiſſé des pensées pour le Ciel ; & pendant que noſtre repos eſt le ſujet de vos veilles & le but de vos trauaux, vous ne vous refuſez pas pour cela le ſoin que

vous vous deuez indiſpenſablement à vous meſme ; vous auez vn Eſprit trop eſleué, MONSEIGNEVR, & vne Ame d'vne trop grande eſtenduë, pour borner vos deſſeins ou vos affections à tout ce qui eſt limité. Voſtre gloire qui eſt ſi éclatante, & qui efface tant de Heros, ne remplit pas voſtre cœur ny vos deſirs : au milieu de toutes ces grandeurs où vn merite extraordinaire vous eſleue, & parmy ces trauaux aſſidus qui produiſent tant de miracles, vous trouuez le temps de vous dire en ſecret, qu'il n'y a qu'vne ſeule choſe neceſſaire, que tout ce qui n'eſt pas DIEV, n'eſt pas digne de l'homme ; & que les choſes qui doiuent finir, ne peuuent pas eſtre la felicité d'vne ame qui doit touſiours viure. Ouy, ſans doute, MONSEIGNEVR, on voit bien que cette reflexion importante préſide ſouuerainement à tous vos autres ſoins, & qu'vne conduite auſſi genereuſe & auſſi égale que la voſtre, eſt vn effet neceſſaire d'vne ſi ſage meditation, & d'vn

raiſonnement ſi ſolide. Il ſuffit d'enuiſager cette immuable vertu qui éclate ſi parfaitement en VOSTRE EMINENCE, & qui eſt la regle conſtante de tous vos deſſeins, pour conceuoir tout enſemble auec combien de trauail & auec combien d'application vous l'auez acquiſe. Vne qualité ſi excellente n'eſt point vne faueur de la Nature, ny vn priuilege du temperament; la naiſſance a bien pû en mettre en vous des commencemens heureux & des ſemences fecondes, mais il a fallu que les influences d'en-haut vous ayent aidé à les cultiuer; Elle a ébauché ce grand Ouurage en VOSTRE EMINENCE, mais vous auez trauaillé auec le Ciel à en faire l'acheuement, & à deuenir par ſon ſecours le Chef-d'œuure de vous meſme. Ce n'eſt pas de la Nature que vous auez appris à combatre ſes inclinations, & à luy refuſer ce qu'elle demande; & ce n'eſt pas elle qui vous a fourny des forces pour vous eſleuer au deſſus d'elle, & pour regner ſouuerainement ſur vous.

Cette pleine égalité d'eſprit parmy les viciſſitudes & les reuolutions du monde, cette moderation parfaite, que tous les auantages de la Terre ne ſont point capables d'alterer; cette conſtance acheuée, que toutes les trauerſes de la vie ne ſont point capables d'affoiblir, ces vertus, dy-je, & ſi hautes & ſi fermes ſont ſans doute les productions d'vn principe plus certain, & les effets d'vne cauſe plus eſleuée. Bien que ces qualitez ſublimes ſoient ſi familieres à VOSTRE EMINENCE, ce ſont aſſurément des treſors qu'elle a acquis, & non pas des richeſſes qu'elle ait puisées ſeulement en elle-meſme. La Nature a ſes taches auſſi bien que ſes perfections, & meſme ſi elle n'agit de concert auec les aſſiſtances du Ciel, il n'arriue que trop ſouuent que ſes perfections deuiennent ſes taches, qu'elle fait ſes crimes de ſes vertus, & que les meſmes talents qui deuoient faire de grands hommes, produiſent ſeulement d'illuſtres coupables. Ainſi, MONSEIGNEVR, on peut

dire, ſans offenſer la force de voſtre Genie ny la grandeur de voſtre Ame, que vous vous eſtes couſté bien des veilles & bien des ſoins auant que de répondre parfaitement aux deſſeins de DIEV ſur vous, & que d'arriuer à ce comble de vertu, qui ne ſouffre point de mélange, & qui n'eſt point ſujette à l'alteration ny à l'inégalité. Certainement, MONSEIGNEVR, vous auez trouué des occaſions de la mettre à des eſpreuues bien differentes; il n'y a point d'Homme ſur la terre qui ait eu de ſi grands ſujets de s'enfler ou de s'abbatre, que la Prouidence a voulu vous en fournir; il n'y a point de gloire qui approche de celle que vous auez acquiſe, ny d'orages plus eſtonnans que ceux qu'il vous a fallu ſoûtenir. Cependant, MONSEIGNEVR, dans ces eſtats differens vous auez toûjours eſté ſemblable à vous-meſme; quand les choſes d'icy-bas ont changé de face pour vous, vous n'en auez point changé pour elles; & ſi elles n'ont pas toûjours donné le meſme objet à voſtre

vertu, du moins elles luy ont toûjours trouué la meſme force. Voſtre Cœur s'eſtoit mis de trop bonne heure au deſſus des biens & des maux de cette vie, pour ſe laiſſer flater aux vns, ou pour ſe laiſſer eſtonner aux autres : Il s'eſtoit prémuny auec trop de prudence contre des perils ſi oppoſez, pour en apprehender la ſurpriſe, & à force de veiller ſur vous auec ſoin, & de vous eſtudier attentiuement vous-meſme, vous vous eſtes fait vne ame ſi grande, & vous vous eſtes acquis vne vertu d'vn degré ſi haut, que les faueurs de la Fortune, qui ont ſemblé vous eſleuer, vous ont deſia trouué bien au deſſus d'elles, & que les diſgraces qu'elle vous auoit preparées, n'ont point eu aſſez de force pour arriuer juſqu'à vous. Mais peut-on s'eſtonner, MONSEIGNEVR, que les iuſtes carreſſes qu'elle vous a faites, n'ayent iamais prévalu ſur ces ſentimens moderez que nous admirons en VOSTRE EMINENCE, puiſque les talents extraordinaires

qui l'ont obligée à ſe declarer ſi auantageuſement pour vous, n'auoient point eu le pouuoir de les alterer ny de les ſurprendre ? Nous voyons que cette vertu inconceuable a tenu ſeule contre l'admiration & contre l'applaudiſſement, & qu'elle a ſemblé vous cacher à vous-meſme, lors que toute l'Europe auoit les yeux attachez ſur vous. Ce n'eſt pas, MONSEIGNEVR, que les voſtres ayent pû ſe fermer entierement à vne lumiere ſi brillante, ou que vous ayez pû vous reſoudre à ne vous auoüer iamais ce que vous eſtes : Il eſt bien difficile que vous ne vous ſoyez quelquesfois permis de iuger de la cauſe par les effets, & qu'vne longue ſuite d'actions toutes glorieuſes ne vous ayent enfin perſuadé que vous eſtiez né pour les grandes choſes. Vous n'auez pas pû ignorer que le nombre ny le poids des affaires ne laſſent point voſtre eſprit, & que vous traitez les plus importantes auec cette éleuation de Genie qui en fait éuanoüir les difficultez, & qui vous en adoucit toute la peine ;

vous n'auez pas pû méconnoiſtre que l'application continuelle de vos lumieres n'en diminuë point la force, qu'au contraire elles s'augmentent en ſe partageant, & que par vne merueille qu'il eſt mal-aiſé de comprendre, vous trouuez vn repos qui ne s'altere iamais dans ce trauail qui ne finit point. Mais ſans doute, MONSEIGNEVR, lors que vous vous eſtes permis d'enuiſager ces qualitez éminentes, ç'a eſté ſeulement pour vous dire que ce ſont des preſens du Ciel & des liberalitez de la Prouidence, que DIEV auroit pû verſer dans vn autre les graces inconceuables qu'il a voulu répandre ſur vous, & que du moins éclairé de tous les Eſprits, il auroit fait aiſément le plus penetrant de tous les Genies. C'eſt, MONSEIGNEVR, auec vne reconnoiſſance pareille que vous regardez ce rang glorieux & cette reputation incomparable, que des vertus ſi ſolides ont eu droit de vous acquerir. Bien que ce haut degré d'honneur ſemble n'auoir preſque rien laiſſé au deſſus de vous,

on peut dire en quelque façon qu'il vous y a encore laiſſé vous-meſme, & qu'il y a quelque choſe en vous de plus eſleué que vous. Lors qu'en cét eſtat vous vous regardez du haut de voſtre Vertu, on peut dire que vous abaiſſez ſeulement les yeux vers cette grandeur qui vous enuironne, & que dans VOSTRE EMINENCE, l'Homme Chreſtien demeure toûjours bien au deſſus de l'Homme d'Eſtat. Ces ſuccez glorieux qui ont couronné tous vos deſſeins, ces progrez ſi conſtants & ſi aſſidus qui ont ſignalé voſtre ſageſſe, & qui ont eſtably voſtre reputation, auſſi bien que celle de nos armes : cette longue ſuite de Victoires que la France doit à vos conſeils, & où voſtre prudence n'a rien laiſſé à faire à la Fortune : ces miracles viſibles en vn mot qui portent dans tous les eſprits l'admiration & l'eſtonnement, n'ont encore rien entrepris ſur l'égalité du voſtre ; ils luy ont laiſſé toute ſa retenuë & toute ſa moderation ; Nous connoiſſons bien, que VOSTRE EMINENCE ne s'ap-

plaudit point au fonds du cœur, lors que toutes les Nations luy applaudiſſent, que vous renuoyez au Ciel tout l'encens qu'elles vous offrent, & qu'auec vne humilité digne d'vne Ame grande, vous rendez la gloire de ces hautes actions au meſme DIEV *à qui vous deuez tout ce que vous eſtes. N'eſt-ce pas encore ſur ce principe,* MONSEIGNEVR, *que* VOSTRE EMINENCE *a reglé ſes ſentimens apres ce grand Chef-d'œuure qui vient de partir de vos mains, & que le Ciel ne vous auoit reſerué que pour faire admirer en vous, & ſa puiſſance & voſtre ſageſſe? Ne voyez-vous pas ce precieux Ouurage & de voſtre Zele ſincere & de voſtre profonde Capacité, auec cette éleuation d'eſprit, qui met au deſſous de vous tout ce que vous faites, ou pluſtoſt qui vous repreſente ſeulement à vos yeux comme vn Organe dont* DIEV *a voulu ſe ſeruir pour eſtaller aux noſtres vne merueille ſi peu attenduë? Vous venez d'acheuer ſeul ce que les plus ſages Teſtes de*

l'Europe auoient tenté inutilement : vous auez terminé vne guerre qui ſembloit ne deuoir point finir, & qui s'aigriſſoit par ſon progrez, & ſe fortifioit par ſa durée. Vous nous auez donné vne Paix qui eſt l'allegreſſe de toute l'Egliſe, & qui va vous attirer les benedictions du Ciel, & les admirations de la Terre ; & enfin vous auez conclu heureuſement cet auguſte Mariage, qui eſt le ſouhait des Nations, & qui va ajoûter de nouueaux brillans à vôtre reputation & à voſtre gloire. Ces effets ſurprenants d'vne ſageſſe que nous connoiſſons, & que nous ne pouuons comprendre, ces ſuites miraculeuſes de voſtre conduite qui conſacrent ſi hautement voſtre Nom, ſont ſans doute vne preuue toute eloquente des viues lumieres qui éclairent voſtre Eſprit, de la force extraordinaire qui le ſoûtient, & du zele inépuiſable qui l'anime. Cependant, MONSEIGNEVR, ces grandes actions qui vont changer la face de toute l'Europe, ne changent point voſtre cœur ; cette Paix que vous venez de

nous rendre, & qui eſt vne émanation viſible de celle qui habite en vous, n'a point diminué voſtre retenuë en augmentant la ſplendeur de voſtre nom, & vous vous eſtes ſi bien accouſtumé aux Actions éclatantes, qu'il ſemble qu'elles vous échappent ſans que vous ayez le temps de vous en appercenoir. Mais ſi vous ſçauez donner aux proſperitez de la Terre vn employ digne du Ciel, l'vſage que vous auez fait des aduerſitez de cette vie, ne vous merite pas moins les felicitez de l'autre. Certainement, MONSEIGNEVR, à quiconque a des yeux pour le ſolide auſſi-bien que pour le brillant, ce temps d'orages & cette ſaiſon de tempeſtes que vous auez eſſuyées auec autant de courage que de ſuccez, eſt l'endroit le plus glorieux d'vne vie toute merueilleuſe; on ne vous a iamais veu ſi grand, que lors qu'on a tâché de vous abaiſſer, & voſtre vertu n'a iamais paru à vn ſi haut point, que lors qu'elle s'eſt veuë commiſe auec les trauerſes; auſſi il ſemble que la Prouidence ne les auoit

permiſes que pour la mettre en ſon plus beau iour, & que pour la faire éclater auec plus d'auantage. Nous auons veu, MONSEIGNEVR, que vous auez parfaitement répondu à ſes deſſeins; vous auez conſerué le calme au milieu de la tourmente, vous auez fait regner la tranquilité au fort de l'agitation, vous auez agy en voſtre propre cauſe auec vn deſintereſſement auſſi plein, que ſi vous auiez traité les affaires d'vne perſonne inconnuë, & vous auez veu d'vn œil aſſûré l'appareil d'vne diſgrace qui euſt pû eſtonner le courage le plus fort, & mettre de la frayeur dans l'ame la plus intrepide. Vous vous eſtes pourtant opposé, MONSEIGNEVR, & opposé glorieuſement à cette injuſte perſecution; mais ç'a eſté ſans vous en émouuoir, & ſans vous en pleindre: vous ne vous eſtes pas donné la peine de vous mettre en colere pour la repouſſer; & comme toutes vos actions naiſſent de ce

principe illuſtre qui n'inſpire que des mouuemens genereux, vous l'auez vaincuë preſque ſans effort, & vous en auez triomphé ſans oſtentation & ſans inſulte. Ce n'eſtoit pas aſſez pour vous, de faire voir aux mécontens que vous auiez des forces pour les reduire, vous auez voulu leur apprendre que vous ſçauez encore vous domter vous-meſme, & que la vengeance, qui eſt ordinairement la vertu des petites ames, eſt ſouuent vn crime & vne baſſeſſe aux yeux des Heros. Il y a lieu de croire, MONSEIGNEVR, que dés ce temps-là, VOSTRE EMINENCE auoit préueu auec certitude ce repentir équitable que la verité mieux connuë deuoit vn iour faire naiſtre dans ces eſprits abuſez, & que vous auez pardonné genereuſement leurs fautes paſſées à leurs remords à venir: vous vous répondiez ſans doute dés ce temps-là des ſuccez auantageux que voſtre prudence deuoit produire, de

la gloire qu'elle ſçauroit nous acquerir, de l'applaudiſſement qu'elle alloit trouuer parmy tous les Peuples, & de l'affection reſpectueuſe qu'elle eſtoit capable de vous attirer. Ainſi, MONSEIGNEVR, vous auez aimé par auance ce beau changement que vous auez mis enfin dans tous les eſprits, & vous n'auez pû vous reſoudre à regarder comme des coupables, des perſonnes en qui vous ne deuiez voir vn iour que de la veneration pour la vertu, & que de la reconnoiſſance pour le merite. Mais pour en parler mieux, il faut dire, MONSEIGNEVR, que la grandeur de voſtre courage vous auoit mis au deſſus de la licence & de l'animoſité, que vous ne pouuiez pas vous abaiſſer juſqu'à punir des offenſes qui n'alteroient point voſtre repos, & qu'en meſme temps que l'erreur & la préoccupation tramoient des outrages contre VOSTRE EMINENCE, voſtre vertu vous auoit mis en eſtat

de ne les pas receuoir. Ne ſont-ce pas là, MONSEIGNEVR, des marques publiques de ces Entretieus ſecrets que vous auez à toute heure auec DIEV, & auec vous-meſme ? ne ſont-ce pas des effets viſibles de ces Meditations ſerieuſes que vous faites à tous momens ſur le deuoir des Heros & ſur la conduite des Hommes extraordinaires ? Vne ame moins éleuée que la voſtre n'euſt conſulté, ſans doute, que l'impetuoſité de ſon reſſentiment : elle euſt ſacrifié à ſa haine tout ce qui auroit attaqué ſa reputation ou ſa fortune : elle n'euſt fait ſeruir ſon pouuoir qu'à l'éclat de ſon indignation, & elle euſt crû immoler à la juſtice tout ce qu'elle euſt immolé à ſa fureur. Mais, que les maximes de VOSTRE EMINENCE, l'ont emporté ſur celles des autres Hommes ! & que voſtre conduite, MONSEIGNEVR, roule ſur vn principe bien plus eſleué & ſur vn fondement bien plus noble ! vous ne vous

eſtes vangé que par vn mépris genereux des injuſtices de la calomnie & des violences de l'émulation : vous auez obligé le Politique à écouter le Chreſtien, & vous auez remis tous vos intereſts entre les mains de ce Iuge incorruptible, qui a prononcé ſi hautement en voſtre faueur, & qui a ſi ouuertement appuyé le party de l'innocence. O qu'il vous a vangé glorieuſement, MONSEIGNEVR, lors qu'aux yeux de toute l'Europe, il vous a ſi puiſſamment affermy dans les grands honneurs qu'il auoit deſtinez à voſtre vertu, & qui vous auoient eſté diſputez auecque tant de violence ! quand il vous a inſpiré ces projets glorieux où l'on a reueré voſtre ſageſſe, & qu'il leur a donné ces ſuccez extraordinaires, où l'on a admiré voſtre bonheur ! quand il a porté ſi haut la ſplendeur de voſtre gloire & l'éclat de vôtre reputation, que les Princes & les Souuerains ont ſouhaité auec empreſſe-

ment d'entrer dans vostre Alliance ! quand enfin il a contraint l'auersion & la jalousie à prendre vostre party contre elles-mesmes, & qu'il a reduit les esprits les plus indociles à condamner les soupçons, & à déteſter les ombrages qui les auoient abusez ! Pour prix de cette Victoire sainte que vous auez remportée sur vous, il a obligé la Victoire à suiure vos Ordres par tout où vous auez porté vos desseins, & où vous auez adressé nos armes ; pour recompense de cette soûmission genereuse auec laquelle vous l'auez fait l'Arbitre de tous vos differens, il vous a fait le Mediateur des Souuerains & l'Arbitre de leurs querelles. C'est par son ordre que vous venez de rétablir le calme & la tranquilité dans nos climats, & c'est par son ordre encore que vous allez dissiper les tempestes du Nort, & rendre la tranquilité à tous les Estats de l'Europe. Ainsi, MONSEIGNEVR, il est certain que la gloire n'a iamais recompensé icy-bas vne

vertu plus égale & plus ferme que la voſtre : mais auſſi il n'eſt pas moins veritable que la vertu n'a iamais monté à vne gloire plus acheuée, ny à vn honneur plus entier, que celuy que vous poſſedez. Cependant nous ne le voyons pas encore dans tout ſon éclat, ny dans toute ſon étenduë : & comme nous ne pouuons pas lire dans le fonds de voſtre cœur les grands deſſeins que vous conceuez ſans doute pour les auantages de la Religion & pour les intereſts de toute l'Egliſe : Auſſi, MONSEIGNEVR, nous ne voyons pas encore toutes les grandeurs que le Ciel vous prépare, nous ne ſçauons pas quels preſens il veut ajoûter à ceux qu'il vous a deſia faits, ny quelles graces nouuelles doiuent couronner celles que vous auez déja receuës. Seulement, MONSEIGNEVR, nous deuons juger par ces qualitez ſi rares qu'il a voulu mettre en VOSTRE EMINENCE, par cet admirable concert des vertus Politi-

ques & Chreſtiennes que nous y voyons ſi heureuſement d'accord, que ſa Prouidence ne vous refuſera rien de ce qui s'accorde neceſſairement à la plenitude de la vertu, & à la conſommation du merite. Ie n'ay pas crû, MONSEIGNEVR, que ce ſoit offenſer cette noble modeſtie dont les conſeils vous ont toûjours eſté precieux, que de rendre ce témoignage public à des veritez ſi connuës : cette meſme force d'eſprit qui a mis la calomnie au deſſous de vous, vous a mis encore au deſſus de tous les éloges. Comme vous ne vous attribuez preſque rien des auantages qui ſont en vous, ny des grandes choſes que vous faites, il ſemble auſſi que vous ne prenez aucune part à l'admiration ou à la louange qu'elles vous attirent, & que cette ſatisfaction modeſte qu'elles vous font ſentir en ſecret, tient lieu toute ſeule, & de recompenſe à des trauaux ſi heureux, & de retribution à vne vertu ſi éclatante. Mais cette genereuſe indifference ne doit pas nous diſpen-

ſer d'vn ſi iuſte reſſentiment ; les témoignages que nous vous en donnons , ne ſont pas capables de contribuer à voſtre joye : mais du moins ils ſatisfont en quelque ſorte à noſtre deuoir ; & bien que voſtre contentement ne vienne point du dehors , & que vous ne deuiez point le repos de voſtre Ame à vne cauſe eſtrangere , nous ne laiſſons pas de croire que vous voudrez bien ſouffrir nos applaudiſſemens , & nous pardonner nos acclamations & nos loüanges. I'oſe donc eſperer , MONSEIGNEVR , que ny le deuoir public que ie vous rends , ny le preſent leger que ie prends la liberté de vous faire , ne paſſeront pas dans l'eſprit de VOSTRE EMINENCE pour vn manquement de reſpect , ou pour vne ſoûmiſſion indiſcrete ; les obligations generales que vous a toute l'Europe , & les graces particulieres que j'ay receuës de vous , ont fait naiſtre en moy des reſſentimens qu'il me ſeroit mal-aiſé de ne pas produire , & ie croirois auoir lieu de

me reprocher eternellement mon ingratitude, ſi ie me contentois d'eſtre ſeulement en ſecret,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE EMINENCE,

Les tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-obligé Seruiteur,
BREBEVF.

ADVERTISSEMENT.

IE ne puis m'empeſcher, LECTEVR, de vous aduertir d'abord, que ie vous donne ſeulement icy les Meditations d'vn malade. Il y a prés de quatre ans que j'en fis mon occupation dans les interuales d'vne longue fiévre, & comme il nous eſt aſſez ordinaire d'vſer mieux de l'indiſpoſition que de la ſanté, ie vous auouë que j'ay negligé de continuër aprés ma gueriſon, ce que j'auois commencé dans ma maladie; ie ne me ſuis meſme reſolu qu'auec peine à en faire vn preſent au public, non ſeulement à cauſe du ſtile qui ne répond point à la dignité de ſon ſujet, mais principalement à cauſe de mes deffauts qui contrediſent mes paroles. Ce n'eſt pas mon intention, LECTEVR, de ſurprendre voſtre eſtime, ny d'vſurper voſtre approbation; au contraire l'impreſſion auantageuſe que pluſieurs ont deſia conceuë de moy au ſeul bruit de cet Ouurage, m'oblige à vous prémunir contre vne ſemblable erreur, & à prendre le party de la verité contre moy-meſme. Ie veux bien vous dire auec toute la ſincerité poſſible, que vous ne deuez pas juger de moy par le don que ie vous fais, ny vous perſuader que j'aye dans le cœur tous les ſentimens de deuotion que vous trouuerez peut-eſtre en quelques-vnes des pieces que ie vous offre; ie n'aime point à m'attirer vne reputation qui ne m'eſt pas deuë, & j'aurois plus de peine à ſouffrir la loüange que ie ne merite point, qu'à me paſſer de celle où ie pourrois pretendre; ſur tout en vn

sujet de cette nature ie suis bien-aise qu'on ne se trompe point à l'apparence & qu'on ne m'estime pas en public, lors que ie suis obligé à me condamner en secret. Ce reproche interieur que ie me fais souuent auec beaucoup de iustice, me deuiendroit sans doute extrémement incommode, s'il se trouuoit commis auec la bonne opinion que vous pourriez auoir de moy; c'est vn témoin caché, qui déposeroit en mesme temps & contre vous & contre moy-mesme, & c'est vn juge inuisible qui me puniroit auec seuerité de vos applaudissemens & de vos loüanges. Croyez donc, s'il vous plaist, LECTEVR, que j'ay seulement quelque legere idée de la deuotion, & que ie n'en ay point encore l'vsage, qu'elle n'a point passé encore de l'entendement dans la volonté: ou tout au plus, qu'au lieu d'aller courageusement jusqu'à l'action & jusqu'aux effets, ie me suis borné jusqu'à cette heure à des souhaits languissans & à des desirs purement steriles. Ce n'est pas que cette qualité excellente n'ait presque toûjours esté belle à mes yeux, qu'elle n'ait du moins eu mon estime, lors qu'elle n'a pas eu mes affections, & que ie n'aye tousiours bien crû qu'vne deuotion solide est la marque certaine d'vn esprit reglé, & le caractere infaillible d'vne ame bien née. Mais par vn malheur que ie ne dois imputer qu'à moy, ie me suis contenté de l'admirer en autruy, au lieu de me la procurer à moy-mesme; c'est vn tresor où ie n'ay osé toucher, & aprés luy auoir donné les eloges qu'elle merite, ie luy ay disputé indignement les hommages qui luy sont dûs. Ainsi vous voyez, LECTEVR, que ie ne me refléchis pas sur moy, lors que j'introduis dans cet Ouurage, ou des Esprits éclairez ou des Ames éleuées, & qu'en di-

sant les choses comme ie les pense, ie ne les sens pourtant pas comme ie les dis ; vous voyez bien, dis-je, qu'auec le secours d'vn peu de raisonnement, ie fais parler icy vne Vertu qui m'est bien peu familiere, comme j'ay fait parler ailleurs des Sciences & des Arts qui me sont bien peu connus, & que j'ay cherché dans les efforts de l'imagination, ce que j'aurois dû chercher auec plus de soin dans l'experience. Mais qu'est-il besoin, LECTEVR, de vous aduertir auec tant de soin, que cette heureuse qualité n'est point encore mon partage, & que j'ay attendu de la speculation, ce que la pratique seule est capable d'enseigner ? la froideur & la secheresse de mon stile ne vous le feront que trop connoistre ; si j'auois la deuotion dans le cœur, aussi bien que sur les lévres, ie m'en expliquerois sans doute beaucoup plus éloquemment que ie ne fais, elle passeroit aisément de mes affections dans mes paroles, elle y feroit couler ce ie ne sçay quoy si touchant & si diuin, qui en est le sensible caractere, & jusque dans leur simplicité & dans leur rudesse, elle mettroit cet agrément & cette douceur qui produit en nous des changemens dont nous ne connoissons point la cause. Ie préuoy bien, LECTEVR, que vous ne trouuerez pas ce beau feu dans cet Ouurage, vous y découurirez au contraire des langueurs & des sterilitez dont vous ne deuez accuser que moy. Cette vertu excellente est vne matiere tousiours feconde d'elle-mesme ; mais elle ne l'est pas tousiours pour nous : c'est vne moisson qui est tousiours riche, mais il ne nous est pas toûjours permis d'y porter les mains, & enfin c'est vne beauté qui est tousiours engageante, mais il est quelquesfois bien malaisé d'en faire vn portrait fi-

delle;& au lieu de mettre ses perfections en leur plus beau iour, ie suis bien persuadé que j'en ay abaissé l'éclat, & que j'en ay affoibly le lustre. I'ay crû, LECTEVR, en deuoir cet adueu sincere au Public, de peur qu'on ne la punisse des fautes que j'ay commises, ou qu'on ne se plaigne malicieusement qu'elle n'est pas vn sujet heureux, parce que ie ne l'ay pas traité auec assez de force, & ie veux empescher autant que ie puis, qu'on ne fasse son indigence de la mienne, ou qu'en voyant ma sterilité on ne doute de son abondance. Mais ce manquement notable que ie m'attribuë auec tant de raison, n'est pas le seul que vous ayez à me reprocher, ou dont vous ayez à vous plaindre; vous en trouuerez beaucoup d'autres dans cet Ouurage, qui pour estre moins importans ne laisseront pas toutesfois de lasser vn peu vostre patience; & si vous estiez d'inclination à vous fâcher, pour me voir pecher quelquesfois ou contre l'exacte pureté du stile, ou contre la delicatesse du beau tour, ie vous conseillerois auec franchise de vous arrester dés le premier pas, & de ne venir point chercher icy des matieres de chagrin, ou des sujets de colere. Ie vous auouë ingenûment, que ie me permets bien des choses que les regles de l'Art ne permettent pas, & comme ie commets ces fautes auec peu de scrupule, ie les voy aussi auec peu de remords aprés les auoir commises. Vous verrez dans les diuerses Pieces que ie vous donne, beaucoup d'endroits qui ne sont pas assez suiuis, ny assez démeslez, & quelques autres qui sont trop chargez & trop estendus. Vous remarquerez en beaucoup de lieux des cadences qui sont vn peu rudes, des Vers qui ne sont pas assez forts, & des chutes qui ne sont pas agreables. Vous

y trouuerez de petites Pieces détachées que peut-estre vous aurez peine à ne desapprouuer pas ; & enfin vous y obseruerez des repetitions frequentes non-seulement de mots, de rimes & d'expressions, mais encore de raisonnemens & de pensées. Bien que ce soient là de grands crimes dans l'esprit de quelques Sçauants pointilleux, ie veux croire, LECTEVR, que ce ne seront pour vous que des offenses bien legeres : ie ne m'engage point à vous en faire des excuses estudiées, parce que ma raison ne m'en fournit pas qui me semblent tout à fait legitimes, & que vous alleguer la sterilité de mon esprit, ou l'excez de ma paresse, ce seroit seulement m'accuser en me deffendant, & me rendre plus coupable à force de me trauailler à ne le paroistre point. Ce n'est pas aprés tout, qu'il ne me fust bien aisé de justifier du moins la repetition des pensées par l'exemple de ces Esprits éleuez qui ont le mieux reüssi en cette sorte d'écrire ; il y a des choses qu'ils ne croyent iamais auoir assez dites, parce qu'on ne sçauroit iamais assez y penser ; ils ne se lassent point de nous aduertir incessamment & du neant de la Creature & de la toute puissance du Createur ; leur Eloquence ne tarit point sur l'aueuglement, & sur l'imbecillité qui naissent auec l'homme, ny sur la lumiere & sur la vigueur que la grace met en luy : leur zéle ne s'épuise point quand il s'oblige à nous entretenir de la recompense infinie qui est destinée à la Vertu, ou du chastiment affreux qui doit estre le partage du vice ; & sur tout ils se plaisent à nous retracer à toute heure l'obligation que nous auons de donner à Dieu tout nostre Amour, & de nous reseruer toute nostre haine. Mais ie me persuade bien que j'auray fait mes vices de leurs vertus,

& que ce qui a esté vn surcroist de zéle & vn renouuellement de ferueur dans les Escrits de ces grands Hommes, ne sera dans les miens qu'vn redoublement de dégoust, & vne augmentation d'ennuy. Ie ne sçay si c'est auec plus de succez qu'à l'exemple de ces excellens Genies j'adresse ordinairement à Dieu les discours & les pensées des personnes que ie fais parler. Ces Vertueux consommez auoient l'esprit si plein de luy, qu'en tout lieu & en tout temps il estoit present à leur idée: ils craignoient si fort de le perdre iamais de veuë, & de permettre quelque diuersion à leur entendement ou à leur volonté, qu'ils l'engageoient dans tous leurs entretiens, & luy disoient amoureusement tout ce qu'ils auoient à se dire à eux-mesmes. Ils vouloient s'instruire en traitant auec luy, & à quelque objet que leurs Méditations fussent appliquées, ils tâchoient à ne se détourner iamais de leur objet principal. Il n'est que trop vray qu'vne éleuation si tenduë, & qu'vn attachement si heureux, est bien loin au-delà de mes forces: mais ie me suis accommodé autant que j'ay pû, au goust des persõnes qui en sont capables, & qui ne regarderoient ce petit Traitté que cõme vne distraction importune, si en tâchant mesme à les entretenir de la perfection, il les empeschoit long-temps de penser à celuy qui en est la source. Au reste, vous verrez bien, LECTEVR, que ie ne me suis point efforcé, non plus que ces Escriuains celebres, à establir vn ordre certain dans les sujets que ie traite; ils choisissoient les matieres selon qu'elles se presentoient à leur esprit, & comme ie n'ay pas pretendu vous donner icy vne pratique reguliere ou de deuotion ou de spiritualité, j'ay crû que ie n'estois pas obligé indispensablement de m'atta-

cher à vne suite exacte, ny à vne liaison scrupuleuse. Vous vous apperceurez bien aussi que ie me sers bien souuent de termes & d'expressions qui ne se doiuent pas prendre absolument dans la rigueur de l'Escole ; la Poësie & l'Eloquence ont des libertez que la Dialectique n'a pas, & il y a des Propositions qui sont fausses dans les paroles, & qui ne laissent pas d'estre veritables dans le sens. Ie ne m'arreste point à vous en entretetenir en détail: il seroit peut-estre plus à propos de vous iustifier icy les diuerses manieres dont ie parle en beaucoup d'endroits ou de la liberté, ou de la grace ; souuent ie semble tout donner à l'vne, & souuent ie semble tout donner à l'autre : mais comme ce sont deux causes partiales qui concourent ensemble à la production d'vn mesme effet, j'ay crû que ie pouuois attribuer tantost à l'vne, & tantost à l'autre, ce qui est l'ouurage de toutes les deux. Il n'est pas necessaire que ie m'explique icy à fonds sur cette Matiere, ie vous diray seulement que ie me suis attaché auec soin à parler le mesme langage qu'on parloit dans toute l'Eglise, auant la naissance de ces perilleuses Questions qui ont fait tant de bruit dans le Monde, & si peu de fruit parmy les Fidelles. Si malgré toute la vigilance que j'ay pû y apporter, il m'est échappé quelque chose ou qui blesse la pureté des Mœurs, ou qui offense les maximes de la Religion, ie le retracte de bon cœur dés à cette heure, & soûmets auec respect & mon Ouurage & moy mesme, au jugement de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine.

Explication de quelques façons de parler qui paroiſſent vn peu libres, & qui pourroient ſe prendre en diuers ſens.

DAns tous les endroits où ie me ſers des mots de Sort, de Fortune, ou de Deſtin, il les faut prendre dans leur ſignification commune, & non pas dans celle que les Philoſophes Payens ou que les Libertins leur ont donnée.

Lors que ie parle de la grace, comme d'vne contrainte heureuſe qui nous arrache à nos mauuaiſes inclinations, cela ſe doit entendre ſeulement d'vne contrainte morale, qui n'eſt autre choſe qu'vne ſollicitation puiſſante & qui ne détruit point abſolument l'indifference du libre Arbitre à cooperer ou à ne cooperer pas.

Dans tous les lieux où ie dy que les biens paſſagers ſont bien ſouuent des preſens de la colere diuine, cela ſe doit entendre principalement au regard de ces coupables endurcis que Dieu abandonne à leur propre conduite, & qu'il punit meſme en les exauçant.

En la page 151. v. 19. quand ie dy que la vertu s'accommode à tous les âges, ie veux bien dire que l'enfance en eſt capable auſſi-bien qu'vn âge plus auancé: mais non-pas cette premiere enfance où la raiſon n'eſt pas encore déueloppée.

En la page 180 v. 23 & 24, [& pour bien croire à vos paroles, c'eſt aſſez de voir vos effets] en cette propoſition [effets] n'eſt pas relatif aux [paroles;] & elle ſignifie ſeulement qu'aprés auoir veu ce que Dieu a fait, il n'eſt pas mal-aiſé de croire ce qu'il a dit.

En la page 202. v. 22. [Puiſque l'indifference en peut promettre autant.] Ce Vers ſe doit entendre d'vne indifference negatiue & de peu de durée, & non d'vne indifference poſitiue ou refléchie, qui ſeroit vn peché digne des derniers châtimens.

Page 219. v. 17, [Qu'il n'auroit ſçeu vous faire vn plus noble partage,&c.] Ce qui eſt contenu en ce vers & dans les trois ſuiuans, n'exclud pas la poſſibilité de l'vnion perſonnelle ou hypoſtatique de l'vne des perſonnes diuines auec l'Humanité de la Vierge Sainte ; mais pour lors ce ne ſeroit plus la perſonne de Marie, mais la perſonne d'vn Dieu meſme, & ainſi il eſt vray de dire que la perſonne de la Vierge ne pouuoit eſtre éleuée à vne dignité plus haute que celle de Mere de Dieu.

En la p. 246. ce que ie dy de l'ignorance & de la foibleſſe qui naiſſent auec nous, ne bleſſe point les maximes de noſtre creance ; c'eſt le ſentiment de l'Egliſe que l'vne & l'autre ſont des peines du peché : mais ce n'eſt pas vne deciſion de Foy, qu'elles n'ayent pû eſtre en l'homme auant le peché. Beaucoup de Docteurs fameux ont ſouſtenu le contraire, & comme ils diſtinguent judicieuſement entre les maux & les peines, on peut dire dans leur opinion, que ces imperfections notables n'auroient eſté pour lors que des reſtes du neant d'où nous tirons noſtre origine, ou pluſtoſt des deffauts purement naturels, & non pas des chaſtimens veritables.

En la p. 256. ce que ie dy de la vertu des pecheurs, ſe doit entendre ſeulement de celle qui ne roule que ſur des motifs humains, & qui n'eſt ordinairement qu'vne vertu en apparence.

Fautes

Fautes notables ſuruenuës en l'Impreßion.

Page 6. vers 8. faueurs, *liſez* fureurs,
p. 32. v. 20. quo, *liſez* que.
p. 33. v 18. ſçauant, *liſez* ſçauent.
p. 34. v. 4. ces yeux, *liſez* des yeux.
p. 151. v. 19. & tout âge, *liſez* & de tout âge.
p. 168. v. 20. mes intereſts, *liſez* mon intereſt.
p. 170. v. 7. & 8. au lieu de
Et ſi rien me conſole, &c. *liſez*
Et rien ne me conſole en cette peine extrême,
Que de ne m'en conſoler pas.
p. 174. v. 9. nous, *liſez* vous. *en la meſme v. 10.* nous, *liſez* vous.
p. 194. v. 11. bien-toſt, *liſez* long-temps.
p. 204. v. 5. Ie penſe me hayr, *liſez* Ie croy me bien hayr.
p. 213. v. 13. fiéchiſſant, *liſſez* fléchiſſant.
p. 233. v. 12. &, *liſez* eſt.

APPROBATION.

NOVS ſous-ſignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, Vicaires Generaux de Monſeigneur l'Illuſtriſſime & Reuerendiſſime Archeueſque de Roüen Primat de Normandie, Certifions auoir leu les *Entretiens Solitaires, ou Prieres & Meditations Pieuſes, en Vers François, par Monſieur de Brebeuf*; Dans leſquels nous n'auons rien veu qui ne ſoit orthodoxe, & qui ne puiſſe ſeruir à l'édification des Ames vertueuſes. Et ſi le merite de l'Autheur n'eſtoit connu par les excellens Ouurages qu'il a donnez au Public, celuy-cy meriteroit vn éloge particulier, tant pour les ſentimens de pieté qui s'y rencontrent, que pour la noble & agreable expreſſion des plus ſolides maximes de la perfection Chreſtienne. Donné à Roüen le neufiéme iour d'Avril, l'An de grace mil ſix cens ſoixante.

GAVLDE. R. LE CORNIER.

Certificat pour l'obtention du Priuilege.

I'Ay leu vn Liure intitulé *Entretiens Solitaires, ou Prieres & Meditations pieuſes, en Vers François.* Fait ce 13 Auril 1660.

M. GRANDIN.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le dix-ſeptiéme Auril 1660 ; & ſigné, Par le Roy en ſon Conſeil, BERAVD; Il eſt permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & diſtribuer pendant DIX ANS, vn Liure intitulé les *Entretiens Solitaires, ou Prieres & Meditations pieuſes, en Vers François, par Monſieur de Brebeuf*: Et deffences ſont faites à tous autres Libraires & Imprimeurs tant de ce Royaume, qu'eſtrangers, de les contrefaire, ny en vendre de contrefaits ; ſur peine aux contreuenans de trois mille liures d'amende, confication des Exemplaires, & de tous ſes deſpens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres, qui ſont en vertu du preſent Extrait tenuës pour bien & deuëment ſignifiées.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Acheué d'imprimer le dernier iour de May 1660.
à ROVEN par L. MAVRRY.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Priere à Noſtre Seigneur, pour luy demander le Pardon des fautes commiſes.* page 1

CH. II. *Qu'il ne faut point mettre ſa confiance dans les promeſſes des Hommes.* 8

CH. III. *De l'Inconſtance Humaine.* 19

CH. IV. *Des douceurs interieures que l'Amour Diuin produit en nous.* 24

CH. V. *De l'Humilité.* 30

CH. VI. *De la reconnoiſſance que nous deuons à Dieu, pour les bienfaits que nous receuons de luy.* 40

CH. VII. *Deſirs de Conuerſion, & affections pieuſes d'auancer dans la Vertu.* 60

CH. VIII. *Du ſoin que Dieu prend de nous, & du tort que nous nous faiſons quand nous negligeons d'y cooperer.* 68

CH. IX. *Des inquiétudes de la mauuaiſe Conſcience.* 74

CH. X. *De la ſtupidité & de l'endurciſſement où le peché nous iette.* 84

CH. XI. *De la conduite reglée de l'Homme vertueux.* 90

CH. XII. *Regrets d'auoir differé la Conuerſion.* 100

TABLE.

CH. XIII. *Que nous ne deuons point nous attacher aux choſes de ce Monde.* 105

CH. XIV. *De quelle maniere le peché aneantit l'Homme, & de la reſiſtence que la Grace trouue en luy.* 111

CH. XV. *De l'inclination que nous auons au vice, & de l'oppoſition qu'il y a entre Dieu & nous.* 119

CH. XVI. *Priere à Noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt, pour luy demander l'effet des graces qu'il met en nous, afin de nous exciter à vne Conuerſion parfaite.* 125

CH. XVII. *De l'efficace dec clartez diuines, & de la foibleſſe dcs noſtres.* 136

CH. XVIII. *De la difference qu'il y a entre la vraye Charité, & vne affection intereſſée.* 141

CH. XIX. *Que la Vertu eſt facile à tout le monde.* 150

CH. XX. *Que pour plaire à Dieu, il faut ſe détacher de toutes choſes.* 165

CH. XXI. *Affections pieuſes, & Reflexions Chreſtiennes, que l'Ame peut produire en tout lieu & en tout temps.* 169

CH. XXII. *Continuation.* 178

CH. XXIII. *Continuation.* 187

CH. XXIV. *Continuation.* 196

CH. XXV. *De l'éternité des peines deuës au peché.* 208

CH. XXVI. *Des grandeurs de la Sainte Vierge, & principalement de la qualité inconceuable de tres-digne Mere de Dieu.* 217

CH.XXVII. *Des douceurs & de la seureté de la retraite.* 233

CH.XXVIII. *Des suiets que nous auons de nous mépriser.* 245

Fin de la Table.

ENTRETIENS

ENTRETIENS SOLITAIRES, OV PRIERES ET MEDITATIONS PIEVSES.

En Vers François.

CHAPITRE I.

Priere à Noſtre Seigneur, pour luy demander le Pardon des fautes commiſes.

DIGNE objet de nos vœux, Redempteur adorable,
Dont l'amour tout enſemble & rigoureux & doux,
A proſcrit l'innocent pour ſauuer le coupable,
Et permis à la mort de s'armer contre vous.
Acheuez en moy voſtre ouurage,
Preuenez les malheurs où mon ame s'engage
Par ſes rebellions & par ſes attentats;
Et puiſque ſur vous meſme exerçãt vos vengeances,
Vous vous eſtes puny de toutes mes offenſes,
Seigneur, ne m'en puniſſez pas.

Ie ne veux point chercher vne excuſe à ma hõte,
Ny mettre ma deffenſe en mon infirmité,
I'ay ſeruy de mon choix au peché qui me domte,
Et croupy librement dans ma captiuité.
En me déuoüant à mes vices
I'ay ſçeu que mes plaiſirs deuiendroient mes ſup-
plices,
I'ay ſçeu que j'offenſois vn Dieu qu'il faut aymer,
Et mon cœur infidelle à l'autheur de ſon eſtre,
A redoublé mon crime à force de connoiſtre
Ce qu'il a d'affreux & d'amer.

Cent fois les yeux ouuerts à vos clartez celeſtes,
I'ay couru de moy-meſme à mon aueuglement,
Voyant les droits ſentiers & les routes funeſtes
I'ay conſenty cent fois à mon égarement.
Ainſi mon ame reuoltée
Peut au fonds de l'abyſme eſtre précipitée,
Sans accuſer vn Dieu tant de fois irrité.
Mais, Seigneur, aprés tout par ces noires licen-
ces
Plus j'offre de matiere à vos juſtes vengeances,
Plus j'en offre à voſtre bonté.

Si mes crimes ſont grands, ma douleur eſt amere,
Loin d'écouter leur voix n'entendez que mes cris,
Ne conſeruez pas moins les tendreſſes d'vn pere
Pour ne m'auoir pas veu tout le reſpect d'vn fils.
A remettre vn ſi noir outrage
Voſtre bonté ſuprême éclate dauantage
Qu'aux effets de douceur qui ſont plus limitez;
Que pourroit vous ſeruir ma reuolte punie,
Ou que feroit pour nous la clemence infinie
S'il n'eſtoit point d'iniquitez?

Mon cœur euſt-il commis tous les pechez du monde,
Euſſay-je en cet eſtat pris deſſein de vieillir,
Vous eſtes de tendreſſe vne ſource feconde,
Qui ſçait plus pardonner que ie ne ſçay faillir.
Le mépris de la grace offerte
N'a laiſſé rien en moy qui m'arrache à ma perte,
Mais vous auez encor ce qui peut me ſauuer,
Et ſi voſtre bonté m'a cherché la premiere, (tiere,
I'ay preſque en vous cherchant cette aſſurance en-
Que vous vous laiſſerez trouuer.

Conſentez donc, Seigneur, conſentez à ma joye,
Que ie recouure vn biẽ qui vaut ſeul tous les biens,
Confondez les Demons en leur oſtant leur proye,
Ils ſont vos ennemis auſſi bien que les miens;
A vous rauir voſtre conqueſte
Malgré tous vos trauaux leur inſolence eſt preſte
Si vous ne m'enleuez à leurs ſanglants projets;
Quand vous me vangez d'eux, vous vous vangez vous même,
Et dans mes oppreſſeurs voſtre pouuoir ſuprême
Punit l'orgueil de ſes ſujets.

A trõper tous mes ſens leur ruſe eſtoit ſi prompte,
Qu'ils preſumoient déja de les tromper touſiours,
Ils penſoient acheuer ma défaite & ma honte
Sans que de mes malheurs rien pûſt trancher le cours.
Ils s'attendoient que vos ſemonces
N'ayant que mes dédains au lieu de mes réponſes,
Voſtre ſilence enfin euſt puny mes mépris,
Que mõ crime en ſon cõble euſt tary vos largeſſes,
Et que mon ame ſourde à vos ſaintes careſſes
Vous euſt rendu ſourd à mes cris.

Ardents à ſeconder l'erreur inexcuſable
D'vn cœur qui contre luy conſpiroit auec eux,
Ils croyoient à mes pleurs vous rendre inexorable,
Et voir tomber ſur moy voſtre bras rigoureux;
Mais quoy que leur orgueil ſe flatte,
Ils n'ont point de pouuoir que le voſtre n'abate
Quand vous voudrez briſer leur troſne & mes liens,
Et bien que contre moy complice de leur haine,
Ie verray voſtre amour m'affranchir de ma chaiſne
Malgré leurs efforts & les miens.

Ouy, Seigneur, ie ſens bien que vos bontez propices
Vont bien-toſt m'arracher à ma ſtupidité,
Et que hors des malheurs où m'ont plongé mes vices
Ie pourray me reſoudre à ma felicité.
Autant que mes ſens indociles
Aux loix de mes Tyrans ſe ſont rendus faciles,
Autant à vos deſirs ie veux les tenir promts,
Ie veux que tout en moy parle de vos loüanges,
Et deuenir ainſi l'allegreſſe des Anges,
Et le deſeſpoir des Démons.

Que pretendrois-je, helas! en ma miſere extréme,
Si vos âpres rigueurs me cherchoient en tout lieu?
Ie n'ay rien hors de moy, ny rien en tout moy-meſme,
Qui ſuffiſe à porter tout le couroux d'vn Dieu.
Moy, Seigneur, moy, cendre & pouſſiere,
De vos juſtes fureurs puis-je eſtre la matiere,
Sans qu'vn triſte murmure échappe à mon deuoir;
Ou pluſtoſt vos faueurs peuuent-elles deſcendre
Sur vn peu de pouſſiere & ſur vn peu de cendre,
Sans auilir voſtre pouuoir?

Auſſi-toſt que pour moy voſtre amour ſe declare,
Il y met pleinement ce qu'il n'y trouue pas,
Il y jette vn éclat ſi brillant & ſi rare
Que ie ſemble à vos yeux n'auoir plus rien de bas.
Tout malheureux & tout coupable,
Tout foible que ie ſuis ie vous ſuis agreable,
Par les riches faueurs que ie reçois de vous;
Mais lors qu'à me quitter voſtre cœur ſe diſpoſe,
Cet abandonnement me rend trop peu de choſe
Pour meriter voſtre couroux.

Ie ne voy rien en moy ny de grand ny d'inſigne
Qui m'éleue à l'eſpoir de vos affections,
Puiſſe mon vil neant me rendre autant indigne
D'eſtre iamais en butte à vos auerſions.
Ie me mets ſi bas de moy-meſme,
Qu'à m'abaiſſer encor voſtre pouuoir ſupréme
Ne pourra ſe reſoudre, ou ne le voudra pas,
Ie ne ſuis à mes yeux que foibleſſe & miſere,
Qu'vn ſouffle deceuant, qu'vne vapeur legere,
Pourrois-je deſcendre plus bas ?

Ie ne ſuis rien qu'vne ombre, & veux bien le connoiſtre;
C'eſt dequoy mon cœur ayme à vous entretenir,
Abyſmé deuant vous dans le rien de mon eſtre
Ie n'ay plus rien en moy qu'il vous faille punir.
Grace donc, grace à ma foibleſſe,
Voſtre immenſe grandeur, mon extréme baſſeſſe,
Sont pour vous des motifs à m'accorder la paix,
Tout mon eſpoir l'attend, tout mon cœur la ſouhaite,
Ne la refuſez pas à mon ame inquiéte,
Et ie ne la rompray iamais.

CHAPITRE II.

Qu'il ne faut point mettre ſa confiance dans les promeſſes des Hommes.

GArdons-nous bien, mon cœur, de regler nos deſſeins
Sur ce credule eſpoir qu'inſpirent les humains, (ce;
Eux qui ne ſont que fraude, ou ne sõt qu'impuiſſan-
Leur parole eſt ſi vaine, ou ſes effets ſi bas,
Que meſme c'eſt ſouuent trahir noſtre eſperance,
De ne la trahir pas.

Que l'Hõme à nous ſeruir veüille biẽ s'engager;
Tout ce qu'il peut pour nous eſt d'vn prix ſi leger,
Que ſouuent il nous ſert en trõpant noſtre attente,
Que de ſes amitiez les plus viues chaleurs
Souuent au lieu de rendre vne ame plus contente
Redoublent ſes malheurs.

Encor ſi ſa foibleſſe eſtoit ſon ſeul peché,
Il ſe pourroit ſouffrir ſans eſtre reproché;
Mais des vices plus grands l'expoſent au murmure:
N'eſtoit-ce point aſſez de n'auoir rien de haut,
Faut-il à l'impuiſſance ajoûter l'impoſture,
Et le crime au deffaut?

N'auoir rien qui ſuffiſe à fixer nos ſouhaits,
A calmer nos ennuis, & nous rendre la paix,
A verſer l'allegreſſe en vn cœur qui ſoûpire,
De ſon deſtin abjet c'eſt l'arreſt rigoureux,
Et nous voyons en luy que ce malheur n'expire
Qu'auec le malheureux.

Mais c'eſt peu que ſoûmis à cette dure loy
Il manque de pouuoir s'il ne manque de foy,
Qu'il naiſſe infortuné s'il ne deuient coupable,
Et c'eſt peu que reduit en vn eſtat ſi bas
Il ne puiſſe remplir les vœux d'vn miſerable,
S'il ne les ſéduit pas.

Il promet hardiment de finir nos malheurs,
Il nous vole vn eſpoir qu'il falloit mettre ailleurs,
Il vſurpe des vœux que le Ciel nous demande;
C'eſt par-là qu'en nos cœurs il fait plus de progrez,
Tant qu'vne confiance & ſi lâche & ſi grande
Se change en nos regrets.

Cepẽdãt, pour luy plaire & pour mieux l'engager
Nous conſumons vn temps qu'il faudroit ménager
Mieux qu'à perdre du zele ou prodiguer des peines,
Nous ſouffrons tous les maux en eſperant vn bien
Qui manquera peut-eſtre à nos attentes vaines,
Ou qui n'eſt preſque rien.

Auant que d'auoüer qu'en vn long repentir
Cet eſpoir mal placé doit enfin aboutir,
Nos ames à nos maux ſemblent eſtre obſtinées;
Et noſtre aueuglement nous eſt ſi precieux,
Qu'il nous couſte ſouuent nos plus belles années
Pour nous ouurir les yeux.

Sur tout auprés des Grands que de ſoins aſſidus,
D'inutiles deuoirs, de ſeruices perdus,
Pour n'auoir qu'vn mépris, ou qu'vn leger ſalaire,
Qu'vn don de leur caprice attendu ſi long-temps,
Qu'il égale le ſort de celuy qui ſçait plaire
Au ſort des mécontens!

Lâches, ambitieux, nous ployons les genoux
Deuant vn Homme foible & mortel comme nous,
Qui cõme nous n'eſt riẽ que pouſſiere & que fange,
Tout ce qu'on voit en luy ſe met à ſi haut prix,
Qu'enfin nous nous rendons à force de loüange
Dignes de ſes mépris.

Cet encens profané, qu'on luy dõne en tout lieu,
Luy perſuade enfin que s'il eſt moins qu'vn Dieu,
Du moins il eſt biẽ plus que ne sõt tous les hõmes,
Qu'il a ſeul des talens pour eſtre noſtre appuy,
Que les Cieux dont le choix nous fait ce que nous
Ne nous font que pour luy. (ſommes,

Ces grãds noms toutesfois qu'on luy dõne icy bas,
Ces eloges pompeux ne ſont qu'vn vil appas,
Ne ſont pour l'abuſer que de laſches amorces;
Ces baſſeſſes qu'inſpire vn intereſt honteux,
Luy donnent de l'orgueil ſans luy donner des forces
A contenter nos vœux.

Loin de voir ſa fortune & ſon éclat leger
Cõme vn ſimple ornement qui ne peut le changer,
Il croit que de luy-meſme elle eſt vne partie;
Il croit que le merite eſt vn des droits du ſang,
Il croit à ſa grandeur ſa prudence aſſortie,
Et ſon ame à ſon rang.

Trop credule en vn mot aux diſcours impoſteurs,
Il prend ce rang ſublime où l'ont mis ſes flateurs,
Et nous met auſſi bas que nous ſemblons nous mettre,
Il fait de ſes deſirs la regle de ſes droits,
Et contre les Loix meſme il peut tout ſe permettre,
Sans offenſer les Loix.

Pourquoy n'vſurper pas ce pouuoir abſolu?
Lâches intereſſez, nous l'auons bien voulu,
Nous l'auons mis ſi haut qu'il ne veut point deſcendre;
Le ſort de l'Vniuers ſemble eſtre dans ſes mains,
Tant que la mort enfin change en vn peu de cendre
Ce Maiſtre des Humains.

Malgré ſon grand éclat, malgré ſes hauts projets,
Il meurt, ce Souuerain, comme vn de ſes ſujets,
Son neant déguiſé commence à ſe connoiſtre;
Aprés nous auoir veus redouter ſon couroux,
Deuant ce Tribunal où chacun doit paroiſtre,
Il tremble comme nous.

Aprés nous auoir veus par des éloges faux
Conſacrer lâchement juſques à ſes deffaux,
Vanter juſqu'à ſa honte & juſqu'à ſes foibleſſes;
Iuſque dans ſes pechez mettre vn charme attirant,
Il entre au monument ſans payer les baſſeſſes
Qui l'auoient fait ſi grand.

Noſtre eſperance expire auecque ſon orgueil,
Sa pompe & noſtre attente ont vn meſme cercueil,
Il faut aller ailleurs adorer d'autres vices;
Il faut paſſer ſoudain ſous de nouuelles loix
Pour perdre vn zéle abjet & de lâches ſeruices
Vne ſeconde fois.

C'eſt ainſi que nos ans ſe trouuent écoulez
En vains empreſſemens, en deſirs raualez,
En lâchetez ſans fruit, en baſſeſſes ſteriles; (bien,
Que ſouuent pour vne ombre ou d'honneur ou de
Nous ſemons des reſpects & honteux & ſeruiles,
Et ne moiſſonnons rien.

Quelques

Quelques rares faueurs que répandent les Grãds,
C'eſt vn ſubtil appas à leurs vains Courtiſans,
A l'éclat d'vn bien-fait ſoudain chacun eſpere,
Et leur ſoin pour vn ſeul nous aueugle bien mieux
Que de cent mécontens le chagrin mercenaire
Ne détrompe nos yeux.

Mais pourquoy s'eſtonner que juſques à la mort
L'Homme à ſéduire l'Hõme ait vn inſtinct ſi fort,
S'il peut bien ſe reſoudre à ſe trahir ſoy-meſme,
Si pour ſa propre gloire & pour ſon propre bien
Cent fois il ſe promet vne ferueur extrême,
Et cent fois ne tient rien?

Noircy d'iniquitez il oſe s'aſſurer
Qu'vn heureux repentir ſçaura tout reparer
Auant qu'à ſon grand Iuge en mourant il ſe liure;
C'eſt vn mal dont vn iour il pretend ſe guerir,
Et ſi dans le deſordre il ſe reſout à viure,
Il n'y veut point mourir.

Pour étouffer le trouble & l'effroy dãs ſon cœur,
Tréue, remords, dit-il, calmez voſtre rigueur,
Nous ſçaurons appaiſer le Dieu qui nous alarme;
Vn ſoûpir deuant luy ſouuent eſt precieux,
Et ſouuent des pecheurs il ne veut qu'vne larme
Pour leur ouurir les Cieux.

C'eſt ainſi qu'à ſes maux il promet du ſecours,
Qu'en cette vaine attente il voit couler ſes iours,
Sãs qu'enfin sõ deuoir l'acquite enuers ſoy-meſme:
Quel noir enchantement a droit de le charmer!
C'eſt parce qu'il ſe priſe, & c'eſt parce qu'il s'ayme,
Qu'il ne ſçait pas s'aymer.

Combien de fois ſent-il ces mouuemens ſecrets;
Il eſt temps que l'erreur face place aux regrets,
C'eſt trop d'vn Dieu ſeuere irriter la vengeance,
Souuent de ſon couroux l'amour eſt le vainqueur:
Mais quel ſera mon ſort s'il faut que ſa clemence
Laiſſe agir ſa rigueur?

C'eſt dans ma ſeruitude aſſez & trop gémy,
Aſſez & trop dans moy trouué mon ennemy,
Il eſt temps que pour moy ma pitié s'intereſſe;
Pourquoy mettrevn obſtacle à ces ſaintes chaleurs,
Et que me ſuis-je fait pour me tramer ſans ceſſe
Le plus grand des malheurs?

Oſons-nous affranchir d'vn joug ſi rigoureux,
Faiſons à ce beau vœu ceder les autres vœux,
Et cachons nous aux maux où nous sõmes en bute.
Deſſein trois fois heureux s'il l'a bien concerté!
Mais ſouuent il projette & iamais n'execute
Ce qu'il a projetté.

Bien-toſt il ſe redonne aux deſirs criminels,
Il préfere vn bien freſle à des biens eternels,
Le ſoin pernicieux au ſeul ſoin neceſſaire,
Et tous ſes beaux ſouhaits vainement écoutez,
Sont remis ſi lõg-temps qu'ils ne s'éloignent guere
Des ſouhaits retractez.

Ne nous pleignõs donc pas que l'hõme tãt de fois
Nous ſéduiſe par force ou par ſon propre choix,
Puiſque meſme enuers luy ſa fraude eſt ordinaire;
L'Hõme ayme trop ſon mal pour vouloir en guerir,
Et de l'Homme en vn mot ne ſe dépoüille guere
Auant que de mourir.

Au lieu d'en conceuoir vn injuſte couroux,
Croyons qu'en nous trõpant il fait beaucoup pour nous,
Et qu'il accorde tout lors que tout il refuſe:
Son humeur deceuante eſt beaucoup à priſer,
Car enfin malgré luy ſouuent il deſabuſe,
A force d'abuſer.

S'il auoit dans le cœur plus de ſincerité,
Il ſeroit plus à craindre à noſtre infirmité,
Il ſéduiroit bien plus s'il eſtoit plus fidelle;
Il s'acquerroit nos cœurs qu'vn Dieu ſeul doit auoir,
Et pour luy nos encens & noſtre indigne zéle
Deuiendroient vn deuoir.

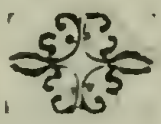
Pour ne nous assurer qu'vn bonheur malheureux,
Il feroit à luy seul aboutir tous nos vœux,
Luy seul dans nos besoins sembleroit nous suffire,
Au lieu qu'en trahissant nostre espoir le plus doux
Il descend justement de cet injuste empire
Qu'il auoit pris sur nous.

Ayant en vain cherché nostre auantage en luy,
Nous choisissons enfin vn plus constant appuy,
Nous courons au solide, & negligeons la pompe:
Nos cœurs sçauẽt biẽ mieux adresser leurs souhaits
A n'aimer plus qu'vn Dieu qui iamais ne se trompe,
Et ne trompe iamais.

Douce infidelité, mensonge officieux,
Qui dégage nos cœurs & désille nos yeux,
Qui peut au Createur rendre la creature!
Trompez, foibles mortels, & trompez-nous si bien,
Que de vostre ame enfin & volage & parjure
Nous n'attendions plus rien.

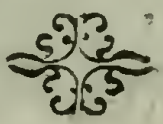
Trompez si lâchement, que l'Homme détrompé
S'arrache à l'Homme enfin qui l'auoit vsurpé,
Qu'enfin il se redonne à l'autheur de son estre:
Pourquoy nous imposer tant de maistres diuers?
Puisqu'il nous faut seruir, reconnoissons pour mai-
Celuy de l'Vniuers. (stre

Ouy, Seigneur, à vous ſeul nous deuõs nous dõner,
Seul pour remplir nos vœux & pour les couronner
Vous eſtes tout enſemble & puiſſant & fidelle;
L'ame eſt d'vn trop haut prix pour ſe dõner à moins,
Et ce qui n'eſt pas vous eſt ſi borné pour elle,
Qu'il ne vaut pas ſes ſoins.



Au lieu qu'en nous ſeruant l'Hõme ſouuent nous (nuit,
Que trop officieux ſouuent il nous détruit, (che;
Que ſa douceur nous perd mieux que sõ air farou-
Tout nous oblige en vous juſqu'à voſtre rigueur,
Et quand vous n'oyez pas les ſoûpirs de la bouche,
Vous auez ſoin du cœur.

Quãd on croit que nos vœux ne sõt pas écoutez,
C'eſt pour l'amour de nous que vous les rejettez,
L'hõme vous eſt plus cher qu'il n'eſt cher à ſoy-mê-
Il voudroit des hõneurs, des biẽs, & des plaiſirs, (me,
Et vous le plongeriez dans vn malheur extrême
En flattant ſes deſirs.



Souuent vous l'exaucez en ne l'exauçant pas,
D'vn abyſme caché vous détournez ſes pas,
Et prenez conſtamment contre luy ſa deffenſe;
Quelles ſont dõc, Seigneur, quelles ſont vos bõtez,
Puiſque meſme on peut voir briller voſtre clemẽce
Dans vos ſeueritez?

Homme, à ce Dieu ſi bon ne preſcris iamais rien,
Si ce n'eſt pour ſa gloire ou ton ſouuerain bien,
Conſens d'vn cœur ſoûmis qu'il diſpoſe du reſte,
Trouue bon qu'il t'abaiſſe ou t'éleue icy-bas,
Il ſçait ce qui t'eſt propre ou ce qui t'eſt funeſte,
Et tu ne le ſçais pas.

Ainſi, quoy qu'il t'enuoye ou de triſte ou d'heureux,
Qu'il ſemble fauorable ou ſemble rigoureux,
Tu vas rendre ta joye & ſolide & certaine;
Et quoy qui puiſſe enfin trauerſer tes ſouhaits,
Bien-toſt tu connoîtras que l'autheur de ta peine
Eſt celuy de ta paix.

CHAPITRE III.

De l'Inconſtance Humaine.

A De vagues deſſeins l'Homme eſt touſiours
en proye,
Son inſtabilité ne meurt qu'auecque luy,
Et nous voyons, Seigneur, que ſa plus douce joye
Dégenere ſouuent en ſon plus grand ennuy.

Biẽ que vers ſon bõ-heur conſtãment il s'empreſ-
Bien qu'en ce ſeul objet il mette ſes plaiſirs, (ſe,
Cõme c'eſt hors de vous qu'il le cherche ſans ceſſe,
Il n'eſt rien icy-bas qui fixe ſes deſirs.

A cent objets diuers tour à tour il s'engage,
Et de cent tour à tour dégage ſes ſouhaits,
Ce qui fait ſon bonheur ſe change en ſon dõmage;
Ce qui luy plaiſt de loin le rebute de prés.

Son ame en joüiſſant regrete ſa pourſuite,
Se reproche ſes ſoins & ſon empreſſement: (duite
Mais, helas! nous voyons qu'en changeant de con-
Il change de foibleſſe & d'erreur ſeulement.

Loin de ſe préualoir de cette experience,
D'vn abus dans vne autre il paſſe de ſon choix,
Son cœur préoccupé trahit ſa conſcience,
Et mille fois dépris ſe reprend mille fois.

Ses déplaiſirs ſont vains, ſes dégouſts ſont ſteriles,
Le charme des faux biens ne l'enchante pas moins,
Et tant de ſoins perdus, tant de vœux inutiles
Ne vous redonnent point ny ſes vœux ny ſes ſoins.

A ſon propre repos ſes deſirs le refuſent,
Il gémit dans ſa chaiſne, & n'oſe la briſer,
Il conçoit le neant des objets qui l'abuſent,
Et ne peut ſe reſoudre à ſe deſabuſer.

Ainſi toûjours flotante & toûjours incertaine
Son ame ſe diſſipe en cent vœux differens,
Court aprés ſes malheurs, ſoûpire aprés ſa peine,
Et renonce au vray bien pour des biens apparens.

De là naiſt dans nos cœurs cette humeur inégale
Qui tourne au premier ſouffle & change au gré du ſort,
A qui vit loin de vous l'incõſtance eſt fatale,
Et trouue vn Hõme foible en l'Hõme le plus fort.

Il ſemble autant de fois que la fortune change,
Que l'Hõme tout entier ſe change en meſme tẽps,
Et des ſuccez diuers cette enchaiſnûre eſtrange
Montre en vn Homme ſeul cent Hõmes differens.

Foible dans le bonheur, foible dans la diſgrace,
Tantoſt il eſt ſuperbe & tantoſt abbatu,
Dans le calme flateur on le voit plein d'audace,
Et dans le moindre orage on le voit ſans vertu.

On voit ſon ſeul orgueil croiſtre par vos largeſſes,
Son cœur fait ſes pechez de toutes vos faueurs,
Et s'il faut qu'il vous force à punir ſes baſſeſſes,
Son cœur fait ſes pechez de toutes vos rigueurs.

Tout met dans ſon eſprit des reuoltes ſecrettes,
Tout luy ſert de matiere à ſes iniquitez,
Tãtoſt il perd le fruit des biens que vous luy faites,
Tantoſt il perd le fruit de vos ſeueritez.

Mais la ſource aprés tout de ſa folle inconſtance
N'eſt pas toute au dehors dans les diuers ſujets,
Il en porte en ſon cœur la funeſte ſemence,
Et ſans changer de ſort il change de projets.

Il veut, il ne veut pas, il accorde, il refuſe,
Il écoute la haine, il conſulte l'amour;
Il aſſure, il retracte, il condamne, il excuſe,
Et le meſme objet plaiſt, & déplaiſt tour à tour.

Sur tout, ſi quelquesfois ſe mõtrant à ſoy-même,
Des crimes de ſa vie il ſe trouue eſtonné,
L'horreur d'auoir aigry voſtre pouuoir ſuprême
Eſt vn ennuy qui meurt auſſi-toſt qu'il eſt né.

Cet enfant malheureux d'vn trouble peu ſincere,
N'eſt pas ſi-toſt conçeu qu'il ſe voit rebuté,
Il prend droit rarement de ſuruiure à ſon pere,
Ou s'il peut luy ſuruiure il eſt mal écouté.

Non qu'à parler encor ſans ceſſe il ne s'efforce,
Mais d'autres entretiens en étouffent la voix,
Et de ſes paſſions l'imperieuſe amorce
Le rengage bien-toſt ſous leurs injuſtes loix.

Ainſi l'Hõme inſenſé ſans tréue & ſans relâche
Va du remords au crime, & du crime au remords,
Il peche, il s'en repent, il s'emporte, il s'en fâche;
Mais ces vaines douleurs n'õt que de vains efforts.

Quel moyen, Dieu puiſſant, d'engager ce volage
A pourſuiure vn bonheur digne de l'enflâmer?
Sans doute il doit en vous chercher cet auantage,
Et pour eſtre conſtant il n'a qu'à vous aymer.

Si-toſt qu'à ce beau feu ſon ame ſe déuouë,
Il fait vn bon vſage & des biens & des maux;
Heureux dedãs la pourpre, heureux parmy la bouë,
Il trouue ſon repos juſques dans ſes trauaux.

Loin de ſe pardonner l'abus de vos largeſſes,
Son cœur fait ſa vertu de toutes vos faueurs;
Et lors qu'en chaſtimẽs vous changez vos carreſſes,
Son cœur fait ſa vertu de toutes vos rigueurs.

Il n'eſt rien qui l'ébranle,& rien qui le maiſtriſe,
Il voit d'vn œil égal le calme & les dangers,
Il ne peut pas s'enfler pour des biens qu'il mépriſe,
Ny ſe voir abbatu pour des maux paſſagers.

Tout ce qui viẽt de vous, ſoit menace ou carreſſe,
N'excite que ſon zéle & ſes reſſentimens,
Il veut ce qui le flate, il veut ce qui le bleſſe,
Et croit bien vous deuoir juſqu'à vos châtimens.

Il ne balance plus entre vous & la terre,
Son ame eſt dãs ſon centre,& ſon cœur dãs la paix,
Il n'a plus rien en luy qui vous face la guerre,
Ny rien qui hors de vous luy montre des attraits.

Conſtant malgré ſon eſtre, & freſle & variable,
Heureuſement changé pour ne plus ſe changer,
Il partage auec vous le tiltre d'immuable
Autant qu'en cette vie on peut le partager.

Heureux donc mille fois celuy que voſtre grace
Arrache pour iamais à tant de changemens,
Qui vous cherit ſi fort, qui ſi fort vous embraſſe,
Qu'il vit & qu'il expire en ces embraſſemens.

Il éprouue déja cette paix bien-heureuſe
Qui doit aprés la mort couronner nos ſouhaits,
Et conſumé pour vous d'vne ardeur genereuſe,
Commence à vous aymer pour ne finir iamais.

CHAPITRE IV.

Des douceurs interieures que l'Amour Diuin produit en nous.

C'Eſt vn tranſport, Seigneur, bien ſolide & bien doux,
De vous aymer ſans ceſſe & d'eſtre aymé de vous:
Au prix de cette joye, au prix de ces delices,
Tous les autres plaiſirs ne ſont que des ſupplices,
Et qui d'vn feu ſi pur a gouſté les appas,
Ferme bien-toſt ſon ame à tous ceux d'icy-bas.
L'aiſe ſurabondant que cet amour fait naiſtre,
Ne peut pas s'exprimer cõme il peut ſe connoiſtre,
A peine tout le cœur ſuffit à tant d'attraits,
Et ſes contentemens ſurpaſſent ſes ſouhaits,
A qui ſent toutesfois cette douceur diuine
Il n'eſt pas malaiſé d'en ſçauoir l'origine.
Ce pur rauiſſement qui ſe répand en nous, (vous,
Nous fait comprendre aſſez qu'il ne vient que de
L'ame ſe trouue alors dans vn repos extréme,
Se voit en vn moment au deſſus d'elle-meſme
Souple à vous obeïr, promte à vous adorer,
Capable de tout faire & de tout endurer:
La Terre n'a plus rien qui l'étonne ou la flate,
Rien dans ſes changemens qui l'éleue ou l'abbate,
Plus rien qui ſoit pour elle ou dur ou precieux,
Ny rien qui puiſſe plaire ou déplaire à ſes yeux:
Ou du moins ſi la Terre & ſes viciſſitudes
Font encore ſa joye ou ſes inquiétudes,

C'eſt

C'eſt qu'à vos volontez accordant ſes deſirs
Elle gouſte la peine, & ſouffre les plaiſirs.
Ouy, Seigneur, voſtre amour eſt d'vne autre nature
Que celuy qui ſoûpire aprés la creature,
Contraire à ce profane, il ne voit icy-bas
Du charme ou des attraits qu'en ce qui n'en a pas;
Auſſi ſçait-il en mettre en tout ce qui nous bleſſe,
La peine, la douleur, deuient ſon allegreſſe,
Quãd il ſouffre pour vous il fait beaucoup pour luy,
Et le plaiſir des ſens eſt ſon plus rude ennuy;
Quoy qu'il trouue d'amer, ſa douceur l'aſſaiſonne,
Quoy qui s'offre de doux ſon mépris l'empoiſonne,
Il ſçait donner aux biens, il ſçait donner aux maux
Vne forme nouuelle, & des emplois nouueaux.
Mais peut-on s'eſtonner ſi l'homme qui vous aime,
Dans ce feu tout diuin trouue vn bonheur extréme,
Si de vous ſeulement il peut eſtre charmé?
Il ſe dit en ſecret, I'aime, & ie ſuis aimé,
Pour quel honneur plus grãd faut-il que ie ſoûpire,
Vn Dieu qui s'offre à moy doit-il pas me ſuffire,
Que manque-il encore à remplir tous mes vœux?
Riẽ, Seigneur, en vous ſeul j'ay tout ce que ie veux,
C'eſt-là ce plein repos & cette paix ſolide
Qui ſéjourne en vn cœur où voſtre amour preſide;
Rien ne peut faire obſtacle à ſon égalité,
Rien ne peut préualoir ſur ſa tranquilité,
Son calme ne craint point les aſſauts de l'orage,
Tous ſes momẽs sõt doux, tous ſes iours sãs nüage;
Biẽ qu'il ſemble eſtre en butte à des ſujets d'ennuy,
Ce qui bleſſe les ſens ne va point juſqu'à luy,
Ces maux dont la rigueur imprime tant de crainte,
Sur de freſles dehors conſument leur atteinte,
La fermeté du cœur en émouſſe les traits, (paix.
Les ſens ſont dans le trouble, & l'ame eſt dans la

C'eſt pour cela qu'on voit d'illuſtres Solitaires
S'enfermer de leur choix en des priſons auſteres,
Pour marcher ſur vos pas & pour vous reſſembler,
Embraſſer ardemment ce qui nous fait trembler,
A la peine, aux douleurs eſtre toûjours en proye,
Blanchir dans la ſouffrance, & conſeruer la joye.
Quelques maux en effet qu'il leur faille eſſuyer,
Auecque vous, Seigneur, peuuent-ils s'ennuyer?
On vous trouue par tout, par tout on vous découure,
Souuent dans les cachots bien mieux que dans le Louure,
Parmy d'affreux rochers ou des arbres épais
Vous parlez à nos cœurs mieux que dans les Palais,
Souuent dans le Cilice, & ſouuent ſous la cendre
Bien mieux que dans la pourpre on ſonge à vous entendre.
Dans ces libres captifs, dans ces heureux ſouffrãts,
Tãt de fois morts au mõde, & tant de fois mourans,
Vous admirez, Mondains, cette viſible joye,
Qui ſur leur front ſerain en tout temps ſe déploye,
Quel moyen, dites-vous de languir ſi long-temps,
De mourir tant de fois, & de viure contents,
De trouuer leur repos dans leurs trauaux extrêmes,
D'aimer ſi conſtamment à ſe haïr eux-meſmes,
De viure ſans plaiſirs, ſans éclat, & ſans bien,
Et de manquer de tout, & ne ſouhaiter rien?
Mais vous regardez tout ſeulement par l'écorce,
Vous connoiſſez leurs maux ſans connoiſtre leur force,
Il ſouffre toûjours peu qui veut beaucoup ſouffrir,
Et la mort n'eſt pas dure à qui s'y peut offrir.
Cette rigueur pour eux vous paroiſt bien cruelle,
Mais ces cœurs genereux ſeruent vn Dieu fidelle,

Il leur rend beaucoup plus qu'ils n'ont quité pour (luy,
Il ſe fait leur richeſſe, il ſe fait leur appuy,
Au plus fort des trauaux, au milieu des ſupplices
Il deuient leur repos, il deuient leurs delices,
Il leur eſt auſſi doux qu'ils ſe ſont rigoureux,
Et quand ils n'ont plus rien il ſe fait tout pour eux.
Mondains, que leurs plaiſirs ſont differents des (tres,
voſtres !
Vous en ſuiuez d'impurs, & n'en croyez point d'au-
Voſtre ame qui ſans ceſſe eſt toute dans les ſens
Ne cõnoiſt point d'appas qui ne ſoiẽt leurs preſens,
Lâchement aſſoupie au ſein de la matiere,
Elle ne peut gouſter qu'vne douceur groſſiere,
Et vos cœurs tout panchez vers des objets ſi bas,
Ne cherchent point des biens qu'ils ne connoiſ-
ſent pas :
Dans cet égarement vous pleignez les miſeres,
Où ſe ſont déuoüez ces captifs volontaires:
Eux d'vne autre douleur plus ſaintement épris,
Ont pitié de la joye où nagent vos eſprits,
Ils pleignẽt ces grãdeurs, ils pleignent ces richeſſes
Qui ſont voſtre indigence & qui ſont vos baſſeſſes,
Ils pleignent ce bonheur qui vous fait malheureux,
Et l'aueugle pitié que vous auez pour eux.
Ils ſçauent, ces Heros, que l'homme eſt vn mêlange
De l'eſprit & du corps, de la brutte & de l'ange,
Et qu'en vous cependant ſouuent juſqu'au trépas,
La brutte, a ſes plaiſirs, & l'ange n'en a pas,
Que l'eſprit paye au corps le tribut qu'il demande,
Que le Maiſtre obeyt, que l'eſclaue commande,
Et qu'enfin cette honte & cette indignité,
Vous détruit pour le temps & pour l'éternité.
N'en eſt-ce pas aſſez pour meriter leurs plaintes,
N'en eſt-ce pas aſſez pour exciter vos craintes?

Mais vos longues erreurs vous enchantent ſi bien,
Qu'ils pleignent tout en vous & vous ne craignez rien;
Dans vn calme fatal que leur zéle déteſte,
Dans vn cruel repos, dans vne paix funeſte,
Voſtre ame nuit & iour ſe laiſſe enſeuelir,
Plus le peril eſt grand moins il vous fait pâlir;
De vos cœurs aſſoupis la frayeur ſe retire,
Le repentir s'étouffe & le remords expire:
Mais c'eſt enfin pecheurs dans ce viuant trépas,
Le plus grand de vos maux de ne les ſentir pas;
Ils les ſentent pour vous, ils tremblét, ils fremiſſent,
Sur voſtre indigne joye ils pleurent, ils gémiſſent,
Et leurs vœux chaque iour vers les Cieux enuoyez,
Se ſouuiennent de vous quand vous vous oubliez;
En tous lieux en tout temps leur amour fait paroiſtre,
Que c'eſt les offenſer que d'offenſer leur maiſtre,
Leur zéle à leur couroux joint leur compaſſion,
Et les malheurs d'autruy ſont leur affliction.
Ouy, Seigneur, c'eſt ſans doute auec cette tendreſſe
Que le juſte eſt ſenſible à tout ce qui vous bleſſe,
C'eſt auec des ennuis ſi feruents & ſi promts,
Qu'il eſt ſenſible aux maux que nous nous procurons;
Mais il ne ſuffit pas à ſes vertus ſublimes
Qu'il pleigne noſtre perte, ou qu'il pleure nos crimes,
Il tâche à déſiller nos yeux mal éclairez,
Il tâche à rappeller nos eſprits égarez,
Pourueu qu'à ſes deſirs l'éuenement réponde,
Son amour eſt fertile & ſa flâme eſt feconde,
A tous il vous ſouhaite, & vous procure à tous,
En luy tout vous annonce, & tout parle de vous,
Il exhorte, il inſtruit, il corrige, il conſeille,
Il s'en explique à l'œil auſſi-bien qu'à l'oreille,

Et l'exemple animé qu'il fait voir en tous lieux
Eſt vn diſcours müet qui perſuade mieux;
Au zéle qui le brûle il fait ſeruir ſa langue,
Mais il veut que ſes mœurs acheuent ſa harangue,
Et que tout ce qu'il fait, ou ce qu'il ne fait pas,
Pour vous gagner les cœurs ſoient d'innocẽs appas;
La ſainteté du ſien ſe peint ſur ſon viſage,
Pour ſe verſer en eux elle en fait vn paſſage,
Et bien que de ſon ame il vous ait fait l'époux,
Il ne luy permet point de ſentimens jaloux,
Son ardeur genereuſe autant qu'elle eſt fidelle
Veut le partage en vous, & n'en veut point en elle,
Bien que ſeul vous ſoyez ſon objet precieux,
Voſtre amour diuiſé ſemble croiſtre à ſes yeux,
Son bonheur eſt plus grãd lors qu'il ſe cõmunique,
Et qu'à pluſieurs objets voſtre bonté s'applique.
Que ne puis-je pretendre, ô mon ſouuerain bien,
A gagner voſtre cœur en vous offrant le mien!
Que n'ay-je le pouuoir, ô bonté ſans ſeconde,
D'allumer ce beau feu dãs tous les cœurs du mõde,
De leur faire auoüer qu'en vous ſont tous les biens,
Qu'il faut pour eſtre libre eſtre dans vos liens,
Et que ſur leurs deſirs vous laiſſer la victoire,
C'eſt regner en triomphe, & viure dans la gloire,
De leur faire connoiſtre en leur captiuité,
Que leur propre défaite eſt leur felicité,
Et que qui ſe diſpute à voſtre amour extrême,
Eſtant mal auec vous eſt mal auec ſoy-meſme!
C'eſt là, mon Dieu, c'eſt là le comble de mes vœux,
Si vous eſtes aymé j'ay tout ce que ie veux,
Si voſtre ſeul amour fait toutes mes delices,
S'il ſe répand vn iour auſſi loin que mes vices,
S'il vous rend vne fois ce qu'ils vous ont volé,
Mon attente eſt remplie & mon cœur conſolé.

CHAPITRE V.

De l'Humilité.

C'Eſt vne belle ambition,
De tendre à la perfection
Où la voix d'vn Dieu nous appelle,
Heureux qui s'y ſent excité;
Mais cette ambition ſi belle
Veut vne ſainte humilité.

La vertu qu'on peut voir en nous,
Seigneur, pour briller deuant vous
Doit ſe cacher à noſtre veuë:
C'eſt le ſecret de la garder,
Et c'eſt déja l'auoir perduë
Que de croire la poſſeder.

Il faut juſqu'au temps de mourir
Ne trauailler qu'à l'acquerir,
Sans préſumer qu'on l'ait acquiſe,
Ne voir point ſon auancement,
Où d'vne ſi longue entrepriſe
Le fruit ſe perd en vn moment.

Si me regler ſur vos deſirs
Fait mon repos & mes plaiſirs,
Helas ! ce n'eſt pas mon ouurage,
C'eſt vn bien que vous me donnez,
Et lors qu'il m'enfle le courage,
C'eſt vn don que vous reprenez.

Lors que des mouuemens ſecrets
Me flatent de quelque progrez,
Ie me replonge en ma miſere,
Ie n'ay plus rien que d'odieux,
Et ie commence à vous déplaire
Si-toſt que ie plais à mes yeux.

C'eſt meriter ce châtiment,
De m'applaudir ſecretement
Pour des preſens que vous me faites,
Et comme en moy tout eſt à vous,
Ces complaiſances indiſcretes
Sont dignes de voſtre couroux.

Quand ie ſuis ſouple à voſtre loy,
C'eſt vous qui produiſez en moy
Ce reſpect & cette ſoupleſſe;
C'eſt vous qui cherchez mon bonheur,
Vous qui détruiſez ma foibleſſe,
Et vous à qui j'en dois l'honneur.

Vous meſme vous executez
En moy vos iuſtes volontez,
Et ie vous en rauis la gloire,
Pour me voir vn peu de vertu,
Ie triomphe aprés la victoire,
Et par vous ſeul j'ay combatu.

Ie prens vos ſuccez pour les miens,
Ie fais mes treſors de vos biens,
Ie m'en ſatisfaits, & m'en aime :
Mais ſans vous quel eſt mon effroy,
N'ayant plus en moy que moy-meſme,
De ne trouuer plus rien en moy ?

En vain dans mes obſcuritez
Ie me demande ces clartez
Qui diſparoiſſent à ma veuë;
Mon ame en vn eſtat ſi bas,
Toute tremblante & toute émeuë,
Se cherche & ne ſe trouue pas.

O que ie conçoy bien alors
Que tous mes biens ſont vos treſors,
Et mes vertus voſtre largeſſe,
Et que l'inſolence du cœur
A remis enfin la foibleſſe
A la place de la vigueur.

Ie ne ſuis plus qu'infirmité,
Qu'ignorance, & que vanité,
C'eſt le partage qui me reſte:
Et ſi j'ay d'orgueilleux projets
Dans ce delaiſſement funeſte,
C'en ſont là les plus beaux ſujets.

Les eſprits meſmes les plus hauts
Laiſſent voir en eux cent deffauts
Dont ils n'ont iamais la victoire:
Ce qu'ils ont d'eux eſt de bas prix,
Et dans ſa plus brillante gloire
L'homme eſt digne de ſes mépris.

Ainſi voyons-nous que vos ſaints,
Sur qui ſans ceſſe à pleines-mains
Vous verſez des faueurs ſecrettes,
Ont pour eux vn dédain profond,
Et d'auec ce que vous les faites,
Sçauant diſtinguer ce qu'ils ſont.

Dans les momens les plus heureux
Ils conſeruent toûjours pour eux
Vne auerſion viue & promte;
Et bien qu'ils ſoient grands deuant vous,
Ils ſont les ſujets de leur honte,
Et les objets de leur couroux.

C'eſt conſulter l'humilité
Beaucoup moins que la verité,
D'auoüer ſa miſere extrême,
Et c'eſt aſſez d'auoir des yeux
Pour n'eſtre iamais à ſoy-meſme
Ny bien grand ny bien precieux.

Auſſi ſe haïr ſeulement,
Se mépriſer à tout moment,
N'eſt pas vne vertu ſublime ;
On voit ſouuent qu'en nos eſprits,
L'amour propre & la propre eſtime
Font cette haine & ce mépris.

L'homme qui voudroit icy-bas
N'eſtre qu'agrément & qu'appas,
N'eſtre qu'excellence & nobleſſe;
Voyant qu'il n'eſt qu'obſcurité,
Change en vne vaine triſteſſe
Les ſouhaits de ſa vanité.

Ne pouuant plaire aux yeux de tous,
Loin de s'abaiſſer deuant vous,
C'eſt deuant luy qu'il s'humilie:
Et confus de ne voir en luy
Qu'aueuglement & que folie,
Il n'eſt plus que trouble & qu'ennuy.

Il ne me ſuffiroit donc pas,
Seigneur, de connoiſtre icy-bas
Veſtre pouuoir & ma foibleſſe,
Dans la honte ou dans les ſplendeurs
Tout me parle de mes baſſeſſes
Auſſi-bien que de vos grandeurs.

Cette vertu ſans intereſt,
Cette humilité qui vous plaiſt,
Et fait vn heureux d'vn coupable,
Me preſcrit ce ſoin mal-aiſé,
Que me connoiſſant mépriſable,
Ie ſouffre d'eſtre mépriſé.

Elle veut que ſans murmurer
Ie ſois capable d'endurer
Qu'on me dédaigne ou qu'on m'accuſe,
Que ie me mette encor plus bas,
Et conſente qu'on me refuſe
Des honneurs qu'on ne me doit pas.

Elle m'enſeigne ce deuoir
Que ie ſouffre ſans m'émouuoir
Qu'on m'outrage, ou qu'on me noirciſſe;
Elle m'impoſe cette loy,
Que meſme auecque l'injuſtice
Ie prenne party contre moy.

Elle m'enjoint qu'en ces momens,
Où ſouuent de faux jugemens
Me chargent d'opprobre & de blâme,
De moy meſme triſte & confus
Ie me die au fond de mon ame,
I'en ay merité beaucoup plus.

Si les eſprits les plus mal ſains
Pouuoient lire dans mes deſſeins
Auſſi-bien que ie puis y lire,
S'ils voyoient le peu que ie vaux,
Ie pourrois juſtement me dire,
Qu'ils pardonnent à mes deffauts.

Mais cette penible vertu
Dont il faut eſtre reueſtu
Pour vous plaire & vous rendre hommage,
Doit pour auoir tous ſes appas,
S'éleuer beaucoup dauantage
En deſcendant beaucoup plus bas.

C'eſt peu que malgré tous mes ſens
Ie veüille ſouffrir en tout temps
Qu'on m'abaiſſe & qu'on me rejette,
Il faut encore inceſſamment,
D'vne ſoûmiſſion parfaite
Me plaire en cet abaiſſement.

Il faut vous dire nuit & iour,
Diuin objet de mon amour,
Doux eſpoir de l'homme & de l'Ange,
Comble de mes felicitez,
A vous ſeul & gloire & loüange,
Comme ſeul vous la meritez.

Eſtre en butte aux mépris diuers,
Aux inſultes des plus peruers,
M'eſt vne peine bien legere,
C'eſt vn fardeau qui m'eſt bien doux,
I'aſpire au bonheur de vous plaire,
Et veux bien ne plaire qu'à vous.

Que m'importe d'eſtre attaqué,
D'eſtre haï, d'eſtre mocqué,
Si ſur vous mon eſpoir ſe fonde?
Que m'importe encore vne fois
De me voir le rebut du monde,
Si ie puis eſtre voſtre choix?

C'eſt-là ce ſaint abaiſſement,
C'eſt ce libre auiliſſement
Où voſtre conſeil nous appelle;
Malgré le nombre de mes ans,
C'eſt-là cette enfance nouuelle,
Qui me fait l'vn de vos enfans.

Plus ie ſuis petit deuant vous,
Moins j'ay peur que voſtre courroux
S'apreſte à me liurer la guerre:
Que ſert à nos vains appetits
Que nous ſoyons grands ſur la Terre,
Si vous ne parlez qu'aux petits.

C'eſt pour eux que vos ſaints decrets
Gardent ces entretiens ſecrets,
Dont la douceur eſt ſans ſeconde;
De tous haïs & rebutez,
Moins ils brillent aux yeux du monde,
Plus ils ont part à vos clartez.

Tant que ie trouue des appas
A viure en vn eſtat ſi bas,
Mon cœur gouſte vne paix extrême;
Et c'eſt en des momens ſi doux
Que n'eſtant pas plein de moy-meſme,
Il ſe trouue remply de vous.

C'eſt dans ces mépris fortunez
Que bien mieux vous m'entretenez,
Que bien mieux j'entends vos paroles,
Et que mon orgueil aux abois,
Plus ie ſuis ſourd aux ſoins friuoles,
Moins ie le ſuis à voſtre voix.

Sus donc, mon ame, à tout moment
Negligeons indifferemment
Et le mépris & les loüanges,
Et ce Dieu si grand & si doux
Qui fait les delices des Anges,
Viendra traitter auecque nous.

CHAPITRE VI.

De la reconnoiſſance que nous deuons à Dieu, pour les bienfaits que nous receuons de luy.

QVelles graces, Seigneur, quelles graces vous rendre,
Qui puiſsét m'acquitter enuers tous vos bienfaits?
C'eſt vne indignité que ie ne puis comprendre,
De receuoir toûjours, & ne rendre iamais.
Ie ſuis trop conuaincu que l'impuiſſance humaine
A cet oubly honteux eſt vne excuſe vaine,
Pour croire qu'on peut la ſouffrir;
Voſtre amour qui pour moy ſi conſtamment s'engage,
Ne veut que mon cœur en partage,
Et ie balance à vous l'offrir.

Encore eſt-ce pour moy bien plus que pour vous
meſme
Qu'aprés tous mes refus vous tâchez à l'auoir,
S'il veut bien eſtre à vous ſon bonheur eſt extrême,
Et vous donner beaucoup c'eſt beaucoup receuoir.
Vous pourriez auſſi-bien que deuant ma naiſſance
Vous paſſer maintenant de la reconnoiſſance
Que vous me daignez ordonner,
Et ſi pour tous vos dons & toutes vos largeſſes
Vous voulez auoir mes tendreſſes,
Ce n'eſt que pour les couronner.

S'il faut qu'à vous ſeruir ma raiſon me diſpoſe,
C'eſt moy ſeul que ie ſers dans cet heureux employ,
A vous meſme en tout temps vous eſtes toute
choſe,
Et n'auez pas beſoin de mes ſoins ny de moy.
Que ie vous donne vn cœur que le voſtre demande,
Voſtre felicité ne deuient pas plus grande
Par mon zéle, ny par mes vœux.
Vous m'excitez pourtant à ce deuoir fidelle,
Comme ſi mes vœux & mon zéle
Vous pouuoient rendre plus heureux.

Helas ! c'eſt pour mon bien que voſtre amour ſincere
De mes deſirs honteux m'exhorte à m'affranchir,
Vous cherchez mon reſpect pour eſtre ſon ſalaire,
Vous cherchez mes preſens afin de m'enrichir.
Aprés m'auoir comblé de faueurs ſingulieres,
Accablé de vos dons, orné de vos lumieres,
Vous voulez mes reſſentimens,
Et vous craignez pour moy beaucoup plus que moy
Que mon ingratitude extrême (meſme,
Ne m'attire vos châtimens.

Qu'il eſt juſte, Seigneur, pour prix de vos richeſſes,
Que mon amour du moins réponde à voſtre amour,
Que mon reſſentiment s'accorde à vos careſſes,
Qu'vn Dieu m'ayãt cherché ie le cherche à mõ tour!
Ie ne voy rien en moy qui ne m'en entretienne,
Qui ne ſoit vne voix, ou qui ne la deuienne,
Pour me parler de vos bienfaits,
Rien qui ne me preſcriue & l'ardeur & le zéle,
Et rien enfin qui ne querelle
L'injuſtice de mes ſouhaits.

Quand vous m'auez formé, mille eſſences poſſibles
Qui pour ſortir du rien attendent voſtre voix,
Vous eſtant comme moy preſentes & viſibles,
Que vous auois-je fait pour eſtre voſtre choix?
Au lieu de me chercher dans ce neant fertile,
Vous pouuiez y trouuer vn eſtre plus vtile
A reconnoiſtre vos bontez,
Vous pouuiez en tirer vn enfant plus fidelle,
Au lieu d'en tirer vn rebelle,
Qui reſiſte à vos volontez.

Auant que d'en ſortir j'eſtois déja coupable,
Mes crimes à vos yeux eſtoient déja preſens,
Et de voſtre pouuoir le fonds inépuiſable
Vous offroit à choiſir des Eſtres innocens.
Pourquoy l'ay-je emporté ſur ces Intelligences,
Qui ſeront pour iamais de ſteriles eſſences,
Et que vous pouuiez mettre au iour,
Qui ſçauroient mieux que moy chercher l'art de vous plaire,
Et dont l'amour chaſte & ſincere
Répondroit mieux à voſtre amour?

Meſme vous auriez pû me préferer la brutte,
Elle eſt à vos decrets ſouple en toute ſaiſon,
En elle mieux qu'en moy voſtre ordre s'execute,
Et ſon inſtinct eſt droit bien plus que ma raiſon.
I'ay ſur elle, il eſt vray, de brillans auantages,
Mais ces dons bien ſouuent deuiennent des outrages
Contre vous, de qui ie les tiens;
Ce qui me vient de vous, ou de grand, ou de rare,
Souuent contre vous ſe declare,
Et fait mes crimes de vos biens.

Diray-je plus encor? voſtre grandeur puiſſante
Euſt pû moins s'abaiſſer en deſcendant plus bas,
Produire au lieu de l'homme, ou le marbre, ou la plante,
Ces objets contre vous ne ſe reuoltent pas;
Leur langage müet à chanter vos loüanges
S'accorde beaucoup mieux auec celuy des Anges
Que celuy dont j'oſe abuſer,
Et ces Eſtres groſſiers ne ſçauroient méconnoiſtre
Comme moy l'Autheur de leur Eſtre,
Ny comme moy le mépriſer.

Mon cœur prend vos faueurs pour mon propre
heritage,
Vous ſemblez m'auoir dû les biẽs que ie vous doy,
Sans penſer que de vous ie tiens cet auantage,
I'oſe me l'imputer parce qu'il eſt en moy.
Les clartez toutesfois de voſtre preſcience
N'ont point mis vn obſtacle à cette patience,
Qui iamais ne ſe peut tarir ;
Vous m'auez fait paſſer du neant juſqu'à l'eſtre,
Moy, qui meſme auant que de naiſtre
Auois merité de mourir.

Mais ce ſeroit trop peu pour vous & pour moy-
meſme
Si vous vous contentiez de m'auoir tant aimé,
Si d'vn ſoin aſſidu voſtre pouuoir ſuprême
Ne me conſeruoit pas aprés m'auoir formé;
Vous reſoudre ſans ceſſe à ne me pas détruire,
C'eſt de nouueau, Seigneur, ſans ceſſe me produire,
De nouueau m'affranchir du rien ;
De moy j'ay ſeulement la foibleſſe en partage,
Et ie ſuis en vain voſtre ouurage,
Si vous n'eſtes pas mon ſouſtien.

Bien que Dieu comme cause generale concoure à ce qu'il y a de réel & de positif en nos mauuaises actions, il n'est pas pour cela l'autheur du peché, mais l'homme seul, qui abuse de ce concours, par l'application qu'il luy donne volontairement, & qui fait seruir à ses passions ce qui deuoit seruir à sa vertu, est le pere de ce monstre.

Helas ! vous prolongez au gré de mon enuie
Des iours que mon erreur donne à ma vanité,
Vostre soin vigilant me conserue vne vie
Qui me rend plus coupable, & vous plus irrité.
Ce concours assidu m'est par tout necessaire,
Mesme pour me trahir, mesme pour vous déplaire
Sans cesse j'ay besoin de vous,
Ie ne puis rien de moy, rien sans vostre assistance,
Pas mesme commettre vne offense,
Ny meriter vostre courroux.

Quand mon cœur hebeté, quand mon ame abusée,
Fait seruir à son crime vn si present secours,
Comment vostre grandeur si long-temps mépriſée,
Ne tranche-t-elle pas mon orgueil & mes iours?
Que vostre amour est grãd & mõ audace extrême!
Ie me sers lâchement de vous contre vous mesme,
Vos soins deuiennent mes pechez,
Vous me souffrez pourtant afin que ie gémisse
Et sur l'erreur & sur le vice
Qui tiennent mes sens attachez.

A voir où m'expoſoit ma conduite infidelle,
Mon ſang ſe glace encore, & mon cœur en
gémit,
Vous pouuiez appeller mon ame criminelle
Deuant ce Tribunal où le Iuſte frémit,
Vous pouuiez condamner vn rebelle inflexible
Aux affreuſes rigueurs de ce Iamais terrible,
Qui commence & ne peut finir.
Enfin par vos bontez ma vie eſt prolongée,
Puiſſe ma conduite changée
Ne vous laiſſer rien à punir.

Mais à ce ſoin diffus qu'en cauſe generale
Vous prenez conſtamment de vos moindres effets,
Vous ajouſtez encor la faueur ſpeciale
Qui ſe prodigue en moy ſans s'épuiſer iamais.
Ie ſçay qu'en ma faueur vos bontez inuincibles
D'éloigner cent perils ou cachez ou viſibles
Sollicitent voſtre pouuoir,
Et ie ſçay mieux encor qu'en tous lieux & ſans
ceſſe
Pour moy voſtre amour s'intereſſe
Bien plus que ie ne puis ſçauoir.

Si vous auiez tary cette source feconde,
Quel seroit mon refuge, ou quel seroit mon sort?
Ie ne voy presque rien sur la terre & sur l'onde
Qui ne pûst deuenir l'instrument de ma mort.
Moy qui ne suis qu'vne ombre, vne vapeur legere,
Comment à tant de maux pourrois-ie me sous-
traire,
Si vous ne conduisiez mes pas?
On auroit bien-tost veu leur fureur assouuie,
Et ie me sens trop peu de vie
Pour suffire à tant de trépas.

Dans mon propre danger mon ame qui sommeille,
Croit qu'en se le cachant elle se cache à luy,
Il est besoin pour moy que vostre bonté veille,
Et que dans ces assauts elle soit mon appuy.
Que vostre amour est fort, que sa faueur est grãde,
Vous donnez à mon cœur plus qu'il ne vous de-
Plus qu'il ne tombe sous mes sens, (mãde,
Et ce zéle pourtant à deliurer ma vie
Des maux dont elle est poursuiuie,
Est le moindre de vos presens!

Que

Que ferois-je, grand Dieu, d'vne vie ennuyeuſe,
Où de tant de perils ie ſuis enuironné,
D'vne vie en tout temps ſuperbe & malheureuſe,
Si mon cœur à ſoy-meſme eſtoit abandonné?
D'vne vie en vn mot qui n'a pour appanage
Que la rebellion & le libertinage,
Que l'erreur & les vanitez,
Que de l'amour pour moy, pour vous que de la glace,
Si la nature exclud la grace,
Et mes lumieres vos clartez?

Vous eſtes mon principe & ma fin tout enſemble,
Ie viens de vous, Seigneur, & j'y dois retourner,
Il faut à tous momens que l'amour nous raſſemble,
Que mes ſouhaits ailleurs n'oſent pas ſejourner,
Que tout mon cœur vous aime & ſans fin & ſans tréue,
Que vers vous en tous lieux tout mõ eſprit s'éleue,
Comme vers ſon bien le plus doux;
Ie ne voy rien en moy qui ne vous appartienne,
Et pour peu que ie m'en retienne,
I'vſurpe impudemment ſur vous.

Autant, autant de fois qu'en moy ie me repoſe,
Ou que mon cœur s'arreſte aux objets limitez,
Que j'oſe à vos grandeurs préferer quelque choſe
I'égare mes deſirs, & cours aux vanitez;
Si mes vœux ſont prudents, ſi ma conduite eſt ſage,
Pour remonter à vous tout ne m'eſt qu'vn paſſage,
Et non vn ſejour plein d'appas;
Mais, helas! pour vous rendre vn deuoir ſi fidelle
Ie n'ay point la force & le zéle,
Et vous ne me les deuez pas.

Vous mettez toutesfois dans mon ame interdite
Dequoy vous attirer ſes vœux & ſes ſoûpirs,
Il ne tient plus qu'à moy que mon cœur ne s'acquite
Non enuers mon deuoir, mais enuers vos deſirs:
Voſtre amour eſt pour moy ſi ſolide & ſi tendre,
Que ie reçois de vous ce que ie dois vous rendre,
Et que plus ie rends plus ie doy,
Que pour vos biens receus au fort de ma miſere
Il faut ſeulement pour vous plaire
Vous offrir ceux que ie reçoy.

Aprés auoir donné tout le ſang de vos veines
A purger ma licence & mes débordemens,
Laſſé tant de douleurs, épuiſé tant de peines,
Et pour moy contre vous tourné vos châtimens,
Vous n'auez pas voulu que des trauaux ſi rudes
Fuſſent vn iour la honte & les ingratitudes
D'vn cœur qui vous couſte ſi cher:
Il ne vous ſuffit pas de m'auoir donné l'eſtre,
Vous m'inſtruiſez à vous connoiſtre,
Et m'apprenez à vous chercher.

Vous pouuiez bien punir mes reuoltes futures
Par vne extraction digne de mes pechez,
Me faire vn des ſurgeons de ces tiges impures,
Où le vice & l'horreur ſemblent eſtre attachez,
Me faire entrer au iour dans ces climats funeſtes,
Où les yeux ſe fermant à vos rayons celeſtes,
Le cœur en ſent moins la chaleur,
Dans ces ſectes enfin où l'aueugle inſolence
Semble bien moins eſtre vne offence,
Qu'elle ne ſemble eſtre vn malheur.

Mais craignant qu'à mon cœur le menſonge
n'inſulte,
Ou que l'erreur enfin n'ébloüiſſe mes yeux,
Vous m'auez de bõne heure inſtruit à ce vray culte
Qui nous eſt ſalutaire, & vous eſt precieux.
Ie ſuis membre d'vn corps dont vous eſtes la teſte,
D'vn corps pour qui toûjours voſtre influence eſt
Et voſtre ſecours aſſuré; (preſte,
De peur que ie m'égare il m'eſt par tout fidelle,
Ou pour le moins il me rappelle
Si-toſt qu'il me trouue égaré.

Contre mes ennemis ſi vous n'eſtiez ma force,
Sans doute à tous momens mon cœur tiendroit
pour eux,
A leurs aſſauts cruels ils mêlent tant d'amorce,
Que plus ils ſemblent doux, plus ils ſont rigoureux:
I'ay peine à repouſſer des ennemis que j'aime,
Qui ſemblẽt cõtre moy d'accord auec moy-meſme,
Qui me plaiſent en m'aſſaillant,
Et dont ſouuent en moy l'irruption puiſſante
Au lieu d'vne ame vigilante
Trouue vn courage ſommeillant.

Meſme, bien que mon cœur tente la reſiſtance,
Sans vous ce beau deſſein ne luy ſuccede pas,
Leurs combats ont plus d'art à laſſer ma deffenſe,
Que n'en a ma deffenſe à laſſer leurs combats:
Mille fois étouffez, mille fois ils renaiſſent;
Mille fois abbatus, mille fois ils s'empreſſent
A me terraſſer à mon tour:
Où prendre donc, Seigneur, de la force & des armes
Pour tenir contre des alarmes
Qui recommencent chaque iour?

Que pretendrois je ſeul contre tant d'aduerſaires,
Dont ie ſuis bien ſouuent le plus à redouter?
Ie combats tout enſemble & cheris mes miſeres,
Ie pourſuy la victoire, & crains de l'emporter,
Ie ſens en deux partis mon ame diuiſée,
Ie ſens à mon inſtinct ma raiſon oppoſée,
Et mes deſirs à voſtre loy:
Soûtenez-moy, Seigneur, dans vn peril que j'aime;
Tenez pour moy contre moy-meſme,
Ou ie ne réponds pas de moy.

Ie ne demande pas que le combat finiſſe,
Pourueu que vous m'aidiez à le bien ſoûtenir,
Pourueu que le ſecours de voſtre main propice
M'excite à le chercher, & ſe laiſſe obtenir:
En vain croirois-je ailleurs trouuer mon aſſurance,
Tout ce qu'ont les humains ou d'art ou de puiſ-
ſance
Ne peut diſſiper ma langueur;
C'eſt à vous ſeulement qu'il faut que ie m'adreſſe,
Et vous auoüer ma foibleſſe,
C'eſt recouurer de la vigueur.

C'eſt ma ſeule reſource, & mon eſpoir vnique,
De recourir à vous dans mes infirmitez,
Si-toſt qu'auecque vous ma douleur s'en expli-
que
Ie voy mes ennemis ou foibles ou domptez:
Pour remede infaillible au peril qui me preſſe
Il faut de moy, Seigneur, me défier ſans ceſſe,
Sans ceſſe en vous me confier,
A mes beſoins preſſans quel ſecours plus facile?
En tous biens ie me voy ſterile,
Mais il ſuffit de vous prier.

Vous n'attendez pas meſme en ces peines ameres
Que mes triſtes accens vous parlent de mes maux,
Souuent voſtre bonté preuenant mes prieres,
Sans conſulter mon ame adoucit mes trauaux,
C'eſt en ces doux momens que fort de voſtre force,
Mon cœur d'auec mes ſens fait cet heureux diuorce
Qui deſarme voſtre couroux,
Et loin de balancer à vous eſtre fidelle,
Ma raiſon d'accord auec elle,
Se trouue d'accord auec vous.

Adorables reſſorts d'vne bonté diuine,
Qui diſpute mon cœur à de honteux deſirs,
Qui preſque malgré moy m'enleue à ma ruine,
Et qui dans mes beſoins deuance mes ſoûpirs !
C'eſt beaucoup il eſt vray qu'en ces rudes alarmes
Voſtre cœur attendry m'épargne juſqu'aux larmes.
Qu'il pourroit preſcrire à mes yeux,
Mais c'eſt bien plus encor d'épargner à mon ame
Ces perils de crime & de blâme,
Qui me chercheroient en tous lieux.

C'eſt peu pour vos bontez, que le ſecours celeſte
S'offre dans mes dangers à me rendre la paix,
Souuent vous éloignez l'occaſion funeſte
Qui pourroit en tout temps corrompre mes ſouhaits;
De peur que le peché n'ait pour moy trop d'amorces
Vous ne conſentez pas qu'au delà de mes forces
Mon cœur ſoit iamais combatu,
Vous mettez loin de moy les appas de l'offence,
Et voulez que mon impuiſſance
Soit le ſecours de ma vertu.

En combien d'attentats me verroit-on fertile,
Si par tout mon pouuoir ſecondoit mes deſirs,
Si ie voyois par tout l'occaſion facile,
Si par tout les objets s'offroient à mes plaiſirs ?
La terre a peu d'appas où mon cœur ne ſe rende,
Peu d'attraits qu'il éuite, & peu qu'il ſe deffende,
Quand il peut ſe les pardonner ;
Ie ne voy preſque rien dont ſans ceſſe il n'abuſe,
Et ſouuent il ne ſe refuſe
Que ce qu'il ne peut ſe donner.

De cent eſtats diuers où vous pouuiez me mettre
Ie juge éuidemment par l'eſtat où ie ſuis,
Mon ame pouuãt tout, voudroit tout ſe permettre,
Comme au gré de mes ſens ie veux ce que ie puis;
Dedans vn homme ſeul ie renferme peut-eſtre
Cent hommes differens que ie ne puis connoiſtre
Qu'en changeant de condition;
Vn peu plus abaiſſé, j'aurois moins de conſtance;
Plus éleué, plus d'arrogance,
Plus heureux, plus d'ambition.

Voſtre immenſe douceur épargne à ma foibleſſe
Cette épreuue penible & ces rudes combats,
De voſtre amour preſſant l'officieuſe adreſſe
Se charge de conduire & mes vœux & mes pas.
Par ce conſtant ſecours de vos ſoins fauorables,
Combien ay-ie éuité d'écueils inéuitables
Auec qui l'on m'euſt veu commis?
Vous choiſiſſez pour moy des routes aſſeurées,
Et cent embuſches preparées
Sont l'affront de mes ennemis.

Sans l'inuisible appuy de ces faueurs secretes,
D'autres perils sans doute auroient fait d'autres maux,
De plus honteux succez, de plus tristes deffaites
Sans doute auroient suiuy de plus rudes assauts;
Si j'auois la fortune à mes vœux asseruie,
Que sçay-je quel desordre eust tenté mon enuie,
Quel droit j'aurois sçeu violer?
Vos plus rares bienfaits se font le moins paroistre,
Et nous ne sçaurons les connoistre
Qu'au iour qui doit tout reueler.

Ie consens bien, Seigneur, à ne les pas cõprendre,
Pourueu que ie m'instruise à les bien receuoir,
A n'estre plus qu'amour pour vn amour si tendre,
Et faire mes plaisirs d'vn si juste deuoir.
Vous voulez pour tout prix d'vne bonté si rare
Qu'à vos dons les plus grands mon ame se prepare
Par son zéle & par ses ferueurs,
Que mon cœur à vos feux laissant fondre ses glaces,
Vous laisse couronner vos graces,
Et recompenser vos faueurs.

Pour tout reſſentiment de vos ſaintes largeſſes
Vous voulez que j'en face vn legitime employ,
Qu'aprés m'auoir donné vos biens & vos richeſſes
Vous puiſſiez vous reſoudre à vous donner à moy;
Il faut, il faut, Seigneur, répondre à voſtre attente,
Vous voulez mon bonheur, mon ame en eſt contente,
Vous m'aimez, ie veux vous cherir;
C'eſt par vous que ie vy, par vous que ie reſpire,
Et c'eſt ſous voſtre heureux empire
Que ie veux & viure & mourir.

CHAPITRE VII.

Desirs de Conuersion, & affections pieuses d'auancer dans la Vertu.

REbuté des charmes du vice,
Ie viens enfin, Seigneur, vous montrer mes regrets,
Ie viens solliciter contre vostre Iustice
Ces sources de bonté qu'on ne tarit iamais:
Ie veux vanger sur moy vos grandeurs offensées,
Opposer mes remords à vos seueritez;
Mais que me seruent mes pensées
Si vous ne les executez?

Tout mon partage est la misere,
Si vous ne vous montrez promt à me secourir,
Si vous ne m'instruisez à flechir la colere
D'vn Dieu qui m'a fait naistre, & que j'ay fait mourir;
Sans vous tous mes projets sont des vœux inutiles,
Sans vous ie puis faillir, & ne puis reparer,
Et mes pleurs deuiennent steriles,
Si vous ne m'aidez à pleurer.

Sans

Sans vous, helas ! que puis-je attendre ?
Par tout auecque moy ie me trouue commis,
Si de moy vos bontez n'ont ſoin de me deffendre,
Ie ſuis le plus cruel de tous mes ennemis ;
Que ie goûte la joye, ou ſente la triſteſſe,
Que j'écoute en moy-meſme ou l'eſpoir ou l'effroy,
Seigneur, ie ne ſuis que foibleſſe
Quand vous m'abandonnez à moy.

L'Homme, quoy qu'il penſe ou qu'il oſe,
N'eſt qu'vn neant ſuperbe & qu'vn riẽ orgueilleux,
Et ce rien toutesfois vous deuient quelque choſe
Quãd vous eſtes le tout que cherchẽt tous ſesvœux;
Si-toſt qu'il fait de vous l'objet de ſa tendreſſe,
Ce neant fortuné ſe change entre vos mains,
Et malgré ſa propre baſſeſſe
Il ſe voit propre aux grands deſſeins.

Faites donc, ô Bonté ſuprême,
Que la terre à mes yeux n'offre plus rien de doux,
Que j'aille heureuſemẽt chercher tout en vous mẽ-
Et dédaigne icy-bas tout ce qui n'eſt pas vous; (me,
Que tout rien que ie ſuis j'oſe pourtant me dire,
Tout ce qui n'eſt pas Dieu ne vaut point mes deſirs,
Et ſi pour luy ie ne ſoûpire,
Rien n'eſt digne de mes ſoûpirs.

Non non, quoy qui s'offre à mon ame,
Ie ne voy rien ailleurs qui merite mes vœux,
Ie ne puis consentir qu'vn autre objet m'enflâme,
Sans consentir encore à me voir malheureux:
Ie ne puis hors de vous trouuer que ma ruïne,
C'est mon plus doux espoir d'estre sous vostre loy,
Et vers vous mon cœur s'achemine,
Mais venez au deuant de moy.

C'est seulement par vostre grace
Qu'en cet heureux sentier j'ay fait le premier pas,
Faites durer en moy ce secours efficace,
Afin que mes desirs ne se retractent pas;
Venez nourrir vn feu que vous auez fait naistre,
Venez de iour en iour l'augmenter dans mon cœur,
Ou bien-tost il va disparoistre,
Si vous n'estes pas sa vigueur.

Venez, ô ma sainte Lumiere,
Dissiper de mes yeux les longs aueuglemens,
Venez, de mon esprit la douceur singuliere,
Espancher dans mon cœur de purs rauissemens;
De mes maux, ô mon Bien, faites cesser les causes;
Ma vie, affranchissez mon ame du trépas;
Mon tout, soyez-moy toutes choses;
Mon Sauueur, tendez-moy les bras.

Faites, ô Source de la grace, (tous lieux,
Qu'en tous lieux ie vous cherche,& vous trouue en
Qu'heureux de vous trouuer cét fois ie vous embraſ-
Et que tout mõ plaiſir ſoit de plaire à vos yeux; (ſe,
Que toute mon eſtude & toute mon enuie,
Soit de vous enuoyer mes ſoûpirs nuit & iour,
Et que le dernier de ma vie
Soit encore vn ſoûpir d'amour.

Vne douceur toute celeſte
Se répand dans mon cœur quãd il eſt plein de vous,
Quand il poſſede vn bien ſans qui tout eſt funeſte,
Quand il reçoit vn maiſtre auec qui tout eſt doux.
Si pour vn Dieu ſi bon mon ardeur n'eſt extrême,
Quelle bonté nouuelle a droit de me charmer,
Et ſi tout mon cœur ne vous ayme,
Helas ! que pourra-t-il aimer ?

Ne ſouffrez pas qu'il ſe reſerre,
Iuſqu'à ſe voir remply d'vn objet limité,
Qu'il ſe refuſe à vous, & ſe donne à la terre,
Et tienne pour le Temps contre l'Eternité. (loüe,
Commandez qu'il vous ayme, ordonnez qu'il vous
Soyez toute ſa joye, occupez tous ſes ſoins,
Et pour moy ie le deſauoüe
S'il peut ſe contenter à moins.

Enfin, permettez que j'apprenne
A faire de vous ſeul mon objet le plus doux,
De vos bontez, Seigneur, permettez que j'obtienne
Vn pur entendement qui ne ſonge qu'à vous,
Vne volonté pleine & d'amour & de zéle,
Qui vers vous ſeulement tourne tous ſes ſouhaits,
Vne memoire aſſez fidelle
Pour ne vous oublier iamais.

Vn entendement qui médite
Sur ma propre baſſeſſe & ſur voſtre grandeur,
Qui ſoudain ſe repente & qui ſoudain s'irrite
S'il ſe trouue ébloüy par vne autre ſplendeur;
Vne volonté ſouple aux attraits de la grace,
Qui vous laiſſe trouuer vn cœur que vous cherchez,
Vne memoire qui retrace
Et vos bien-faits & mes pechez.

Que tout en moy vous obeïſſe,
Que ie connoiſſe en moy l'ouurage de vos mains,
Qu'au pouuoir de l'ouurier l'ouurage s'aſſeruiſſe,
Et qu'à vos volontez j'accorde mes deſſeins :
Lors que d'autres objets attachent mon enuie,
Ma reuolte ſe change en ma punition,
Et ſans vous la plus longue vie
Eſt la plus longue affliction.

En vain le Monde nous appelle,
Quand nous auons goûté ce qu'il a de plaiſirs,
Nous querellons alors cette idée infidelle
Qui les peignoit ſi doux à nos honteux deſirs;
Ces charmes qui de loin sõt des charmes extrêmes,
Si-toſt qu'ils ſont preſens ſont de foibles appas,
L'homme alors les cherche en eux-meſmes,
Et ne les y rencontre pas.

Auec vous, Seigneur, au contraire
On ne fait point defforts ny de vœux ſuperflus;
Celuy qui met ſa joye & ſes ſoins à vous plaire,
N'en peut tãt préſumer qu'il n'en trouue encor plus;
Si l'ame qu'auec vous vn ſaint lien aſſemble
Entretient auec vous ce commerce de paix,
Son bon-heur paſſe tout enſemble
Et ſon eſpoir & ſes ſouhaits.

Rien ne m'eſt dur quand ie vous aime,
Iuſques dans les douleurs ie me repute heureux,
Ie ſouffre auecque joye, ou ie ne ſouffre meſme
Qu'autant qu'il m'eſt vtile, & qu'autant que ie veux;
Pendant qu'abſolument mon deſir eſt le voſtre
Ie ſuis preſque inſenſible aux plus rudes aſſauts,
Mais ſi-toſt que j'en prens vn autre
Ie commence à ſentir mes maux.

Leurs atteintes & leurs ſecouſſes
Quãd ie m'attache à vous ne peuuent rien ſur moy,
Ou leurs coups ſont trop lents, ou leurs pointes
trop mouſſes,
Pour porter dans mõ Ame ou le trouble ou l'effroy;
Sur de foibles dehors ils épuiſent leur force,
Le cœur ne craint iamais d'en ſentir la rigueur,
Mais dans ce funeſte diuorce
Ils trouuent le chemin du cœur.

Donnez-moy donc, ô Feu celeſte,
Cette ardeur que ſans vous ie ne puis conceuoir,
Donnez-moy voſtre amour,& m'oſtez tout le reſte,
Ie puis manquer de tout ſans m'en apperçeuoir:
Donnez vous à mon ame, & rien ne m'épouuante,
Priuez-moy des honneurs, des biens & des plaiſirs,
De tout ce qu'on cherche ou qu'on vante:
Vn Dieu ſuffit à mes deſirs.

Ouy, Seigneur, ie le dis encore,
Si ié puis vous auoir, j'ay tout ce que ie veux;
Pourueu que ie vous aime, & que ie vous adore,
Vous acheuez ma gloire & couronnez mes vœux.
Diray-je plus encor ? l'orage & la tempeſte,
Pourueu qu'en voſtre amour ie trouue des attraits,
Pourroient éclater ſur ma teſte,
Et laiſſer mon cœur dans la paix.

Ie veux donc aimer ſans meſure
Vn Dieu qui ſans meſure a pour moy de l'amour,
Aux loix du Createur ranger la creature,
Donner à cet hommage & la nuit & le iour:
Quoy qui flatte mon ame, ou tente mon enuie,
Sans vous, ſans vous, enfin, rien ne me ſera doux,
Et ie ne ſouhaite la vie
Que pour viure & mourir pour vous.

CHAPITRE VIII.

Du ſoin que Dieu prend de nous, & du tort que nous nous faiſons quand nous negligeons d'y cooperer.

QVand ie ſens juſqu'à moy deſcendre voſtre amour,
Chercher vn malheureux, embraſſer vn coupable,
Solliciter mon cœur & la nuit & le iour,
D'eſtre à vos ſaints attraits & docile & traitable,
Aprés tous mes rebuts ne ſe point rebuter,
Sans ceſſe m'auertir, ſans ceſſe m'exciter,
Tant qu'à mon bonheur propre à la fin ie conſente;
Quoy, dy-je, tant d'amour pour vn objet ſi bas;
Quoy, pour vn rien, Seigneur, cette ardeur vehemente,
Pouuez-vous me connoiſtre, & ne me haïr pas?

Bien que ie ſois l'objet de mes affections,
Que ie ne ſois pour moy qu'amour & que tendreſſe,
Ie deuiens mon ſupplice & mes auerſions,
Quand ie me refléchis ſur ma propre baſſeſſe;
Ne voyant plus en moy qu'vn cadavre viuant,
Qu'vne fange animée ou qu'vn fumier mouuant,
Certes j'ay peine alors à me ſouffrir moy-meſme,
Vous, à qui mes deffauts ne peuuent ſe couurir,
Vous, l'Eſtre ſouuerain & la grandeur ſuprême,
Dans cet objet hideux que pouuez vous cherir ?

Vous ſçauez qui ie ſuis, vous ſçauez d'où ie viens,
Mon origine eſt baſſe, & ma naiſſance abjecte,
Ie dois eſtre à vos yeux moins que ne ſont aux miens
Ou le moindre reptile, ou le plus vil inſecte;
Encor ſi mon neant eſtoit mon ſeul deffaut,
Si n'auoir rien d'illuſtre, ou n'auoir rien de haut,
Eſtoit tout le malheur dont ie me ſens capable,
Ie ſerois à moy-meſme vn peu moins odieux;
Mais, helas, ce neant eſt deuenu coupable,
Et cependant, Seigneur, il eſt cher à vos yeux!

Meſme ce grand amour n'eſt que profuſion,
Il fait pleuuoir ſur moy vos dons & vos largeſſes,
Ie ne ſuis qu'indigence & que corruption,
Ce qui me vient de luy fait toutes mes richeſſes;
Mais quand ſur vos deſirs ne reglant pas les miens,
Ie force voſtre main à reprendre vos biens, (me,
Qu'en moy voſtre couroux ne laiſſe que moy-meſ-
C'eſt alors que dans moy tout ſemble me trahir,
C'eſt alors qu'inſenſé ie n'embraſſe & ie n'ayme
Que ce qu'il faudroit craindre & qu'il faudroit haïr.

Ouy, Seigneur, dépoüillé de ces heureux preſens,
Ie me trouue auſſi-toſt tout panché vers les vices,
I'adore ſeulement ce qui flatte les ſens,
Ce qui fait l'opulence ou promet les delices;
Meſme en ce triſte eſtat mes projets les plus hauts,
Mes plus purs mouuemens, mes deſſeins les plus beaux (ſonne;
Sont des efforts qu'en moy l'amour propre empoi-
Que mes eſprits au bien ſemblent eſtre attachez,
Les plus nobles vertus où mon ame ſe donne (chez.
Ne ſont qu'vn beau phantôme ou que de beaux pe-

Si de ces ornemens l'eſprit n'eſt reueſtu,
S'il ſe priue vne fois de ces marques ſublimes,
L'homme fait ſon peché meſme de ſa vertu,
Et ſes plus beaux talents ſe changent en ſes crimes:
Tous les dons naturels & tous les dons acquis,
Tout ce que la Naiſſance a de grand ou d'exquis,
Tout ce que la Fortune a tenté pour luy plaire,
Ces biens ne ſont des dons que de voſtre couroux,
Des beautez qu'il ſallit, des treſors qu'il altere,
Des armes que ſans ceſſe il tourne contre vous.

Helas! nous ſçauons trop qu'en ce delaiſſement
Nous nous faiſons de tout les matieres du crime,
Que l'opulent au luxe a de l'attachement,
Que le ſçauant eſt vain, que le puiſſant opprime,
Qu'vne longue ſanté fait les débordemens,
La vigueur les excez & les emportemens,
La grandeur les mépris, la valeur les querelles,
Que la terre ſuffit à qui penſe eſtre heureux,
Que dans l'homme en vn mot tous les ſens ſont rebelles,
Et que contre ſoy-meſme il conſpire auec eux.

Que luy ſert ce rayon de la Diuinité,
Ce feu qui vient des Cieux & qui doit toûjours luire,
Que luy ſert ſa raiſon ou ſa viuacité,
Si ce flambeau l'égare au lieu de le conduire?
L'inſtinct regle bien mieux les plus vils animaux,
Ils vſent mieux que nous & des biens & des maux,
Aux noirs déreglemens ils ne ſont point en butte,
Et ſans autre ſecours que ce leger appuy,
La brute ne fait rien indigne de la brute,
Et tout ce que fait l'homme eſt indigne de luy.

Voilà, grand Dieu, voilà comm'ẽt voſtre courroux
En me liurant à moy me liure à ma ruïne,
Quand mon cœur ſe reuolte, ou ne veut point de vous,
Quand la douceur terreſtre étouffe la diuine:
Ie deuiens ſourd alors à vos plus doux accens,
Mon ame indignement ſe répand ſur les ſens,
Eſcoute leur ſemonce & n'entend plus la voſtre,
Sa lumiere ſe change en vne épaiſſe nuit,
D'vn abiſme à toute heure elle tombe en vn autre,
Et vole auec ardeur à ce qui la détruit.

Ne

Ne me laiſſez donc plus en mon propre pouuoir,
Ie me ſens à moy-meſme vn peu trop infidelle,
Que toûjours voſtre grace excite mon deuoir,
Ie ne veux point de moy ſi ce n'eſt auec elle;
Qu'en tous lieux ie vous die, & vous die en tout
temps,
C'eſt vous ſeul, ô mon Dieu, c'eſt vous ſeul que
j'attends,
C'eſt vous ſeul que ie veux en l'vne & l'autre vie,
Sans vous tous les plaiſirs me ſont empoiſonnez,
Sans vous rien icy-bas ne remplit mon enuie,
Et ie renonce à moy ſi vous m'abandonnez.

CHAPITRE IX.

Des inquiétudes de la mauuaiſe Conſcience.

O Qu'vne ame, Seigneur, contre vous reuoltée,
Eſt ſouuent inquiéte & ſouuent agitée,
Que la paix dans ſon cœur ſejourne rarement!
Ses troubles ſont frequẽts, ſon chagrin eſt extrême,
Et ſon crime eſt luy meſme
Son premier châtiment.

L'homme qui hors de vous a crû trouuer ſa joye,
Qui de ſes paſſions eſt deuenu la proye;
Y trouue ſeulement ſa honte & ſon ennuy,
Des remords aſſaſſins, de noires épouuentes,
Des terreurs penetrantes,
Qui vous vangent de luy.

En vain pour diſſiper la douleur qui le preſſe
Vers de nouueaux plaiſirs ſon cœur vole ſans ceſſe,
En vain pluſieurs objets partagent ſes deſirs;
Loin d'accorder en luy le repos & le vice,
Il change de ſupplice
En changeant de plaiſirs.

Se voyant l'ennemy de ſon Iuge ſuprême, (me,
L'eſprit plein de ſon crime & ſe craignant ſoy-meſ-
A ſoy-meſme à toute heure il deuient odieux,
Voyant ſouuent qu'en luy tout contre luy s'irrite,
En tous lieux il s'éuite,
Et ſe trouue en tous lieux.

(heure
C'eſt en vain qu'il préſume en changeant à toute
D'exercice ou d'emplois, de place ou de demeure,
Laiſſer derriere ſoy ſon tourment infiny;
Comme il eſt de ſes maux la ſource inépuiſable,
Il eſt par tout coupable,
Et par tout eſt puny.

Ainſi contre ſoy-meſme il n'a point de refuge,
Il eſt ſon châtiment auſſi bien que ſon Iuge,
L'inſtrument de ſa peine auſſi bien que l'autheur,
Et deuient malgré luy pour punir ſes offenſes,
De vos rudes vangeances
Le rude executeur.

Encor ſi ſes ennuis n'eſtoient pas inutiles,
Ses châtimens ingrats, ou ſes tourmens ſteriles,
Ce ſeroit pour le moins vn charme à ſon malheur;
Mais on voit bien ſouuent au milieu de ſa peine,
Que ſa triſteſſe eſt vaine,
Et qu'il perd ſa douleur.

L'importun ſouuenir de ſes fautes paſſées,
Agite ſon eſprit ſans regler ſes penſées,
Il voit ſes maux preſens ſans détourner ſes pas,
Il ſçait de quels malheurs l'auenir le menace,
Et la frayeur le glace,
Et ne le change pas.

Meſme il laiſſe perir tout le fruit des trauerſes,
Des accidents fâcheux, des diſgraces diuerſes,
Ses forfaits ſont punis ſans qu'ils ſoient effacez,
Ses juſtes châtimens, ſes peines legitimes
Meſlent de nouueaux crimes
A ſes crimes paſſez.

A ce foible inſolent, quoy que le Ciel enuoye,
La perte ou le bonheur, l'amertume ou la joye,
Il reçoit toûjours mal ou les biens ou les maux:
Que voſtre main, Seigneur, l'éleue ou le rauale,
Sa baſſeſſe eſt égale,
Et ſes pechez égaux.

De vos preſens diuers il ne ſçait point l'vſage,
Les vns font ſon orgueil, les autres font ſa rage,
Et rien dans ſon deuoir ne peut le contenir;
Il ſçait bien murmurer au fort de ſa ſouffrance,
Mais dans ſon abondance
Il ne ſçait vous benir.

Ainſi plein de pechez & plein d'inquiétude,
Chargé d'iniquité, noircy d'ingratitude,
Criminel malheureux, il vit & ne vit pas:
Ses iours ſont écoulez auant qu'il ait enuie
D'apprendre à quoy la vie
Doit ſeruir icy-bas.

Mais ce qui rend ſa peine & longue & violente,
C'eſt de voir les ſuccez manquer à ſon attente,
Son crime infructueux ou ſon crime imparfait;
Il permet cent deſirs à ſon cœur intraitable,
Qui le rendent coupable,
Et qui ſont ſans effet.

Cent noires paſſions dont il eſt la victime,
Sont en vn meſme temps & ſa peine & ſon crime,
Soüillent ſa conſcience & troublent ſes eſprits,
Il leur ouure ſon ame ou par choix ou par force,
Sans y trouuer d'amorce
Dont ſon cœur ſoit épris.

Le trouble, la frayeur, le tiennent à la chaîne;
Il nourrit la vangeance, il cultiue la haine,
Aux plus cuiſants chagrins ſa honte le ſoûmet,
Et preſſé du remords qui par tout le déchire,
Il ſe pleint d'vn martyre
Que luy-meſme s'eſt fait.

La diſcorde & l'enuie agitent ſon courage,
Sa colere eſt ſemblable aux tranſports de la rage,
On le voit s'emporter ſur les moindres ſujets,
Tant le deſordre affreux de ſon ame inſenſée
Dans ſa vague penſée
Change tous les objets.

Sõ crime à tous momẽs rend les autres coupables,
Les troubles qu'il produit les rendent puniſſables,
Il croit voir au dehors ce qu'il ſent au dedans,
Et le cœur dans l'effroy que ſans ceſſe il éprouue,
Se prend à ce qu'il trouue
Du deſordre des ſens.

Ceux qu'vn fâcheux deuoir attache à ſon ſeruice,
Pendant ces noirs momens ſont punis de ſon vice,
On voit de ſon chagrin chacun d'eux aſſailly,
Et quoy qu'ils puiſſent dire, ou quoy qu'ils puiſſent faire,
Quand il eſt en colere,
Chacun d'eux a failly.

Tout nuit à ſon humeur, tout aigrit ſon courage,
Ce qui doit l'appaiſer l'irrite dauantage,
Il cherche des ſujets luy-meſme à ſa fureur,
Pluſtoſt de ſa maiſon le tyran que le maiſtre,
Il ſemble en vouloir eſtre
L'épouuante & l'horreur

Mais peut-on s'étõner qu'en ce deſordre extrême,
Eſtant mal auec vous & mal auec ſoy-meſme,
Il ne puiſſe eſtre bien auecque les humains?
Quelle conſtante paix pretend-t-il ſur la terre,
Si vous liurer la guerre
Sont ſes conſtans deſſeins?

Auſſi, Dieu tout-puiſſant, on voit ſon ame impure
Deuenir odieuſe à toute la Nature,
Comme tout à ſon tour luy deuient odieux;
Il hait, il eſt haï, rien n'a droit de luy plaire,
Et luy dans ſa miſere
Déplaiſt à tous les yeux.

Meſme tous ces objets dont nous faiſons nos (charmes
Contre ce reuolté ſemblent eſtre des armes,
Luy reprocher ſon vice, & luy bleſſer les ſens,
Et ſon cœur accablé de chagrins incurables,
Change en eſtres coupables
Ces eſtres innocens.

Ces Aſtres dont l'éclat fait mourir les tenebres,
A ſes yeux criminels ſont des torches funebres,
La lumiere du iour ne peut le conſoler,
Ou s'il va ſe cacher dans les bois les plus ſombres,
Leur ſilence & leurs ombres
Semblent le quereller.

O Dieu ! que peut-il faire en cet eſtat funeſte,
Quel eſt l'appuy qu'il cherche, ou l'eſpoir qui luy reſte ?
Tout l'attaque au dedans, tout l'attaque au dehors,
Il voit qu'auecque luy tout conſent à luy nuire,
Que tout pour le détruire
Seconde ſes efforts.

Il n'a rien hors de luy capable de luy plaire,
De tromper ſes ennuis, ou charmer ſes miſeres,
Pour vous tout contre luy ſemble ſe ſoûleuer,
Et cependant il craint dans ce malheur extrême
De rentrer en ſoy-meſme,
De peur de s'y trouuer.

C'eſt de tous les objets où ſon ame s'applique,
Et le plus inhumain & le plus tirannique,
Le plus cher tout enſemble & le plus odieux:
L'homme apres les trãſports de ſon ardeur brutale,
Tout hideux & tout ſale,
Déplaiſt meſme à ſes yeux.

Voilà, pecheur, voilà ces conſtantes delices,
Ce durable bon-heur que t'ont promis tes vices,
C'eſt-là le juſte prix de tes débordemens,
C'eſt-là ce doux repos que t'acquiert ton offenſe,
Aprés ſa recompenſe
Attends ſes châtimens.

Ne laiſſe pas encore abbattre ton courage,
Ce tourment paſſager n'eſt qu'vn apprentiſſage
Pour t'inſtruire aux rigueurs d'vn tourment infiny;
Tu trouues il eſt vray ta peine dans tes vices;
Mais ce ſont des ſupplices
Dont tu ſeras puny.

Ton Dieu te punira de tes douleurs ameres,
De tes mornes chagrins, de tes longues miſeres,
C'eſt là ce qu'en ſouffrant ton cœur a merité;
Au prix de ces malheurs ta triſteſteſſe profonde
Peut paſſer en ce monde
Pour ta felicité.

Viens donc enfin, pecheur, viés appaiſer vn Iuge,
Viens dans les bras d'vn Pere aſſeurer ton refuge,
Laſſe-toy d'eſtre eſclaue & d'eſtre malheureux,
Tâche à prendre pitié de ta miſere extrême,
Et deuiens à toy-meſme
Vn peu moins rigoureux.

I'ay quelques doux momens, nous diras-tu ſans (doute,
Mes ſens ont des appas quãd mon cœur les écoute,
Et ſçauent à toute heure enchanter mes ennuis;
Mais que ces doux momens gardent bien la cou- (ſtume
De remplir d'amertume
Et tes iours & tes nuits!

Plus ton eſprit deçeu s'eſt noyé dans la joye,
De chagrins aſſidus plus il s'eſt fait la proye,
Plus ſa terreur eſt forte, & ſon ennuy preſſant:
Ou ſi tu peux enfin émouſſer les atteintes
Des remords & des craintes,
Ton mal en eſt plus grand.

Pendant que tu le ſens il n'eſt pas ſans remede,
Si le repentir naiſt il faudra qu'il luy cede,
Si tu hais tes malheurs tu n'es plus malheureux;
Mais ton cœur n'admet point les moyens neceſſaires
Pour bannir des miſeres
Dont il eſt amoureux.

O Dieu! ſur cet ingrat faites pleuuoir vos graces,
Forcez ſa dureté, faites fondre ſes glaces,
Il ſe perd malgré vous, ſauuez-le malgré luy;
Soyez l'appuy certain de cette ame inſenſée,
Qui n'a pas la penſée
De chercher voſtre appuy.

Ie ſçay biẽ qu'en ſon cœur d'abord voſtre clemẽce
Trouuera de l'obſtacle & de la reſiſtance,
Qu'il vous faudra d'abord eſſuyer ſes refus;
Et loin d'ouurir ſon ame à voſtre grace offerte,
Peut-eſtre que ſa perte
Luy plairoit beaucoup plus.

Peut-eſtre auant qu'il cede à de ſi douces armes,
Son bon-heur à ſes yeux couſtera quelques larmes;
Mais bien-toſt ſon eſprit ſe montrera plux doux,
Prés de vous il verra moins durer ſes années
Que les triſtes journées
Qu'il paſſoit loin de vous.

CHAPITRE X.

De la ſtupidité & de l'endurciſſement où le peché nous jette.

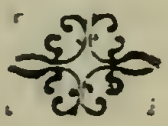
LOrs que par ſes refus & par ſes reſiſtances
Le pecheur a tary ces ſaintes influences,
Qui deuoient l'attendrir, ou deuoient l'eſtonner,
Lors qu'il eſteint ces feux, ou qu'il les laiſſe eſtein-
Que ſon ſort eſt à pleindre, (dre,
Ou pour en parler mieux, qu'il eſt à condanner !

Pour auoir dédaigné vos dons & vos largeſſes,
Pour n'auoir pas voulu répondre à vos careſſes,
Vous le liurez, Seigneur, à ſes propres ſouhaits,
Vous le laiſſez courir apres ce qui le flate,
Et ſur cette ame ingrate
Les Cieux ſe ſont fermez pour ne s'ouurir iamais.

Ses noirs déportemens & ſa conduite impure
De ſes pechez enfin ont comblé la meſure,
Et des faueurs d'enhaut ont arreſté le cours;
Pour effrayer ſon cœur il n'eſt plus de menace,
Mais auſſi quoy qu'il face,
Pour deliurer ſon ame il n'eſt plus de ſecours.

Ses

De tes dédains, pecheur, c'eſt le juſte ſalaire,
Vn Dieu merite bien qu'on s'efforce à luy plaire,
Il s'offroit à ton cœur, & tu l'as refuſé;
Tu n'eſtois iamais las de mépriſer ton maiſtre,
Mais tu deuois connoiſtre
Qu'il ſeroit las enfin de ſe voir mépriſé.



Pour ſouſtraire ton ame aux embuſches du vice,
Sa clemence impoſoit ſilence à ſa juſtice,
Il vouloit te ſauuer, & tu n'as pas voulu;
Sa Iuſtice à ſon tour impoſe à ſa clemence
Vn eternel ſilence,
Et ton dernier malheur eſt déja reſolu.

O Dieu! quãd malgré vous nos deſirs nous commandent,
Quand nous donnons aux ſens les plaiſirs qu'ils demandent,
Quãd nous ouurons nos cœurs à des vœux diſſolus,
Que ne conceuons-nous en courant vers le crime
Cet effroy legitime,
Que ce crime acheué vous ne pardonniez plus?

Mais, helas! nous penſõs qu'à noſtre ame indocile
Vn heureux repentir ſera toûjours facile,
Et qu'en vous le pardõ eſt toûjours preſt pour nous;
Nous nous répondons trop de vous & de nous meſmes,
Et vos bontez ſuprêmes,
Au lieu de nous gagner, nous arment contre vous.

Le diray-je, Seigneur, cette rare clemence
Produit nostre reuolte, & fait nostre insolence,
Vous seriez mieux seruy si vous pardonniez moins,
Si vous faisiez sans cesse éclater la colere,
Au seul soin de vous plaire
Nous ferions en tout temps ceder les autres soins.

Plus vous auez pour nous vne tendresse promte,
Plus nostre cœur ingrat se pardonne sa honte,
Plus vous estes aimable & moins nous vous aimõs;
Helas! quel autre objet peut mettre dans nos ames
De legitimes flâmes,
Si pour tant de bontez nous ne nous enflâmons?

Mais, ces douceurs enfin trop lõg-temps rejettées,
Aprés tant de mépris se trouuent rebutées,
Ce fonds inépuisable est épuisé pour nous,
L'homme n'a pas en soy pour vaincre ses miseres
Les forces necessaires,
Et ne peut plus alors en attendre de vous.

A ses lâches desirs son ame abandonnée,
Vole à ce qui la perd sans en estre estonnée,
N'a plus de goust pour vous, ny plus de sentiment;
Aux plus sages conseils elle deuient stupide,
Et n'a point d'autre guide
Que sa propre ignorance & son aueuglement.

L'homme ſe plonge alors dans vne nuit épaiſſe,
Il tombe à tous momens, il s'égare ſans ceſſe,
Et dans vn faux bonheur cherche de vrais plaiſirs;
Les Cieux, ce grand objet qui flatte noſtre attente,
N'ont plus rien qui le tente,
Et ſon bien ſouuerain ne vaut plus ſes deſirs.

Dans cet aueuglement qu'il cultiue & qu'il aime
Son eſprit ſe trauaille à s'abuſer ſoy-meſme,
Tout ſon raiſonnement ſemble eſtre dans les ſens;
Sur leurs foibles clartez la ſienne ſe meſure,
Et plus elle eſt obſcure,
Plus ſon cœur eſt paiſible, & ſes eſprits contens.

Pour étouffer en luy l'effroy qui l'inquiéte,
Il ſe cache l'abiſme où ſon erreur le jette,
C'eſt éuiter ſes maux que de ne les voir pas,
Et ſon entendement tout noircy d'ignorance,
N'accorde ſa creance
Qu'à tout ce que les ſens découurent icy-bas.

Mais ce n'eſt pas aſſez à cette ame orgueilleuſe,
Et d'eſtre criminelle & d'eſtre malheureuſe,
Depuis qu'elle vous quitte & que vous la quittez;
Elle veut auec nous partager ſa miſere,
Et s'efforce à vous faire
De vos enfans ſoûmis des enfans reuoltez.

Comme vos veritez l'affligent preſque toutes,
Ses plus ſobres diſcours ſont remplis de ſes doutes,
Ses plus beaux entretiés ſont pleins de ſes dégouſts;
Et cet eſprit rampant ſent vne peine extrême
A ſouffrir qu'on vous aime,
Ou qu'on trouue du charme à bien parler de vous.

Il ſe ſouuient ſi peu des foibleſſes humaines,
Qu'il trâche en Souuerain de vos loix ſouueraines,
Qu'entre vous & luy meſme il eſt Iuge abſolu;
Il prononce, il decide, & par vn crime énorme
Il condamne ou reforme
Ce qu'auant tous les temps vous auez reſolu.

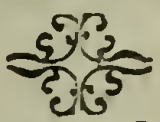
Pour ſuiure les plaiſirs dont les ſens ſont capables,
Il répand en tous lieux des exemples coupables,
Qui des crimes d'autruy feront ſes attentats;
En cent lieux à la fois par le honteux ſcandale
Qu'en tous lieux il eſtale,
Il peche, & pechera meſme aprés ſon trépas.

C'eſt ainſi qu'à ſe perdre à toute heure il s'empreſ-
Tout noircy de forfaits il ſe noircit ſans ceſſe, (ſe,
Tout couuert d'infamie il s'en veut accabler,
Il fait de iour en iour croiſtre voſtre colere,
Cependant ſa miſere
N'a rien qui l'attendriſſe ou le face trembler.

Trop & trop peu d'amour qu'en tout temps il ſe
porte,
Fait qu'à flater ſes ſens ſon ardeur eſt trop forte,
Et qu'il met en tous lieux tous ſes ſoins à perir,
Tant qu'enfin tout hideux & tout chargé de crimes,
Il va dans les abiſmes
Receuoir vne mort qui ne doit point mourir.

Tu vois, tu vois, mon ame, en quels malheurs ſe
plonge
L'homme qui ſe déuoüe aux appas du menſonge,
Qui des graces du Ciel s'eſt rendu le vainqueur;
Dieu recompenſe en Dieu, mais il punit de meſme,
Et ſa douceur extrême
Laiſſe agir quelquesfois ſon extrême rigueur.

N'irritons donc iamais cette puiſſance auguſte,
Aimons vn Dieu tout bon, craignons vn Dieu tout
juſte,
Adorons conſtamment, tremblons juſqu'au trépas;
Au lieu de conſentir que ſa haute clemence
Face noſtre impudence,
Eſperons humblement, & ne préſumons pas.



Pour appeller ſon aide il faut qu'il nous appelle,
Que ſon ſecours préuienne vne ame criminelle,
Ou nous faiſons ſans luy d'inutiles efforts;
Et bien qu'il ait promis les tendreſſes d'vn pere
Au remords ſalutaire,
Il n'a pas au pecheur promis ce beau remords.

CHAPITRE XI.

De la conduite reglée de l'Homme vertueux.

SEigneur, qui peut exprimer
La paix que met dans vne ame
Cette precieuſe flâme
Que vous ſçauez allumer ?
Bien que les incertitudes
Des promtes viciſſitudes
Agitent tout l'Vniuers,
L'ame qui vous eſt fidelle
Voit ces changemens diuers,
Sans que rien change pour elle.

Que le bien ou que le mal
Suiue ou trompe ſa prudence,
Vne ſainte indifference
Luy rend preſque tout égal:
Honneurs, plaiſirs, ou richeſſe,
Sont rarement l'allegreſſe
D'vn cœur qui vit ſous vos loix;
Ie ſçay que ſans vous déplaire
Il les acquiert quelquesfois;
Mais il ne les pourſuit guere.

Ces biens qui ſont nos deſirs
Ont peu d'éclat pour le ſage,
S'ils deuiennent ſon partage,
Il n'en fait pas ſes plaiſirs;
Ces felicitez brillantes
Luy ſont des vapeurs luiſantes
Qui tentent peu ſon deuoir,
Ou s'il faut qu'il les obtienne,
Il les a ſans les auoir,
Et les prend ſans qu'il s'y prenne.

Qu'en toutes ſortes de biens
Inceſſamment il abonde,
Il eſt grand aux yeux du monde,
Mais il ne l'eſt pas aux ſiens;
Quand voſtre main les enuoye,
S'il les reçoit auec joye,
Ce n'eſt que pour les donner;
Et ſoûmis à voſtre empire,
Il les perd ſans s'étonner,
Quand voſtre main les retire.

Qu'on admire ſes hauts faits,
Qu'on vante ſa renommée,
Cette pompeuſe fumée
Ne charme point ſes ſouhaits;
Qu'on reuere ou qu'on eſtime
Cette ſageſſe ſublime
Dont les Cieux l'ont reueſtu,
Il ne ſe plaiſt ny ne s'aime
Quand du haut de ſa vertu
Il deſcend juſqu'en ſoy-meſme.

Plus il voit que parmy nous
L'applaudiſſement l'éleue,
Plus ſans reſerue & ſans tréue
Il s'abaiſſe deuant vous;
Qu'on l'approuue, ou qu'on le blâme,
Luy-meſme au fonds de ſon ame
Se juge ſeuerement,
Et d'vne froideur eſtrange
Il mépriſe également
Le mépris & la loüange.

Autant qu'il eſt moderé
Dans cette grandeur fragile,
Qui peut d'vn eſprit docile
Faire vn eſprit égaré,
Autant de la patience
Suit-il dans ſa décadence
Les mouuemens genereux;
Dans ſa diſgrace il vous aime,
Et pour vn Dieu rigoureux
Prend party contre ſoy-meſme.

On voit qu'il ſe trouue bien
Où que vos ordres le mettent,
Où que ſes reuers le jettent,
Son viſage n'en dit rien;
Dans le malheur qui l'outrage
Il ſouffre auec vn courage
Digne d'attirer vos yeux;
Et ſa paix dans les détreſſes
Qui le cherchent en tous lieux,
Eſt digne de vos tendreſſes.

Auſſi, ſont-ce vos plaiſirs,
D'enuiſager ſa conſtance,
De voir cette complaiſance
Qu'il a pour tous vos deſirs;
Par vne douce conduite
Sur ſa fortune détruite
Vous éleuez ſon bonheur;
Et ces pertes qui rauiſſent
Et la fortune & l'honneur,
Sont des maux qui l'enrichiſſent.

Sa pleine conformité
A vos ordres ſalutaires,
Parmy les ſuccez contraires
Fait voir ſa tranquillité;
Les tempeſtes, les orages,
Les injures, les outrages,
Luy ſont vn doux traitement;
Et ſon attente abuſée,
Eſt bien moins vn châtiment
Qu'vne faueur déguiſée.

La ſerenité du cœur
Semble au dehors ſe produire,
Et de tout ce qui peut nuire
Elle adoucit la rigueur;
Les trauerſes qu'il endure,
Contre leur propre nature
Luy ſont vn don precieux,
Et quoy que vous puiſſiez faire,
Rien ne déplaiſt à ſes yeux,
Que ce qui peut vous déplaire.

Que peut-il craindre icy-bas,
Qui peut meriter ſes larmes,
Si par ces rudes alarmes
Vous ne l'intimidez pas ?
Si plein de reconnoiſſance
Pour l'autheur de ſa ſouffrance,
Il l'adore nuit & iour ?
Ou ſi l'ennuy qui le preſſe,
Eſt d'auoir trop peu d'amour
Pour le Dieu qui le rabbaiſſe?

Sur luy quand il s'apperçoit
Que les malheurs ſe déployent,
Quelques mains qui les enuoyent,
C'eſt de vous qu'il les reçoit;
Loin d'armer la violence
A repouſſer l'inſolence,
Il veut tout ce qui vous plaiſt,
Et regarde dans ſa chûte
Celuy qui donne l'arreſt,
Non celuy qui l'execute.

Reſpectueux & ſoûmis
Dans les affronts qu'il endure,
Il a pitié de l'injure
Que ſe font ſes ennemis;
Ployant ſous leur injuſtice,
Il eſt touché du ſupplice
Dont leur crime eſt menacé,
Et conduit par ſa clemence,
Il pleint bien moins l'offenſé,
Que les autheurs de l'offenſe.

Iamais l'animoſité,
Iamais la haine ou l'enuie
N'interrompent de ſa vie
L'heureuſe tranquillité;
Quoy qu'il tente ou quoy qu'il face,
Sa vertu met de la grace
Dans ſes moindres actions,
Et des partiſants du crime,
S'il n'a les affections,
Il a du moins leur eſtime.

Il eſt affable, il eſt doux,
Il eſt facile & traitable,
Vne candeur immuable
Le rend precieux à tous;
Seruir ou s'offrir ſans ceſſe
A ceux que le malheur preſſe,
Sont ſes plaiſirs les plus grands,
Et ſa plus ſolide joye
Eſt de tirer les ſouffrans
Des maux dont ils ſont la proye.

C'eſt vous qu'il regarde en eux,
C'eſt vous qu'en eux il reuere,
C'eſt à vous ſeul qu'il veut plaire
Dans cet employ genereux.
Que ſon bonheur eſt extrême !
Seigneur, depuis qu'il vous aime
Il ne peut plus rien haïr,
Il vous cherche en vos ouurages,
Et prompt à vous obeïr,
Il vous y rend ſes hommages.

Brûlons donc, brûlons, mon cœur,
De cette ardeur toute ſainte,
Sentons cette douce atteinte
Qui produit tant de vigueur;
Conceuons cette tendreſſe
Qui malgré noſtre foibleſſe
Donne vn courage ſi fort,
Aimons ces bontez ſuprêmes,
Et long-temps auant la mort
Mourons enfin à nous-meſmes.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CHAPITRE XII.

Regrets d'auoir differé la Conuersion.

IE suis confus, Seigneur, en songeant aux années
Que mon cœur insensé ne vous a pas données,
Ie me voy sans cesse en couroux
D'auoir osé tenir si long-temps contre vous.

Tant que mon ame a pris sa passion pour guide,
Pleine de mille objets, elle estoit toûjours vuide,
Et se figuroit des attraits
Qu'elle cherchoit par tout & ne trouuoit iamais.

Entre cent vains desirs lâchement partagée,
A cent sujets diuers tour à tour engagée,
Elle poursuiuoit en tout temps
Vn bonheur au dehors qu'elle auoit au dedans.

Vous veil'iez de si prés sur cette ame infidelle,
Que presque à tous momens vous estiez auec elle,
Vous vouliez estre son espoux,
Et l'insensée alors n'estoit pas auec vous.

A mes ſens déreglez ie demandois ma joye,
De leurs vains appetits ie me rendois la proye,
Et ces impoſteurs ſatisfaits
Ont ſéduit mon attente & trompé mes ſouhaits.

Auſſi n'eſtoit-ce pas à de ſi mauuais guides
De conduire mon ame à des plaiſirs ſolides,
Vous eſtes trop au deſſus d'eux,
Et l'on trouue en vous ſeul ce qui fait les heureux.

Ie préſumois en vain qu'en vn objet ſenſible
Ie pouuois découurir ce treſor inuiſible,
Chercher ailleurs vn bien ſi doux,
C'eſtoit aueuglément vous chercher hors de vous.

Seul de voler ſi haut mon eſprit eſt capable,
Seul il peut conceuoir vn eſtre inconceuable,
Et ſeul il a droit d'approcher
Vn objet qu'on embraſſe & qu'on ne peut toucher.

Seul il peut écouter cette voix ſans pareille,
Qui vient frapper le cœur ſans paſſer par l'oreille,
Et ſeul il peut en meſme temps
Répondre éloquemment à ces muets accents.

Helas ! il a cent fois entendu vos ſemonces,
Et cens fois ſes refus ont eſté ſes réponſes,
Les attachemens les plus bas
L'ont diſputé long-temps à vos plus doux appas.

Bien-toſt, vous diſoit-il, ie veux ſuiure vos traces,
Bien-toſt vous me verrez conſentir à ces graces
Que voſtre bonté me départ,
Ce bien-toſt toutesfois eſt arriué bien tard.

Il falloit, pour ployer mes deſirs imployables,
Vaincre des ennemis qui m'eſtoient agreables,
Attaquer des enfans armez
Contre vn pere indiſcret qui les a trop aimez.

Ou pluſtoſt il falloit d'vne vigueur extrême,
D'vn ſoin ferme & conſtant m'armer contre moy-meſme,
Exercer ſur moy ma rigueur,
Et dedans le vaincu rencontrer le vainqueur.

Ce combat neceſſaire eſtoit vn peu penible,
I'eſtois fort beaucoup moins que ie n'eſtois ſenſible,
I'auois peine à vous obeïr,
Et m'eſtois trop aimé pour vouloir me haïr.

Mais ie ne ſçauois pas que dedans ma deffaite
Vous auiez mis, Seigneur, vne douceur parfaite,
Vne affluence de tous biens,
Et que la liberté vaut moins que vos liens.

Enfin, Seigneur, enfin, mon cœur vous rend les armes,
Ie veux porter vn joug dont j'ay goûté les charmes,
En me rangeant ſous voſtre loy
I'éprouue qu'eſtre à vous c'eſt eſtre bien à moy.

O beauté tout enſemble ancienne & nouuelle,
De toutes les beautez la ſource & le modelle;
O beauté ſans tache & ſans fard,
Ay-je pû me reſoudre à vous aimer ſi tard!

Ay-je pû me reſoudre, ô bonté ſans meſure,
A vous montrer vne ame & ſi ſeiche & ſi dure,
En renonçant à vos bienfaits!
Que pouuois-je acquerir qui valuſt mes ſouhaits?

Cõment, ſans reſpecter la grandeur de voſtre eſtre,
Sans luy rendre d'hommage, ay-je pû la connoiſtre,
Ou du moins ay-je pû ſçauoir
La iuſtice d'vn Dieu, ſans craindre ſon pouuoir?

Quel adorable excez de force & de clemence,
Vous a fait ſi long-temps ſouffrir mon inſolence?
Quelle grace a ſçeu préuenir
Vn lâche reuolté qu'il vous falloit punir?

Aprés auoir en vain pretendu mes hommages;
Eſprouué mes dédains, eſſuyé mes outrages,
L'offenſé tout plein de douceur
Ses treſors à la main recherche l'offenſeur?

Auſſi, par vos douceurs, par vos ſoins efficaces,
A force de preſens, à force de menaces,
Ie ſens bien que mes volontez
Vont enfin ſe reſoudre à ſouffrir vos bontez.

Qu'heureux eſt ce deſſein! que c'eſt vn doux martire
De ſe voir nuit & iour languir ſous voſtre empire!
Ce joug n'a de la dureté
Qu'aux yeux de ces peruers qui ne l'ōt point porté.

Vne ſi douce paix ſur mes ſens ſe déploye,
Qu'vn Dieu ſeul peut encore ajoûter à ma joye,
Et que tous les biens d'icy-bas
Ont perdu pour mes yeux ce qu'ils auoient d'appas.

Pour ces rares bontez que ie ne puis comprendre,
Pour ces graces, Seigneur, quelles graces vous ren-
Pour vn bien ſi grand & ſi doux, (dre?
Quel preſent vous offrir qui ſoit digne de vous ?

Rien de voſtre grãdeur n'eſt digne qu'elle meſme,
Ie ne puis honorer vne bonté ſuprême,
Si dans la peine où ie me voy
Ie n'offre ce cher Fils qui s'eſt offert pour moy.

Du moins pour reconnoiſtre vne faueur ſi grande
Si ie vous donne vn cœur que le voſtre demande,
Le ſuccez trompe mes deſſeins,
Ou ce preſent abjet doit paſſer par ſes mains.

Receuez donc par luy cette offrande legere,
Que ce cher Fils la rende aimable aux yeux du Pere,
Que l'Eſprit d'amour & de paix
Y mette ce beau feu qui ne s'eſteint iamais.

CHAPITRE XIII.

Que nous ne deuons point nous attacher aux choſes de ce Monde.

QVe j'ay pour moy, Seigneur, de mépris & de haine !
Que ſouuent contre moy ie me trouue en couroux,
D'eſtre eſclaue des ſens, de me plaire en ma chaîne,
Et de n'eſtre pas tout à vous !
Ie connois qu'vn Dieu ſeul a droit ſur ma franchiſe,
Ie conçoy le neant des choſes d'icy-bas,
Et mes ſens toutesfois me montrent des appas
Dans des objets que ie mépriſe.

Certes afin qu'en eux nous puiſſiõs vous cõnoiſtre,
Sans qu'ils ſoient le ſujet de nos vœux inſenſez,
Dans les confins douteux & du rien & de l'Eſtre
Voſtre pouuoir les a laiſſez ;
Ils ont aſſez du rien pour perdre cet empire
Qu'ils vſurpent ſouuent ſur nos honteux ſouhaits:
Pour nous faire admirer le Dieu qui les a faits,
Ce qu'ils ont d'eſtre peut ſuffire.

A leurs charmes trõpeurs il ne faut pas nous rẽdre,
C'eſt vous,& nõ pas eux, qu'en eux il faut chercher,
Tout ce grãd Vniuers eſt fait pour nous ſ'aprendre,
Et non pas pour nous attacher :
Nous deuons adorer l'Ouurier dans ſes ouurages,
Pour monter juſqu'à vous ne paſſer que par eux;
Mais y faire aboutir ou ſejourner nos vœux,
Ce ſont contre vous des outrages.

A nos ſens aprés tout que peut offrir la terre,
Que peut elle promettre à nos attachemens ?
Vne felicité plus freſle que le verre,
Et plus courte que les momens :
De legeres douceurs ou d'impures delices
Dont l'appas deceuant ſoudain s'éuanoüit,
Des biens qu'il faut quitter ſi-toſt qu'on en joüit,
Des honneurs qui ſont nos ſupplices.

Les plaiſirs d'icy-bas n'ont rien dans leur vſage
Qui doiue ſous leurs loix nous tenir enchaînez,
Ils n'ont pas ſeulement l'amertume en partage,
Ils ſont encore empoiſonnez.
Celuy qui penſe boire en ces ſources coupables,
Y boit ſans y penſer ſa perte & ſon malheur ;
Et s'il ne peut alors en ſentir la douleur,
Ses maux en ſont plus incurables.

Contre nous au contraire, & le fer & la flâme
Déchargent ſeulement d'officieux efforts,
Quand les douceurs d'enhaut s'épanchãt dans vne ame,
La vangent des trauaux du corps:
Elle trouue, Seigneur, ſa joye en ſes ſupplices,
Elle trouue la vie au milieu du trépas,
Et la peine auec vous a de plus doux appas,
Que ſans vous n'en ont les delices.

Ces biẽs qui ſont l'amour d'vne ame vile & baſſe,
Se font ſon chaſtiment auſſi bien que ſes ſoins,
Plus l'homme en veut auoir, ou plus il en amaſſe,
C'eſt alors qu'il en joüit moins;
D'vn long & dur ennuy ſes ſens ſont les victimes,
Il n'eſt point de tourmens qui s'égalent aux ſiens,
Et le fruit de ſes maux c'eſt qu'il meurt plein de biens,
Et qu'il a veſcu plein de crimes.

A mille empreſſemens ſa paſſion le liure,
Nuit & iour il s'agite, & ne trouue iamais
Ny le temps de joüir, ny le loiſir de viure,
Ny de bornes à ſes ſouhaits;
Au milieu des treſors, & pauure & miſerable,
Des grãds biens qu'il poſſede il fait ſes poſſeſſeurs,
Et mourant il les laiſſe à d'ingrats ſucceſſeurs,
Dont peut-eſtre il ſera la fable.

O trois fois bien-heureux celuy qui se commande
De mépriser des biens qui vont bien-tost perir!
Qui peut tout dédaigner a l'ame bien plus grande
Que qui pretend tout acquerir.
Puissay-je desormais, puissay-je enfin vous dire;
Ie ne veux rien, Seigneur, que vostre grace & vous,
Auec vous il n'est rien qui ne me semble doux,
Sans vous rien ne peut me suffire.

Mais à ce digne effort il faut en joindre vn autre,
Dédaigner les honneurs, ou plustost les haïr,
Establir ma loüange à publier la vostre,
Et ma gloire à vous obeïr:
Instruit que ie ne suis que pousſiere & que cendre,
Qu'obscurité, que honte, & que corruption,
Quel sujet puis-je prendre à mon ambition,
Ou quel éclat dois-je pretendre?

C'est à tort que l'honneur, cette vaine chimere,
Ce phantôme brillant regne sur nos esprits,
Le monde ne vaut pas qu'on s'efforce à luy plaire,
Ou qu'on redoute ses mépris: (temple,
Meſme à ne point flatter, quand l'homme se con-
Et qu'il ne trouue en soy, que misere & qu'ennuy,
D'vn mépris genereux, d'vn beau dédain pour luy,
Il doit à tous estre vn exemple.

Que

Que sert de nous liurer à des peines extrêmes
Pour vn bruit qui ne chãge & ne met rien en nous,
Nous sommes aprés tout seulement en nous mes-
Ce que nous sommes deuant vous : (mes
Que l'hõme blâme ou loüe au gré de ses caprices,
Contre la verité ses soins sont superflus,
Le blâme le plus noir nous laisse nos vertus,
Et la loüange tous nos vices.

(plaire,
C'est donc à vous, Seigneur, c'est à vous qu'il faut
Vostre choix est solide, & vos yeux sont certains,
Pourueu que ie leur plaise il ne m'importe guere
De déplaire à tous les Humains:
C'est de vous que j'attens la loüange ou le blâme,
Le supplice ou le prix de mes affections,
C'est vous seul qui lisez dans mes intentions,
Et qui voyez clair dans mon ame.

Enfin, puisque la terre est pour moy peu de chose,
Que sa felicité fait tant de malheureux,
Seigneur, ne souffrez pas que mon cœur se repose
Dans vn bonheur si rigoureux :
Plaisir, richesse, honneur, ces biens en apparence
Souuent sont des presens de vos justes fureurs,
Et souuent ce qui met l'amertume en nos cœurs
Est vn don de vostre clemence.

Dans la tranquillité ſouuent l'eſprit ſommeille,
Souuent il vous oublie en vn calme trop doux,
Mais en ces durs momens ſa douleur le réueille,
Et le force à penſer à vous :
Les trauaux, les ennuis, l'indigence, & la honte,
S'il les ménage bien, ſont des dons excellens,
Et meſme il doit ſonger que ce ſont des talens
Dont il faudra vous rendre conte.

(l'vſage,
Donnez-moy donc ces maux, mais donnez-m'en
Qu'ils redreſſent mon ame en affligeant mes ſens;
Donnez-moy des trauaux auecque du courage,
Et ie beniray vos preſens :
Vos châtimens alors me ſeront des careſſes,
Ie verray voſtre amour dans vos ſeueritez,
Ie verray mon bonheur dans mes aduerſitez,
Et dans mon beſoin mes richeſſes.

Ouy, Seigneur, ie veux bien ces rigueurs amoureu-
Qui ne ſont qu'vn paſſage à des biés eternels, (ſes,
Mais ne m'enuoyez point ces graces rigoureuſes
Qui pleuuent ſur les criminels :
Qu'à ce que vous donnez toûjours l'amour préſide,
Qu'il préſide toûjours à ce que ie reçoy,
Et les biens ou les maux ne mettront rien en moy
Ou qui m'enfle ou qui m'intimide.

CHAPITRE XIV.

De quelle maniere le peché aneantit l'Homme, & de la reſiſtence que la Grace trouue en luy.

QVe ma condition eſt baſſe & déplorable,
Qu'elle eſt digne de mes ennuis !
Infirme & reuolté, malheureux & coupable,
Seigneur, voilà ce que ie ſuis.

N'eſtoit-ce point aſſez de ces maux neceſſaires
Où les hommes ſont condamnez ?
Falloit-il joindre encor tant de maux volontaires
A ceux qui m'eſtoient deſtinez ?

N'eſtoit-ce pas aſſez de n'auoir en partage
Que l'impuiſſance & les douleurs,
Sans me reſoudre encore à faire mon ouurage
De ma honte & de mes malheurs ?

Naiſtre dans la foibleſſe, & viure dans la peine,
Dans la diſgrace ou dans l'effroy,
Mourir dans la douleur, c'eſt la miſere humaine,
Et ç'en eſtoit aſſez pour moy.

Mais pour moy-meſme, helas! j'ay trop peu de ten-
Pour me contenter de mes maux, (dreſſe
Ie joins mon inſolence auecque ma foibleſſe,
Et mes vices à mes deffauts.

Ie mets honteuſement ma joye à vous déplaire,
Ma gloire à vous deſobeïr,
Mes plaiſirs à picquer voſtre juſte colere,
Et mon bonheur à me trahir.

Contraire à vos deſſeins ie gaſte voſtre ouurage,
I'altere ſes traits les plus doux,
Ie ſoüille voſtre Temple & ſalis voſtre Image,
Et me permets tout contre vous.

Auec mes ennemis j'ay tramé ma ruïne,
Comme eux j'ay juré mon trépas,
Et juſqu'à cet excez ma fureur me domine,
Qu'vne mort ne me ſuffit pas.

Funeſte violence! emportement extrême,
Qui renuerſe toutes les loix!
Mille fois chaque iour aſſaſſin de moy meſme,
Ie meurs chaque iour mille fois.

Cet amour inſenſé qu'en tout temps ie me porte,
Cet amour ſi foible & ſi fort,
Eſt en toutes façons vne haine ſi forte,
Qu'il tuë encore aprés la mort.

Lors qu'à cet inhumain mon cœur preſte ſilence,
Quel malheur eſt égal au mien ?
De moment en moment me plongeant dans l'of-
Il me replonge dans le rien. (fenſe,

Mais ce riẽ où ie tombe eſt beaucoup plus funeſte
Que ce rien fecond d'où ie ſors,
Le crime eſt ce neant que voſtre cœur déteſte,
Et c'eſt luy qui fait mes tranſports.

Sans vous rien ne s'eſt fait, & rien ne s'eſt pû faire,
Mais ce rien s'eſt bien fait ſans vous,
Ce phantôme hideux, cette affreuſe chimere,
Ce rien infame eſt tout à nous.

Dans cet abaiſſement, dans ce malheur eſtrange
Ma honte redouble mes maux, (l'Ange,
En ſortant de vos mains j'eſtois peu moins que
Et ſuis moins que les animaux.

Aueugle par mon choix ie ferme la paupiere
Aux rayons qui luiſent ſur nous,
C'eſt-là mon châtiment, vous eſtiez ma lumiere,
Et ie n'ay point voulu de vous.

Au moindre appas du vice, à ſa plus foible amorce,
Mon cœur ſe laiſſe chatoüiller,
Deuois-je attẽdre moins? vous eſtiez ſeul ma force,
Et j'ay voulu m'en dépoüiller.

Priué de ſentiment, ie conçois peu l'enuie
De ce qui peut le reparer,
C'eſt ma punition, vous eſtiez ſeul ma vie,
Et j'ay voulu m'en ſeparer.

Enfin, pour reſiſter au bien que ie propoſe,
Le moindre obſtacle eſt aſſez grand;
Puis-je m'en eſtonner? vous m'eſtiez toute choſe,
Et ie perds tout en vous perdant.

Ainſi ie voy, mon Dieu, dans ma langueur extrême
Que tous mes ſens me font la loy, (me
Foible, rampant, ſtupide, accablé ſous moy-meſme,
Ie ne ſuis fort que contre moy.

Quoy que pour m'éleuer mon audace execute
Contre vous & contre vos loix,
Cette éleuation me deuient vne chutte,
Et met mon attente aux abois.

Dans cét eſtat de mort que pourray-je entre-
Qui ne redouble mon trépas? (prendre
De ma propre fureur qui pourra me défendre,
Si vous ne me tendez les bras?

Tendez-les moy, Seigneur, receuez vn rebelle
A qui ſa reuolte déplaiſt,
Qui veut eſtre vn exemple & d'amour & de zéle,
Et détruire tout ce qu'il eſt.

Haſtez-vous de me rendre à ma force premiere,
Et ie puis tout executer;
Redonnez-vous à moy, ma vie & ma lumiere,
Et ie ne veux plus vous quitter.

A voſtre ſaint amour il n'eſt rien qui ne cede,
Mes maux ne s'en deffendront pas,
Et malgré mes efforts il eſt vn prompt remede
A guerir meſme du trépas.

Mais ce n'eſt pas aſſez aux forces qu'il inſpire,
De mettre la mort aux abois,
L'homme connoit encor que ce beau feu le tire
Du rien vne ſeconde fois.

O ſi de vos bontez la faueur ſinguliere
Me rend les biens que j'ay perdus,
Ma ſeconde naiſſance eſt plus que la premiere;
Et vous couſte auſſi beaucoup plus!

Le neant d'où ie ſors fut vn neant facile,
Vn neant ſouple à ſon deuoir,
Mais le rien où ie tombe eſt vn rien indocile,
Qui reſiſte à voſtre pouuoir.

Si-toſt qu'il vous a plû vous m'auez donné l'eſtre,
Ie ſuis l'ouurage d'vn moment,
Mais ſi vous trauaillez à me faire renaiſtre,
Il y faut mon conſentement.

Souuent, ſouuent en vain voſtre aſſiſtance of-
Veut me reſtablir dans l'honneur, (ferte
Ie cheris tant ma honte, & j'aime tant ma perte,
Que ie m'oppoſe à mon bon-heur.

Bien que cent fois le iour vous frappiez à ma
Ie vous la refuſe cent fois; (porte,
Vous parlez à mon cœur d'vne voix aſſez forte,
Et ie ſuis ſourd à cette voix.

Vous me voulez auoir, & moy ie m'en excuſe,
Voſtre ſoin deuient mon ennuy;
Vous demandez mon cœur, & ie vous le refuſe;
Vous me cherchez, & ie vous fuy.

Vien vien, me dites-vous, appaiſer ma colere;
Change en reſpect tous tes mépris,
I'ay toûjours de l'amour, & ie ſuis toûjours Pere,
Ne veux-tu plus eſtre mon fils?

Si tu n'aimes vn Pere, au moins redoute vn
Prens toy-meſme pitié de toy; (Iuge,
Contre moy quel moyen de trouuer vn refuge,
Si tu n'en cherches pas en moy?

Mon cœur ſtupide & froid à des ſoins ſi propices,
Ne vous montre que ſes dédains,
Le mépris de vos loix fait toutes mes delices,
Et ma perte tous mes deſſeins.

Du remords inſpiré l'officieuſe atteinte
Fait ſur moy peu d'impreſſion,
Ie n'écoute pour vous ny l'amour ny la crainte,
Ny pour moy la compaſſion.

Ainſi honteuſement ie voy couler mon âge
Dans les ſoins de la vanité,
Et ie perds des moments dont le prudent vſage
Me deuoit vne Eternité.

Au lieu de m'aſſurer vne gloire immortelle,
Qui ne peut iamais ſe ternir,
Ie m'aſſure des maux dont la rigueur cruelle
Ne peut ny changer ny finir.

Parlez-moy donc ſi haut qu'enfin ie vous en-
Réueillez vn cœur hebeté, (tende,
Ou tonnez, s'il le faut, afin que i'apprehende
Le courroux d'vn Dieu rebuté.

Que ie vous puiſſe aimer cõme vn Dieu tout ai-
Qui m'a cõblé de ſes bien-faits, (mable,
Et vous craindre en tout tẽps cõme vn Dieu redou-
Qui peut me perdre pour iamais. (table

Que mõ eſprit ſoûmis ne gouſte point d'amorce
Qu'à ſe ranger ſous voſtre loy,
Que ie me donne à vous, & qu'ainſi ie vous force
A vous donner enfin à moy.

C'eſt de mes vœux enfin le ſeul que j'entretienne,
Luy ſeul va faire tous mes ſoins,
Et quelque autre ſuccez qui me flatte ou m'auienne,
Ie ne puis me paſſer à moins.

Pardonnez-moy, Seigneur, cette ardeur vehemente,
C'eſt vn feu que vous m'inſpirez,
C'eſt vous qui dans mon cœur auez mis cette attente,
Et c'eſt vous qui la remplirez.

CHAPITRE XV.

De l'inclination que nous auons au vice, & de l'oppoſition qu'il y a entre Dieu & nous.

AVoir contre ſon Dieu l'homme ſe ſoûleuer,
Trouuer inſolemment ſa joye à le brauer,
A voir qu'en tous nos ſens le peché ſe conſomme;
Seigneur, l'étonnement glace tous mes eſprits:
Pour n'eſtre pas aimé qu'auez vous fait à l'homme,
Ou que voit-il en vous digne de ſes mépris?

C'eſt en vain que pour luy vos ſoins ſont empreſſez,
Vous careſſez en vain, en vain vous menacez,
Afin qu'à ſon deuoir l'vn ou l'autre l'engage:
Vous y perdez, helas! & douceur & couroux,
Pour vous gagner ſon cœur tout eſt mis en vſage,
Et ce cœur toutesfois ne veut point eſtre à vous.

Pour auoir ſon amour & ſes vœux en tout lieu,
Pouuiez-vous faire plus que de promettre vn Dieu
Aux efforts genereux d'vne vertu fidelle ?
Pour le faire trembler pouuiez-vous faire plus
Que baſtir les enfers à l'ame criminelle ?
Et tous ces ſoins pour luy ſont des ſoins ſuperflus.

Ce doute rigoureux de viure ou de mourir,
De perdre vn Dieu tout grand ou de ſe l'acquerir,
Pour occuper ſes ſoins ſemble trop peu de choſe;
Cet auenir douteux ne fait point ſon ennuy,
Sur vn credule eſpoir bien mieux il ſe repoſe,
Que ſi mille vertus luy répondoient de luy.

Il ne veut icy-bas que des biens paſſagers,
Que des contentemens ou honteux ou legers,
Qu'vn honneur deceuant qui n'eſt rien que fumée;
C'eſt-là ce qui le tient dans la captiuité,
Et pour cette ame enfin que les ſens ont charmée,
Nos momens valent mieux que voſtre Eternité.

Ce n'eſt pas ſeulement l'illuſion des ſens
Qui forme dans ſon cœur des projets inſolens,
Ou qui fait reſiſtance aux conſeils legitimes :
Pour eux pluſieurs pechez ſont des trauaux perdus,
Et ſouuent il s'empreſſe à commettre des crimes
Qui luy feroient horreur s'ils n'eſtoient deffendus.

Ces

Ces blasphemes nouueaux, ces affreux juremens
Que la brûtalité vomit à tous momens, (plice.
S'ils estoient commandez, deuiendroient son sup-
Que son esprit est lâche & que son cœur est bas!
Dans ces emportemens appercenoir du vice,
C'est y voir de l'amorce & trouuer des appas.

Ces noires passions qui sont en mesme temps
Le crime de son ame & l'ennuy de ses sens, (mes;
Ne sont pas des pechez qui tentent par leurs char-
Il suffit d'attaquer son maistre & son appuy,
Bien que contre soy-mesme il s'en face des armes,
S'ils vous blessent les yeux, ils sont dignes de luy.

Helas! que pretend l'homme en ce déreglement?
Veut-il en vous brauant hafter son châtiment?
Ou croit-il vous détruire en se perdant soy-mesme?
Quel malheur s'il vous pert au sien peut s'égaler?
Quel moyen, Dieu puissant, dans cette peine extrê-
De reparer sa perte ou de s'en consoler? me

Soûtenez-moy, Seigneur, & ne consentez pas
Qu'en ces égaremens ie trouue des appas,
Qu'à vous estre odieux ie cherche de la joye; (mer,
Qu'vn autre objet que vous ait droit de m'enflâ-
Que de mes passions ie deuienne la proye,
Ou que ie puisse viure, & ne vous pas aimer.

Mais pour mieux me ſouſtraire à ces vœux diſſolus
Sejournez dans mon cœur, & ne m'y ſouffrez plus,
C'eſt aſſez que de vous pour faire ſes delices;
Quand il eſt plein de moy j'infecte ſes deſirs,
Ie le charge d'horreur, ie le noircis de vices,
Et meſle l'amertume à ſes plus doux plaiſirs.

Rempliſſez-le de vous, & le purgez de moy,
Ie ſuis ſeul mon peril, ie ſuis ſeul mon effroy,
Sauuez-moy de moy-meſme,& ie n'ay rien à crain-(dre;
Mais ſi ie conduis ſeul & mes vœux & mes pas,
Si vous m'abandõnez,mõ ſort eſt & bien à pleindre,
Et plus à pleindre encor ſi ie ne m'en pleins pas.

Tous mes vœux auſſi-toſt ſont des débordemens,
Auſſi-toſt tous mes pas ſont des égaremens,
Ie n'ay plus auec moy ny de paix ny de tréue;
A tramer mon malheur j'applique tous mes ſoins,
Contre moy, contre vous en moy tout ſe ſoûleue,
Et plus ie me détruis ie m'en apperçois moins.

Les ombres de la nuit à la clarté du iour,
Les tranſports de la rage aux douceurs de l'amour,
A l'étroite amitié la diſcorde ou l'enuie,
Le plus bruyant orage au calme le plus doux,
La douleur aux plaiſirs, le trépas à la vie,
Sont bien moins oppoſez que le pecheur à vous.

De tant de biens diuers que la terre & les Cieux
Eſtalent chaque iour ou cachent à mes yeux,
Vous eſtes tout enſemble & la cauſe & le maiſtre:
Et de tous mes malheurs ou connus ou cachez,
Tant que mon cœur inſulte à l'autheur de ſon eſtre,
L'inépuiſable ſource eſt dedans mes pechez.

Sans eſtre conuaincu de mon aueuglement,
Aueugle criminel, ie tombe à tout moment,
Abjet, ie veus encor me cacher ma baſſeſſe;
Tout hideux, tout difforme, & tout défiguré,
Abbatu ſous mon poids, accablé de foibleſſe,
Ie ſuis moins que ce rien dont vous m'auez tiré.

Que feray-je, Seigneur, en vn eſtat ſi bas,
Pluſtoſt mort que mourant ie ne me connois pas,
Si vous ne me donnez vne ſeconde vie;
Si de voſtre bonté les attraits amoureux
Dans mon cœur mutiné ne remettent l'enuie
Et d'eſtre plus fidelle & d'eſtre plus heureux.

Ouy certes, ces deſſeins & ces affections
D'oppoſer ma douleur à mes rebellions,
D'armer mon repentir contre mes inſolences,
Ces remords commencez, ces premiers changemẽs
Doiuent de voſtre amour eſtre les influences,
Ou ce ne ſont au plus que de vains mouuemens.

Que iamais, Dieu puiſſant, que iamais vos rigueurs
Ne me laiſſent long-tẽps croupir dãs mes lãgueurs,
Long-temps aimer ma honte ou cherir ma miſere;
Excitez-moy ſoudain par de ſecrets appas,
Mettez ſoudain en moy ce qui peut vous y plaire,
Et faites-y mourir ce qui ne vous plaiſt pas.

Qu'vn ſecours attirant me vienne de vos mains,
Qu'il deuance, accompagne, & ſuiue mes deſſeins,
Que mõ cœur luy réponde auſſi-toſt qu'il l'appelle,
Que ie pleure en tous lieux ſur mes honteux deſirs,
Les pleurs que fait couler vne douleur ſi belle
Ont biẽ plus de douceur que n'ont tous les plaiſirs.

A qui vit ſous vos loix tout ce qui vient de vous
N'a rien que d'agreable & n'a rien que de doux,
Meſme juſqu'aux sãglots & meſme juſqu'aux larmes;
Les attraits de l'amour changẽt tout dãs les cœurs,
La peine a des appas, la douleur a des charmes,
Et dans le trépas meſme on trouue des douceurs.

O que ie puiſſe donc, que ie puiſſe à iamais
A ce zéle ſi fort borner tous mes ſouhaits,
Qu'il ſoit toute ma gloire & toutes mes penſées;
Cependant puniſſez, affligez icy-bas,
Vangez-vous dans le temps de mes fautes paſſées,
Mais dans l'Eternité ne vous en vangez pas.

CHAPITRE XVI.

Priere à Noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt, pour luy demander l'effet des graces qu'il met en nous, afin de nous exciter à vne Conuerſion parfaite.

DOux Sauueur, ame de mon ame,
Non de cette ame encore eſclaue de mes ſens,
Mais de cette ame enfin que des vœux innocens
Vont purger du crime & du blâme ;
Eſt-il donc vray que mon peché
Vous ait ſi viuement touché
Lors qu'il touchoit ſi peu mon eſprit infidelle,
Et que le voyant ſans ennuy,
Voſtre cœur iuſtement fâché contre vn rebelle,
Ait bien pû ſe reſoudre à ſe fâcher pour luy?

Quoy donc, vous m'auez fait connoiſtre
Qu'en vn Pere offenſé j'auois vn deffenſeur,
Dans vn Iuge en colere vn doux interceſſeur,
Et mon refuge dans mon Maiſtre;
Pour deſarmer voſtre couroux
Vous auez fait auprés de vous
Agir voſtre douceur contre voſtre Iuſtice:
Et pendant que j'ay ſommeillé
Dans les honteux appas du menſonge & du vice,
Ie ſens qu'au lieu de moy vos bontez ont veillé.

O douceur & rare & parfaite!
Quand ie me rends ſtupide à mes propres malheurs,
Vous reſſentez pour moy la honte & les douleurs
Où ma ſtupidité me jette;
Réueillez ce courage bas
Que ſa perte n'étonne pas,
Et qui contre vous-meſme oſe bien ſe deffendre,
Si mon mal ne peut m'affliger,
Que ie ſente du moins ce déplaiſir ſi tendre
Qui rend vn Dieu ſenſible à mon propre danger.

Ouy, mon Dieu, ma ſeule eſperance,
Voſtre compaſſion que produit mon erreur
Doit faire naiſtre enfin le regret dans mon cœur,
Ainſi que la reconnoiſſance:
Mais c'eſt peu rendre à vos bontez,
Si bien-toſt ſur mes volontez
Vn amour tout de feu ne prend vn iuſte empire;
C'eſt le plus grand de mes ſouhaits,
C'eſt d'entre tous les biens le ſeul bien où j'aſpire,
Que ce bienfait nouueau couronne vos bienfaits.

Vn amour fort comme le voſtre
Ne voit rien hors de vous qui puiſſe le borner,
Il ſemble qu'en donnant il s'oblige à donner,
Et qu'vn don en merite vn autre.
Plus vous verſez à pleines-mains
Vos largeſſes ſur les Humains,
Plus vous aimez qu'on vous demande :
Ainſi, grand Monarque des Cieux,
Plus ma pretention ſe rend hardie & grande,
Plus j'oſe préſumer qu'elle plaiſt à vos yeux.

Mettez donc en moy cette flâme
Que nul autre que vous ne ſçauroit allumer,
Faites que pour iamais j'apprenne à vous aimer,
Vous mettez la paix dans mon ame;
Ie ne veux point de ces preſens
Qui pour plaire trop à nos ſens
Souuent ne ſont des dons que de voſtre colere,
Ie renonce à leurs faux appas,
Et le honteux eſſay que j'en ay voulu faire,
M'a coûté trop d'erreurs pour ne les haïr pas.

Ie ne veux que ce feu celeſte,
Mais ie le veux, Seigneur, en vn degré ſi haut,
Qu'il me face pour vous affronter, s'il le faut,
Tout ce qu'on voit de plus funeſte;
Ie le veux ſi chaſte & ſi fort,
Que dans la vie & dans la mort
Il ne puiſſe en mon cœur ſouffrir aucun partage;
Et pour comble de mes ſouhaits,
De moment en moment qu'il brûle dauantage,
Et que rien ne me force à l'éteindre iamais.

Que ferois-je d'vne tendreſſe
Sujette à l'inconſtance & l'inſtabilité,
Qui ne fait pas mourir toute la vanité,
Ny taire toute autre allegreſſe ?
Ces douteuſes affections,
Sur la chaleur des paſſions
N'ont qu'vne authorité mal ſeure & mal gardée;
Et pluſieurs qui dans le repos
De l'orage & des vents triomphoient en idée,
Ont ſouuẽt fait naufrage au premier bruit des flots.

Helas ! ma propre experience
Doit m'auoir détrompé de ces feux paſſagers,
Leur chaleur incertaine & leurs combats legers
Meritent peu ma confiance;
Mon cœur de ſoy-meſme abuſé,
Souuent ſe croyoit tout aiſé,
Iuſqu'à dõner pour vous tout le ſang de mes veines;
Et ce cœur plein de beaux deſirs,
Pour vous preſt d'eſſuyer les trauaux & les peines,
N'euſt pas quitté pour vous le moindre des plaiſirs.

O reuolutions eſtranges
D'vne ame partagée entre le monde & vous!
Souuent c'eſtoient pour moy des entretiens bien (doux,
D'entendre ou dire vos loüanges;
Souuent parlant auec ardeur
De vous & de voſtre grandeur,
En de ſi hauts diſcours ie trouuois de l'amorce,
Cependant ie dois bien rougir,
Qu'à bien parler de vous ayant montré ma force,
Contre vous auſſi-toſt ie conſentois d'agir.

Enfin cette douteuſe flâme
N'accorde pas encor le cœur auec le cœur,
Ny ne peut pas donner cette ferme vigueur
Qu'vn feu plus pur met dans vne ame;
Les ſolides affections
Eſclatent dans les actions
Mieux que dans la penſée ou que dans les paroles,
C'eſt vous aimer que ſe haïr,
Que de quitter pour vous tous les objets friuoles,
Et c'eſt plaire à vos yeux que de vous obeïr.

Faites, ô Bonté ſans ſeconde,
Que j'obtienne de vous cet amour agiſſant,
Cet amour qui réueille vn eſprit languiſſant,
Et dont la flâme eſt ſi feconde:
Faites que ſon actiuité
Supplée à la ſtupidité
Qui m'a fait lâchement croupir dans mes offenſes,
Et qu'ardent à les reparer,
I'employe autant de ſoins à fléchir vos vengeances,
Que j'en ay pris ſans ceſſe à me les attirer.

Ouy, Seigneur, il faut pour vous plaire
Montrer autant du moins de force & de chaleur
Que i'en ay fait paroiſtre à tramer mon malheur,
Et meriter voſtre colere;
Du moins, ſi ie m'offre vn peu tard,
Il faut m'inſtruire en ce bel art
Qui ſçait faire agréer vne offrande tardiue,
Et ie veux m'auancer ſi bien,
Qu'au but de mes deſirs heureuſement i'arriue
Auec ceux dont le zéle a deuancé le mien.

Ie ſçay que ces douces penſées
A de hardis projets éleuent mes eſprits,
Et ie ſemble déja me promettre le prix
Des ames les plus auancées ;
Les eſprits encore agitez
Et du monde & des vanitez,
Ie croy déja trouuer des palmes toutes preſtes ;
Ouy, mon vol eſt audacieux,
Mais à peine mon cœur ſonge à ce que vous eſtes,
Que le peu que ie ſuis diſparoiſt à mes yeux.

Donc auec vn amour de Pere,
Seigneur, preſtez l'oreille à mes brûlants ſouhaits,
Voyez ce que ce cœur veut eſtre deſormais,
Et non ce qu'il eſtoit naguere ;
Loin de vous montrer les pechez
Où mes ſens eſtoient attachez,
Ne voyez plus en moy que l'effet de vos graces ;
Et pour calmer voſtre rigueur,
Aimez, aimez déja ces remords efficaces
Que vos bontez enfin vont produire en mon cœur.

Aimez

Aimez en moy cette conſtance
Que vous allez donner à mes iuſtes deſſeins,
Aimez cette vertu que j'attens de vos mains,
Comme ie la ſens par auance ;
Déja d'aiſe tout tranſporté,
Ie crains peu d'eſtre rejetté,
Ou de ne voir qu'vn Iuge où ie croy voir vn Pere;
Et bien que pecheur trop long temps,
I'ay tant de confiance en voſtre amour ſincere,
Que ie joüis déja du bon-heur que j'attens.

Mon eſperance n'eſt pas vaine,
Vous m'auez deffendu, vous m'auez recherché,
A cent perils certains vous m'auez arraché
Quand vos faueurs eſtoient ma peine ;
D'vn ſoin & conſtant & zelé
Cent fois vous m'auez appellé
Lors que ie vous fuyois au lieu de vous répondre.
Aprés tous ces gages d'amour
Croiray-je qu'aujourd'huy vous vouliez me cõfon-(dre
Lors que ie vous appelle & vous cherche à mõ tour?

Non, voſtre douceur eſt trop grande
Pour paroiſtre à nos yeux ſi prompte à ſe borner,
Et l'on iuge aiſément que vous voulez donner,
Quand vous voulez qu'on vous demande:
Au fort de ma ſtupidité
Vous m'en auez ſollicité,
Tantoſt par des rigueurs, tantoſt par des tendreſſes;
Ie me rends à des ſoins ſi doux,
Et vous voyez enfin apres tant de careſſes
Qu'il ne tient plus à moy que ie ne ſois à vous.

Ah! ie ſens, ô ma ſeule vie,
Que chercher voſtre amour c'eſt l'auoir obtenu;
Voſtre aide a moins ſuiuy qu'elle n'a preuenu
Et ma priere & mon enuie;
Déja ce noble engagement
Met en moy tant de changement, (ne;
Que d'vn heureux trãſport mon ame eſt toute plei-
Au ſeul eſſay de tant d'appas (peine
Mon cœur long-temps glacé ne conçoit plus qu'à
Cõment l'homme peut viure & ne vous aimer pas.

Ie nage en vne joye extrême,
La terre n'a pour moy rien d'amer ny de doux,
Et dans l'heureux moment où ie me donne à vous
Ie me ſens plus fort que moy-meſme;
Pour vous ie pourrois tout oſer,
Sans que rien ſe pûſt oppoſer
Aux ſecretes chaleurs du beau feu qui me preſſe:
Puiſſent ces beaux embraſemens
Dans mon cœur enflâmé ſe redoubler ſans ceſſe,
Et les ſiecles entiers me ſeront des momens.

CHAPITRE XVII.

De l'efficace des clartez diuines, & de la foibleſſe des noſtres.

IE ne ſuis rien, mon Dieu, ie ne ſuis que tenebres,
Si vos viues ſplendeurs ne conduiſent mes pas,
Ou du moins mes clartez sõt des torches funebres,
Dont la triſte lumiere éclaire mon trépas.

Quand de vos vifs rayons j'ay fait mourir la flâme,
Les glaces de la mort s'emparent de mes ſens,
Quand vous vous éclipſez tout expire en mon ame,
Ou pluſtoſt elle vit pour mourir plus long-temps.

Ouy, Seigneur, auſſi-toſt qu'elle vous perd de veuë
Sa vie eſt vne mort qui ne s'acheue pas,
Chaque inſtant la détruit, chaque moment la tuë,
Et ſes iours prolongez prolongent ſon trépas.

Quand vous luiſez ſur moy, cette clarté feconde
Fait reuiure en mon cœur ou croiſtre voſtre amour,
Mon calme eſt ſans pareil, ma douceur ſans ſecõde,
Et ſans mourir iamais ie renais chaque iour.

La foy dans mon eſprit a des forces entieres,
Ses ombres à mes yeux ne peuuent vous cacher,
Sa ſainte obſcurité vaut mieux que mes lumieres,
Et m'enſeigne biẽ mieux où ie dois vous chercher.

Elle redouble en moy cette flâme ſacrée
Qui donne de l'éclat aux moindres actions,
Ce zéle tout de feu, cette ardeur épurée
Qui vous porte mes vœux & mes affections.

En cet heureux eſtat tout me deuient facile,
Ie trouue dans la peine vn ſurcroiſt de vigueur,
Les plus rudes trauaux me rendent plus agile,
Et la douleur des ſens met la joye en mon cœur.

Pour tout dire, Seigneur, ie vous cherche & vous (trouue,
Plus ie vous ay trouué, plus j'aime à vous chercher,
Ie vous voy, ie vous aime, & la paix que j'éprouue
Des biens que cherit l'hõme eſt le biẽ le plus cher.

Mais ce iour éclipſé, que mon ame eſt ſterile !
Qu'elle eſt foible & rampante en ces triſtes ſaiſons!
Ou pour en parler mieux, qu'elle deuient fertile!
Mais ce n'eſt qu'en opprobre & ce n'eſt qu'en poisõs.

Dans cette épaiſſe nuit ie cours aprés des ombres,
Mon cœur en perdant tout croit auoir tout gagné,
Et dãs ces noirs ſentiers & dans ces routes ſombres
Plus ie cours vers le bien, plus j'en ſuis éloigné,

Priué de vos clartez, c'eſt en vain que ie penſe
Conſulter le faux iour d'vn ſçauoir ſpecieux,
A qui vous vous cachez, la plus haute ſcience
Fait les aueuglemens les plus pernicieux.

On voit qu'en cet eſtat l'homme à qui la Nature
Des effets les plus bas a fait de hauts ſecrets,
L'homme qui n'eſt qu'erreur & qui n'eſt qu'impo-
Décide en ſouuerain de vos ſages decrets. (ſture

Eſclaue malheureux, il juge auec empire,
Il ſoûmet juſqu'à vous à ſon ſens égaré,
Et ſi-toſt que de luy voſtre iour ſe retire,
C'eſt alors qu'il préſume eſtre plus éclairé.

Mais, helas ! s'ignorer, & vouloir vous cõprendre,
Sont deux extrémitez qu'on n'accorde pas bien,
Le plus profond ſçauoir ne doit que nous apprẽdre
Et nous faire auoüer que nous ne ſçauons rien.

C'eſt de cette façon que ces ames celebres,
Ces ſublimes eſprits qu'on reuere icy-bas,
Ne vouloiẽt de clarté que pour voir leurs tenebres,
Ny deuenir ſçauans que pour ne l'eſtre pas.

Des plus foibles eſprits l'orgueil eſt le partage,
La force & la vigueur eſt à ſe mépriſer,
Et la grandeur d'vne ame éclate dauantage
A bien voir ſes défauts qu'à ſe les déguiſer.

Cherir voſtre lumiere, & dédaigner la noſtre,
D'vn courage ſincere eſt le gage important,
Mais ſi noſtre clarté le diſpute à la voſtre,
Souuent le moindre iour éloigne le plus grand.

Vos graces font biẽ plus dans les ames groſſieres,
Qu'en vn cœur orgueilleux le plus brillant ſçauoir,
L'homme ſe voit ſoy-meſme auecque vos lumieres,
Et vous voit tout enſẽble autãt qu'il faut vous voir.

Il bannit loin de luy le murmure & le doute,
Iuſques à ſes deffauts il ſçait tout ménager,
Il connoiſt peu les Cieux, mais il en ſçait la route,
Et reſpecte vos loix au lieu de les juger.

Son entendement ſouple & ſa raiſon docile
A ſonder vos decrets ne ſont point attachez,
Il eſt perſuadé que tout vous eſt facile,
Et veut bien ignorer ce que vous luy cachez.

Cõtraire à ces Sçauãts qui ſont tout pleins d'eux-(meſmes,
Il ſent à vos arreſts tout ſon cœur applaudir,
Il ſe ſoûmet ſans peine à vos ordres ſuprêmes,
Et s'efforce de croire au lieu d'approfondir.

Imbecille éclairé, que ie te porte enuie !
Aueugle clair-voyant, que ton ſort a d'attraits!
Dans vn calme profond tu vois couler ta vie,
Tu vis dans l'allegreſſe, & tu meurs dans la paix.

Priuez-moy dõc, Seigneur, de ces lumieres vaines
Qui trompent ma raiſon & mes ſens tour à tour,
Et répandez ſur moy ces lumieres certaines
Qui ne peuuent iamais deuenir vn faux iour.

Ie ne veux icy-bas, ie ne veux rien apprendre,
Sinon que voſtre amour a merité le mien, (rendre,
Que ie tiens tout de vous, que ie dois tout vous
Que vous eſtes mon tout, & que ie ne ſuis rien.

Ie ne veux rien ſçauoir que croire à vos paroles,
Qu'étouffer les deſirs qui font voſtre couroux,
Que détacher mon cœur des amitiez friuoles,
Que vous aimer ſans ceſſe, & n'aimer rien que vous.

CHAPITRE XVIII.

De la difference qu'il y a entre la vraye Charité, & vne affection intereſſée.

SEul eſpoir des Humains, que tout mon cœur reuere,
Apprenez-moy, Seigneur, le grãd art de vous plaire,
Et ne permettez pas que mon cœur inſenſé
Prenne pour voſtre amour vn zéle intereſſé,
Ny que penſant brûler pour l'autheur de ſon eſtre,
Il éleue l'eſclaue à la place du maiſtre.
Voſtre amour eſt vn bien qui vaut ſeul tous les biens,
Mais il faut diſcerner vos feux d'auec les miens,
Les miens gardent ſi bien l'apparence des voſtres,
Que les vns m'ont ſouuent vſurpé ſur les autres,
Et quand ie vous ay crû mon objet le plus doux,
Au lieu de vous chercher ie me cherchois en vous.
Il eſt pourtant facile à vos ſaintes lumieres
D'affranchir mon eſprit de ces erreurs groſſieres,

A qui brûle pour vous il n'eſt pas mal-aiſé
De connoiſtre l'ardeur dont il eſt embraſé.
Celle qu'à vos regards le propre amour étale
Eſt ſterile, inquiete, incertaine, inégale,
Ce feu materiel a peine à s'éleuer,
Il tente vn vol hardy qu'il ne peut acheuer;
L'ame au premier objet qui la flate ou la bleſſe
Se trouue encore en proye à toute ſa foibleſſe,
Et comme auparauant facile à s'émouuoir,
Elle perd cette paix qu'elle penſoit auoir.
Au contraire, Seigneur, cette diuine flame
Que voſtre chaſte amour allume dans vne ame,
En releue ſi bien les eſprits abbatus,
Que l'ame en cet eſtat ne ſe reconnoiſt plus.
Comme c'eſt en vous ſeul qu'elle voit des amorces,
Pour voler iuſqu'à vous elle trouue des forces,
Ce feu ne promet rien qu'il ne puiſſe tenir,
Dans le plus haut eſſor il ſçait la ſouſtenir,
Au lieu de ces lãgueurs que donne vn feu vulgaire,
Dans ce vol courageux & preſque temeraire
Elle ſent auſſi-toſt dans le fonds de ſon cœur
Expirer la foibleſſe, & n'aiſtre la vigueur.
Bien contraire à cette ame & rampante & credule
Qui ne ſçait diſcerner le feu dont elle brûle,
Et qui croyant pour vous ſoûpirer nuit & iour,
Se fait indignement l'objet de ſon amour,
Elle ſemble en tous lieux, elle ſemble à toute heure
Pour monter juſqu'à vous, ſortir de ſa demeure,
Elle ſe ſent vers vous attirer ſans effort,
Se quitte auec plaiſir, s'oublie auec tranſport,
Et d'vn regret cuiſant ſe trouue toute émeuë,
Si-toſt qu'elle eſt contrainte à vous perdre de veuë:
Cõme ce n'eſt qu'en vous qu'elle voit tous ſes biẽs,
Vous faites tous ſes ſoins & tous ſes entretiens,

Sa penſée à vous ſeul fortement attachée,
A tous autres objets veut bien eſtre cachée,
Et d'vne ſainte ardeur ſes deſirs enflamez
Semblent meſme eſtre à vous auant qu'ils ſoient formez.

C'eſt vn plaiſir pour elle égal à ceux des Anges,
Quand elle peut entendre ou dire vos loüanges;
A bien parler de vous, trouuer de doux attraits,
C'eſt faire en ſon eſprit vn facile progrez,
Le reſpect que pour vous elle voit dans vn autre,
Attire ſa tendreſſe en attirant la voſtre,
Par tout où voſtre amour eſt ſolide & conſtant
Son cœur tout plein d'eſtime y vole au meſme inſtant;
Elle ſuit qui vous ſuit, elle aime qui vous aime,
Le voir, le pratiquer, eſt ſon deſir extrême,
S'entretenir de vous auecque vos Eſlûs
Eſt celuy des plaiſirs qui la charment le plus;
Aux ſenſibles attraits de cet heureux langage
Les delices du cœur brillent ſur le viſage,
A des diſcours ſi hauts & ſi delicieux
Sa joye & ſon amour éclatent dans ſes yeux,
Son geſte & ſon maintiẽ ne ſont plus qu'éloquẽce,
Et tout parle de vous, juſques à ſon ſilence;
Au milieu toutesfois de ces heureux tranſports
Qu'elle éprouue au dedans, & produit au dehors,
Souuent elle conçoit vne douleur profonde,
Que vous ne ſoyez pas l'vnique eſpoir du Monde:
Le zéle qui l'attache à vos ſeuls intereſts,
Des attentats d'autruy fait ſes propres regrets,
Et pour vous tout ſon cœur eſt ſi plein de tendreſſe,
Qu'elle trouue ſa peine en tout ce qui vous bleſſe,
Elle voudroit ſentir juſques à vos rigueurs, (cœurs,
Pour vous voir en tout temps regner dans tous les

Et que tous de concert s'vniſſent auec elle,
Pour adorer vn Dieu ſi bon & ſi fidelle,
Ou meſme elle voudroit que ces Eſtres diuers,
Dont voſtre main puiſſante a remply l'Vniuers,
Par vn nouueau prodige & des reſſorts eſtranges,
Se changeaſſent en voix pour dire vos loüanges,
Et que toute la terre, & la nuit, & le iour,
A vous benir ſans ceſſe aidaſt à ſon amour.
Mais c'eſt peu pour montrer ſon ardeur toute entiere
Que de ſes entretiens vous ſoyez la matiere,
Si vous n'eſtes le terme où ſes affections
Referent chaque iour toutes ſes actions;
Sans ce premier deuoir les autres ſont friuoles,
C'eſt peu que la penſée & peu que les paroles
Vous facent en tout temps leur objet le plus doux,
Les œuures beaucoup mieux ſçauent parler de vous,
C'eſt loüer dignement voſtre bonté ſuprême,
D'oſer pour vous ſeruir renoncer à ſoy-meſme,
Et c'eſt de vos grandeurs vn éloge pompeux,
De regler ſur vos loix ſa conduite & ſes vœux;
C'eſt en ce point ſur tout que la raiſon peut faire
Le clair diſcernement d'vne flâme ſincere
D'auec le faux éclat de ce feu déguiſé,
Qui fait vn chaſte amour d'vn zéle ſuppoſé.
A qui n'a pas pour vous vne ardeur toute pure,
Voſtre joug eſt peſant, & voſtre loy bien dure,
Il croit faire beaucoup d'embraſſer ſeulement
Des vertus d'intereſt ou de temperament;
Quand ſon deuoir flotant ne voit rien qui le tente,
Quãd ſon cœur mal ſoûmis n'a qu'à ſuiure ſa pente
Pour ne vous pas déplaire & ne ſe pas trahir,
C'eſt alors qu'il ſe croit promt à vous obeïr,

C'eſt

C'eſt alors que ſon ame encor mal éclairée,
Penſe brûler pour vous d'vne flâme épurée;
Mais s'il faut ſignaler ſon zéle & ſa vigueur,
S'il faut armer pour vous le cœur contre le cœur,
Pour gagner ou fléchir vn Monarque ſuprême,
S'attaquer, ſe combattre, & ſe vaincre ſoy-meſme,
Domter des ennemis qui luy ſont precieux,
Détruire des tyrans qui plaiſent à ſes yeux,
Et ſur ſes paſſions pleinement étouffées,
A voſtre ſaint amour ériger des trophées,
Alors, certes alors cet amour deceuant,
Pour ces âpres combats ſe connoiſt peu ſçauant,
A ce penible aſſaut où tout le cœur s'éprouue
La vertu diſparoiſt, & l'homme ſe retrouue,
Et cet amour douteux produit ſi peu d'effet,
Que meſme auant l'attaque il eſt déja deffait.
O qu'à vos ſaintes loix vne ame conſacrée,
A ces aſſauts frequens eſt bien mieux preparée!
Que voſtre joug pour elle eſt vn fardeau bien doux,
Quand voſtre amour la guide & qu'elle eſt toute à vous!
A force de ſe vaincre, & de triompher d'elle,
Elle acquiert ſans combattre vne palme nouuelle,
Inſulter à ſes ſens, brauer ſes paſſions,
C'eſt ſuiure le panchant de ſes affections;
Ou s'il faut qu'vn combat deuance la victoire,
C'eſt courir aux perils beaucoup moins qu'à la gloire,
Et comme le pecheur ſuccombe tant de fois
Par ſon mouuemẽt propre, & par ſon propre poids,
Ainſi l'impreſſion d'vne flâme diuine
La porte à tous momens vers ſa propre origine,
Elle ſent tant de joye à marcher ſur vos pas,
Que ſa plus grande peine eſt de n'en auoir pas,

A ſuiure voſtre exemple elle voit tant de charmes,
Que ſouuent leur excez luy coûte quelques larmes,
Et cõme enfin ſon cœur aime à ſouffrir pour vous,
Au gré de ſes deſirs voſtre joug eſt trop doux,
Preſte à tout endurer, comme preſte à tout faire,
Elle fait aboutir tous ſes vœux à vous plaire,
Et ſon amour ſe pleint de vos ſoins aſſidus
A payer ſes deuoirs auant qu'ils ſoient rendus. (ces
C'eſt pour cela, Seigneur, que vos rigueurs propi-
Suſpendent quelquesfois le cours de ſes delices,
Pour donner plus de prix à ſon zéle amoureux
L'Epoux ſemble à l'Epouſe eſtre vn peu rigoureux,
Vous ſemblez la liurer à ſa propre foibleſſe,
L'abandonner en proye aux coups de la triſteſſe;
Alors dans vn reſpect digne de ſon amour
Cette ſainte affligée attend voſtre retour,
Dans ces ſterilitez comme dans l'abondance
Elle fait ſeulement parler ſa complaiſance,
Elle ſçait bien vſer & des biens & des maux,
Et de vos dons diuers fait des dons preſque égaux;
Dans ce fâcheux diuorce & triſte & delaiſſée,
Elle eſt autant à vous qu'heureuſe & careſſée,
Et lors qu'en ſes beſoins vous ſemblez la quiter,
C'eſt alors que ſa foy ſemble mieux s'exciter.
Des celeſtes faueurs que voſtre amour fidelle
Souuent à pleines mains veut répandre ſur elle,
Elle croit tellement eſtre indigne à vos yeux,
Qu'elle perd ſans murmure vn don ſi precieux,
Au lieu de tous les biens que rauit voſtre abſence,
Elle ſemble joüir de ſa propre indigence,
Et trouue en ces rigueurs qu'elle vous voit tenir,
Vn Dieu qui luy pardonne & ſemble la punir.
Dans ſon propre neant alors toute abiſmée,
A vos juſtes decrets ſaintement conformée,

Elle attache ſes yeux ſur ſes iniquitez,
Et ſans ceſſe rend grace à vos ſeueritez.
Ainſi loin d'éclater contre voſtre ſageſſe,
Loin de chercher ailleurs vn charme à ſa triſteſſe,
Iuſqu'en vos châtimens elle voit plus d'appas,
Que n'en peuuent offrir tous les biens d'icy-bas,
Et quoy que d'elle enfin vos volontez ſouhaitent,
Elle ſe trouue bien où vos ordres la mettent.
Peut-on donc s'étonner qu'vn eſprit ſi gagné,
Vne ame ſi ſoûmiſe, vn cœur ſi reſigné,
Qui brûlant pour vn Dieu d'vne ardeur toute pure,
Perd ſa douce preſence, & la perd ſans murmure,
Se puiſſe ſans regret déprendre pour iamais
De tout ce que la terre a de gloire ou d'attraits ?
Non non, vous regnez ſeul ſur vne ame ſi ſainte,
Seul vous eſtes, Seigneur, ſon eſpoir & ſa crainte,
Il n'eſt rien hors de vous qu'elle puiſſe cherir,
Qu'elle craigne de perdre ou tâche d'acquerir;
On voit que hors de vous il n'eſt rien qui merite
Que ſon eſprit s'empreſſe ou que ſon cœur s'agite,
Quoy qui flatte ſes vœux, on voit que hors de vous,
Pour meriter ſa joye il n'eſt rien d'aſſez doux.
Auſſi ſa foy connuë & ſa force éprouuée
Vous redonnent bien-toſt à cette ame éleuée,
Bien-toſt elle vous voit rétablir tout ſon bien,
Et ſent qu'elle obtient tout en ne demandant rien,
Autant qu'elle a fait voir de courage & de force
A porter les ennuis d'vn ſenſible diuorce,
Autant à ce retour de ſa felicité
Ajoûte-t-elle vn comble à ſon humilité;
Plus voſtre amour l'éleue, & plus elle s'abaiſſe,
Plus juſque dans le rien elle rentre ſans ceſſe,
Et croit malgré les ſoins qu'apporte ſon deuoir,
Ou vous meriter mal, ou mal vous receuoir:

Au fort d'vne abondance & ſi riche & ſi pleine
A vos rares faueurs elle conſent à peine,
Elle a peine à ſouffrir cette profuſion
Qui fait ſa gloire enſemble & ſa confuſion,
Et par ſa modeſtie heureuſement deceuë,
Sur ſa ſeule baſſeſſe elle arreſte ſa veuë,
Se montre ſes deffauts auecque tant de ſoins,
Qu'elle en préſume plus alors qu'elle en voit moins;
Ou s'il luy faut enfin conſentir à la joye
Qu'en ſon eſprit ſoûmis voſtre grace déploye,
S'il faut ouurir ſon cœur à ces rauiſſemens,
C'eſt auec tant d'amour & de reſſentimens,
Tant de reſpect pour vous, tant de mépris pour elle,
Qu'elle merite encore vne grace nouuelle,
Et qu'enfin vos bontez ne pouuant ſe borner,
Cet employ de vos dons vous oblige à donner.
Qui pourroit conceuoir les ſaintes allegreſſes
Qu'en cette ame choiſie ont produit vos tendreſſes?
Il n'eſt rien icy-bas qui les puiſſe alterer,
Ny rien qui d'auec vous puiſſe la ſeparer;
Le blâme, le mépris, les affronts, les outrages,
Contre ſa fermeté ſont de foibles orages;
La pompe, les honneurs, les biens, & les plaiſirs,
Sont vne foible amorce à tenter ſes deſirs;
Elle voit d'vn meſme œil & faueur & diſgrace,
Et bonheur, & reuers, & promeſſe, & menace,
La mort, meſme la mort ſemble perdre à ſes yeux
Ce qu'elle a de plus triſte & de plus odieux,
Rien n'eſt aſſez puiſſant contre vne ame ſi ſainte,
Seul vous eſtes enſemble & ſa joye & ſa crainte,
Quelques biẽs, quelques maux qu'il luy faille éprouuer,
Elle n'a rien que vous à perdre ou conſeruer.

C'eſt-là, Seigneur, c'eſt-là cette marque aſſurée,
Qui nous fait diſcerner vne flâme épurée
D'auec ces feux obſcurs qui brûlent foiblement,
Et que le moindre ſouffle eſteint en vn moment.
Puiſſay-je entre tous ceux qui cherchent à vous plaire,
Me faire remarquer par ce ſaint caractere,
Et nourrir ce beau feu dans vn cœur ſi ſoûmis,
Qu'il me diſtingue vn iour d'auec vos ennemis.

CHAPITRE XIX.

Que la Vertu eſt facile à tout le monde.

HOmme, c'eſt auec injuſtice
Que tu ne veux apperceuoir
Que du trauail dans ton deuoir,
Et que du charme dans ton vice;
Qu'il ſuffiſe à tes paſſions
D'auoir ſur tes affections
Vne authorité toute pleine;
Du moins laiſſe en paix la vertu,
Et crois qu'elle n'eſt vne peiñe
Que pour vn courage abbatu.

C'eſt pour étouffer le murmure
De tes remords ſeditieux,
Que tu la dépeins à tes yeux
Toute ſeuere & toute dure;
Sçaches qu'elle n'a ny fierté,
Ny rudeſſe, ny dureté,
Qu'en l'eſprit de ceux qui l'abhorrent:
Qu'elle a dequoy gagner les cœurs,
Et que de tous ceux qui l'adorent,
Aucun n'a ſenty ſes rigueurs.

Quoy que noſtre eſprit ſe propoſe,
Promte à ſecourir les Humains,
Elle entre dans tous nos deſſeins,
Et ſe fait pour nous toute choſe:
Pour nous par vn art tout diuin,
Sans changer de cœur ny de fin,
Elle ſçait changer de viſage;
Pour nous elle eſt également
Et de tout ſexe & de tout âge,
Comme de tout temperament.

Enjoüée auec la jeuneſſe,
Elle en ſçait regler les plaiſirs,
Et ſans contraindre ſes deſirs
Elle eſt graue auec la vieilleſſe:
Elle ne deuient que candeur,
Que modeſtie, & que pudeur
Auecque le ſexe fragile;
Au lieu que dans le ſexe fort,
L'épreuue la plus difficile
N'eſt ſouuent que ſon moindre effort.

Pour nous engager dauantage,
Et nous arreſter ſous ſes loix,
Elle embraſſe tous les emplois
Où l'ordre des Cieux nous engage:
Parmy cette diuerſité
Vne immuable égalité
Touſiours en elle ſe remarque;
Iamais ſon cœur ne ſe trahit,
Elle regne dans le Monarque,
Et dans le Peuple elle obeït.

Elle accorde la modeſtie
Auec la pourpre du Prelat,
Et fait voir en l'Homme d'Eſtat
La conduite aux loix aſſortie:
C'eſt elle qui dans le Barreau
Offre chaque iour de nouueau
Vn ſeur azile à l'innocence,
Et dont les arreſts ſolemnels
Sçauent foudroyer l'inſolence,
Et proſcrire les criminels.

Comme elle a produit la Nobleſſe,
Elle en produit les actions,
Sans ſes ſages inſtructions
Ce ne ſeroit plus que baſſeſſe;
On voit qu'en maîtreſſe du Sort
Elle ſçait affronter la mort
Parmy les perils de la guerre,
Et qu'elle ne laiſſe iamais
Regner le luxe ſur la terre
Parmy les douceurs de la paix.

Elle entre dans tous les commerces,
Elle s'applique à tous les arts,
Et s'engage de toutes parts
A mille fonctions diuerſes :
Meſme pour mieux nous attirer,
Elle ſçait & rire & pleurer,
Quand il nous faut pleurer ou rire;
Loin de bannir nos paſſions,
En les rangeant ſous ſon empire,
Elle en fait nos perfections.

Qu'à ſon gré la Fortune change,
Elle nous aime conſtamment,
Elle nous ſuit également
Et ſur le trône & dans la fange ;
Dans les biens , dans la pauureté,
Dans les douleurs, dans la ſanté
Elle a pour nous le meſme zéle,
Et les petits & les ſouffrans
Ont autant d'accez auprés d'elle
Que les heureux ou que les Grands.

Enfin il n'eſt rien qui l'aigriſſe,
Ou qui merite ſon couroux,
Rien qui l'éloigne d'auec nous,
Que les honteux charmes du vice:
Nous plairons toûjours à ſes yeux,
Si pour cet objet odieux
Noſtre haine eſt conſtante & forte;
Ses ſoins nous ſuiuront en tout lieu,
Et l'affection qu'on luy porte
Nous répond de celle d'vn Dieu.

C'eſt donc vne injure viſible,
De l'accuſer d'vne fierté
Qui reſſemble à la cruauté,
Et la rend preſque inacceſſible?
Homme, laiſſe ces ſentimens
A ces rebelles jugemens
Que tout irrite & que tout bleſſe,
Et qui mettent dans la vertu
Et le chagrin & la triſteſſe
Dont leur eſprit eſt combatu.

Ie ſçay bien qu'vn nouueau caprice
Va former à tes volontez
De nouuelles difficultez,
Pour te retenir dans les vices:
Ie pourrois, me répondras-tu,
Me donner tout à la vertu,
Si le Sort m'eſtoit moins contraire;
Mais en l'eſtat où ie me voy,
Que puis-ie tenter pour luy plaire,
Qui ne ſoit au deſſus de moy?

Si les Cieux m'eſtoient fauorables,
Et le Deſtin moins rigoureux,
Ie voudrois faire des heureux
Où ie verrois des miſerables:
Ce ſeroient mes plus doux plaiſirs
De préuenir juſqu'aux deſirs
De ceux où brille vn haut merite,
I'en ferois ma felicité,
Et ſouuent mon eſprit s'irrite
De les voir dans l'aduerſité.

Tantoſt

Tantoſt l'embarras des affaires
T'agitant l'eſprit en tout lieu,
Tu voudrois aller chercher Dieu
Dans les Cloiſtres les plus auſteres:
Tantoſt ſi les projets mondains
Ne s'oppoſoient à tes deſſeins,
Vn deſert ſeroit ton azile;
C'eſt ainſi qu'en cent beaux ſouhaits,
Ton ame vainement fertile,
Deuient ſterile en bons effets.

Quitte cette pleinte indiſcrette,
Banny ces diſcours odieux,
Croy que Dieu ſe trouue en tous lieux,
Auſſi bien que dans la retraitte;
Au lieu que ton cœur abbatu
Soûpire aprés vne vertu
Qui paſſe ton zéle & tes forces,
Applique enfin mieux ton deſir,
Et tâche à trouuer des amorces
Dans celle que tu peux choiſir.

Il n'eſt rien que le bon vſage
Ne change en nos perfections,
Les pertes, les afflictions,
Sont vn grand treſor pour le Sage;
Si tu n'es capable de rien,
Il ſuffit de ménager bien
Ton impuiſſance & ta foibleſſe;
Ne flatte point ta lâcheté,
Et ſi tu manques de richeſſe,
Vſe bien de la pauureté.

Offre à Dieu tout ce qui t'afflige,
Tes douleurs, tes infirmitez,
Et bien-toſt tes aduerſitez
Sont vne faueur qui t'oblige;
Croy que bien faire, ou bien ſouffrir,
Sont des dons qu'on luy peut offrir
Auecque la meſme aſſurance;
Pour luy ces preſens ſont égaux,
L'amour ſeul fait la difference
De nos biens d'auecque nos maux.

Mais veux-tu donner à ton zéle
Plus d'eſſor & plus d'action?
Tu peux de la perfecton
Deuenir vn heureux modele;
Dans le rang le plus raualé,
Comme dans le plus ſignalé,
Tes vœux ont vne ample carriere;
Cette vertu dont tu te pleins
Brille auec toute ſa lumiere
Dans le plus obſcur des Humains.

Cette Fille du Roy ſuprême,
Sans emprunter rien au dehors,
Fait ſeule ſes plus beaux treſors,
Et puiſe tout en elle-meſme;
Tous ces biens freſles & legers,
Tous ces ornemens paſſagers
Dont quelquesfois elle ſe pare,
Ce beau dehors flatte nos ſens,
Mais ſon ornement le plus rare
Se renferme tout au dedans.

C'eſt cette amoureuſe ſoupleſſe
Qu'elle fait naiſtre dans le cœur,
Qui produit toute ſa vigueur,
Et qui fait toute ſa richeſſe;
Souuent vn genereux deſir,
Qui vient en ſecret nous ſaiſir,
Deuient vne vertu ſolide;
Et ſouuent de ſimples ſouhaits,
Lors qu'vn ſaint amour y préſide,
Effacent les plus beaux effets.

D'vne volonté concertée
Le zéle ardemment excité,
Fait vne viue charité
D'vne charité ſouhaitée;
Souuent ſes ſaints empreſſemens
Des plus heureux auancemens
Ont le caractere & les marques,
Et ſouuent ces tranſports ſecrets
Mettent la vertu des Monarques
Dans le moindre de leurs Sujets.

Sans embraſſer les exercices
Dont les Hommes font leurs emplois,
Tu peux pratiquer à ton choix
Leurs perfections & leurs vices:
Ouy, ſi ton cœur à tous momens
Adreſſe bien ſes mouuemens,
Et ménage bien ſes penſées,
Bien-toſt, par ces heureux reſſorts,
Les vertus les plus auancées
Cedent à tes premiers efforts.

C'eſt par cette pieuſe adreſſe
D'vne ame maîtreſſe des ſens,
Que chacun ſe peut en tout temps
Rendre liberal ſans richeſſe;
Au ſeul aſpect d'vn malheureux
Que l'arreſt d'vn Sort rigoureux
Liure à l'ennuy qui le poſſede,
Attendry de compaſſion,
Deſire d'eſtre ſon remede;
Ce deſir vaut vne action.

Ne te prens point à la Fortune,
Si malgré ſes auerſions
Tu n'as que les perfections
Dont ſe pare vne ame commune;
Tu peux te mettre auant le temps
Dans tous les eſtats differens,
Où tu peux monter ou deſcendre;
Et dans ces differens eſtats
Ou te permettre ou te deffendre,
Ce que tu veux ou ne veux pas.

Par tout & l'arbitre & le maiſtre
De toutes tes affections,
Tu préuiens les occaſions,
Ou meſme tu les fais renaiſtre;
Cet ordre facile & nouueau,
Met en toy ce qu'on voit de beau
Dans les conditions diuerſes;
Tu te rends au gré de tes vœux,
Et moderé dans les trauerſes,
Et conſtant dans les temps heureux.

Querelle ton peu de courage,
N'accuſe que ta lâcheté,
Si pour auoir la fermeté
On te voit attendre l'orage;
Il faut auant que les hazards
Fondent ſur toy de toutes parts,
Inſulter à leurs violences;
Et pour bien regler tes projets,
Il faut pardonner mille offenſes
Que tu ne receuras iamais.

Ainſi que le deſir du crime
Eſt vn crime déja commis,
Que le cœur qui ſe l'eſt permis,
S'en rend la coupable victime;
Ainſi de nos affections
Nos cœurs ſont ces perfections,
Qui ſont le bonheur de la vie;
Au meſme inſtant que la vertu
Deuient noſtre plus douce enuie,
Noſtre eſprit en eſt reueſtu.

Ménage donc vn auantage
Qui ſollicite tes deſirs;
Loin de mettre ailleurs tes plaiſirs,
Cultiue ton propre heritage;
Sans former de vœux ſuperflus,
Reünis en toy les vertus
Et du riche & du miſerable;
Que le Sort te ſoit rigoureux,
Ou qu'il ſe rende fauorable,
Il ne tient qu'à toy d'eſtre heureux.

CHAPITRE XX.

Que pour plaire à Dieu, il faut se détacher de toutes choses.

AMe donner à vous j'ose en vain aspirer,
Si vostre promt secours ne s'offre à m'attirer,
Et ne déprend mõ cœur du faux bien qui l'attache;
Sans vous comment sortir d'vne captiuité,
Que mon aueuglement me cache,
Ou dont mes sens trompez font ma felicité ?

Il faut pourtant, Seigneur, il faut briser des fers
Trop long-temps ignorez & trop long-temps souf-
Il est tẽps que pour vous mon ame se declare; (ferts,
A quiter des malheurs lâchement adorez
Ie sens bien que ie me prépare,
Ou plustost ie sens bien que vous m'y préparez.

O combien grande, helas, est mon infirmité,
Puisque tous les trauaux d'vn pouuoir limité
Ne peuuent m'affranchir de ma foiblesse extrême!
Contre moy cependant ie me trouue si fort,
Que s'il faut me vaincre moy-mesme,
Vn Dieu seul peut suffire à ce puissant effort.

A tant d'objets diuers mon cœur s'eſt engagé,
Tant d'ennemis flateurs le tiennent aſſiegé,
Qu'il ne veut pas contr'eux ny ne peut ſe deffendre;
Il faut que voſtre main m'arrache à mes liens,
Et que pour cet amour ſi tendre
A vos deſirs enfin ie ſoûmette les miens.

O que ce ſoin d'abord me coûte de ſoûpirs!
Que ie ſens de contrainte à bannir les plaiſirs,
Et dédaigner pour vous & les biens & la gloire!
Mon orgueil me diſpute à vos diuins appas,
Et dans cette heureuſe victoire
On connoiſt aiſément le fruit de vos combats.

Quelque aſſaut toutesfois qu'il me faille eſſuyer,
L'agreable ſecours qui s'offre à m'appuyer,
Me fait goûter la paix au milieu de la guerre;
Et bien-toſt ie me trouue heureuſement ſurpris,
Que ce que j'aimois ſur la terre
N'eſt plus qu'vn digne objet de mes iuſtes mépris.

A voir tous mes deſirs changez ſi promtement,
Mon cœur eſt conuaincu qu'vn ſi beau changemẽt
N'eſt pas vn de ces dons que nous fait la Nature;
De cette renaiſſance il vous connoiſt l'autheur,
Et d'vne meſme creature
Vous deuenez ainſi deux fois le Createur.

Rebuté des faux biens qui m'auoient engagé,
D'vn joug pernicieux ie me crois déchargé, (me;
Mes chaînes n'ont plus rié que j'eſtime ou que j'ai-
Mais bien que leurs attraits deuiennent mõ effroy,
Si ie tiens encore à moy-meſme,
C'eſt l'hõme au lieu de vous qui vit encore en moy.

De tous les ennemis qui trauerſent mes vœux,
Ie me ſuis le plus doux & le plus rigoureux,
Vn amour aſſaſſin aueuglément me guide;
Bien que ſouuent pour vous ie tâche à me quiter,
Vers moy ma pente eſt ſi rapide,
Que ſouuent ie me cherche en penſant m'éuiter.

Me refuſer mes ſoins, & vous les offrir tous,
Me déprendre de moy pour m'attacher à vous,
Ce ſeroit de mon cœur la gloire la plus grande;
Ce n'eſt qu'à cette paix qu'il borne ſes deſſeins,
Mais en vain il ſe la demande,
Il faut que ce repos ſoit vn don de vos mains.

Sãs vous tous mes ſouhaits ne võt qu'à me trahir,
Ie m'aime aueuglément quand ie croy me haïr,
Et ne puis d'auec moy faire vn parfait diuorce;
Faites pour me reduire à ſubir voſtre loy,
Que ie ſois fort de voſtre force,
Et ie ne craindray plus à m'armer contre moy.

Faites que dégagé des desirs superflus,
Mon cœur dans ses projets ne se regarde plus,
Et qu'il ne soit pour luy desormais que de glace;
Que rien ne le partage entre le monde & vous,
Et qu'il n'ait iamais cette audace,
D'entrer en concurrence auec vn Dieu jaloux.

Que j'obtienne de vous cette docilité,
Cette soûmission, cette conformité,
Qui doit faire en tout tẽps mes volõtez des vôtres;
Que rien ne me soit doux, ny me semble odieux,
Ou dans moy-mesme ou dans les autres,
Que ce qui pourra plaire ou déplaire à vos yeux.

Que j'aime également & les biens & les maux,
Que jusqu'en ma misere & jusqu'en mes deffauts
I'adore auec amour vos ordres efficaces;
Et mesme que mon cœur n'ose vous demander
Qu'autant de vertus & de graces,
Que vos sages bontez m'en voudront accorder.

Ainsi purgé de moy, souple à ce qui vous plaist,
De vostre interest seul faisant mon interest,
Ie me verray par vous dans vn repos extrême;
Et ie pourray me dire au milieu de ma paix;
Ie vis, mais ce n'est plus moy-mesme,
Vn Dieu tout plein d'amour vit en moy desormais.

CHAP. XXI.

CHAPITRE XXI.

Affections pieuſes, & Reflexions Chreſtiennes, que l'Ame peut produire en tout lieu & en tout temps.

Regrets de n'auoir pas aſſez d'amour pour Dieu.

DIuin objet de tous mes vœux,
Que ce m'eſt vn ſupplice & long & rigoureux
De ne vous aimer pas autant que ie ſouhaite !
En ce point toutesfois ce ſupplice m'eſt doux,
Qu'il ne vient ſeulement que d'vne ardeur ſecrete
D'eſtre enfin bien-toſt tout à vous.

Sur le meſme ſujet.

Où ſongeons nous, Seigneur, helas ! où ſongeons nous,
Quand les biens paſſagers vous volent noſtre zéle?
Certes noſtre eſprit infidelle
Dans cet aueugle choix ne ſonge pas à vous.
Si malgré le panchant qu'a pris noſtre foibleſſe,
Nous penſions la nuit & le iour, (dreſſe,
Que vous n'eſtes pour nous qu'amour & que ten-
Nous ne ſeriõs pour vous que tédreſſe & qu'amour,

Regrets de ne s'affliger pas assez des fautes commises.

Le déplaisir, Seigneur, que ie sens dauantage,
C'est de ne sentir pas assez
L'horreur de mes crimes passez,
Et les douceurs d'vn Pere à qui j'ay fait outrage :
C'est le plus iuste ennuy que ie souffre icy-bas,
C'est-là ce qui me rend odieux à moy-mesme,
Et rien ne me console en cette peine extrême,
Que de ne m'en consoler pas.

Que Dieu nous suffit pour nous rendre heureux.

Il faut que vous soyez vn bien
A qui, Seigneur, tout autre cede,
Puisque si-tost qu'on vous possede
Le cœur ne demande plus rien.

Reflexion sur le soin que Dieu prend de nostre bonheur.

Qu'il m'est doux, ô mon Dieu, dans les maux que j'endure,
Qu'il m'est auantageux d'oser croire en tout lieu,
Que bien que criminelle & foible creature,
I'attire les regards & les bontez d'vn Dieu !
Qu'il m'est doux de penser dans ma misere extrême,
Qu'il ne tiendra qu'à moy que vos soins amoureux
Ne m'assurent vn iour la felicité mesme
Qui dans l'Eternité rend vn Dieu bien-heureux!

Reflexion ſur l'Eternité.

Par ma correſpondance à voſtre amour ſincere,
Si ie puis, mon Sauueur, vn iour vous acquerir,
Quelle perte ailleurs puis-je faire,
Ou quel malheur puis-je encourir?
Mais ſi par le mépris de voſtre grace offerte
Mon eſprit abuſé perd vn Dieu pour iamais,
Helas! quel autre gain peut flater mes ſouhaits,
Ou quel autre bonheur peut reparer ma perte?

Qu'il n'y a rien qui nous puiſſe ſeruir d'azile contre la colere de Dieu.

Lors que mon eſprit indocile
S'eſt auec tant d'orgueil reuolté contre vous,
Pour ſe mettre à couuert de voſtre ardent courroux,
Où ſe figuroit-il vn aſſez ferme azile?
Contre vn Dieu tout preſt de changer
La tendreſſe d'vn Pere en la rigueur d'vn Iuge,
Contre vn Dieu preſt à ſe vanger,
Helas! où pouuoit-il ſe promettre vn refuge?

De la conſolation qu'on trouue dans la Penitence.

I'éprouue chaque iour, ô mon bien ſouuerain,
Que les pleurs que fait naiſtre vn intereſt humain,
Sont des ruiſſeaux amers où ſe peint la triſteſſe;
Mais ceux que verſe à tous momens
Le regret amoureux de nos débordemens,
Sont des larmes de joye, & des pleurs d'allegreſſe.

Sur le meſme ſujet.

Diuin Autheur de ma paix,
D'où peut me venir la joye,
Lors qu'au plus vif des regrets
Mon ame ſe donne en proye ?
Pleurant mon déreglement,
Ie ſens couler ſeulement
Des larmes delicieuſes,
C'eſt qu'au fort de ma douleur
Ie me dis au fond du cœur,
Qu'elles vous ſont precieuſes.

Que Dieu cherche le Pecheur, & que le Pecheur le fuit.

Quoy, mon Dieu, vous me recherchez,
Moy, dont les ſens au vice ardemment attachez
Ont depuis ſi long-temps picqué voſtre colere !
A quoy ce Malheureux, tout noircy de pechez,
Peut-il vous eſtre neceſſaire ?
A moins que ie conçoiue vn ſentiment flateur,
Certes ie ne puis méconnoiſtre,
Qu'eſtant de tous les biens & la ſource & l'autheur,
Vous ne voulez en moy voir vn bon Seruiteur,
Que pour me donner vn bon Maiſtre.
Cependant j'écoute à regret,
Mon cœur a peine encore à ſouffrir vos tendreſſes;
Et ie penſe auoir beaucoup fait,
Si pour chercher ma honte & me perdre à ſouhait,
Ie me ſauue de vos carreſſes.

De l'inſtruction que nous trouuons ſur la Croix de Ieſus-Chriſt.

Tous les objets, Seigneur, ſi ie veux les entendre,
Pour me parler de vous ſont vne forte voix,
Mais j'en puis beaucoup plus apprendre
Quand ie vous voy tout pâle expirer ſur la Croix.
Malgré ce dur trépas où l'amour vous engage,
De voſtre bouche cloſe il ſort vn doux langage,
Dont les accens müets n'ont pas moins de vigueur;
Et de cette voix ſans pareille,
Le ton myſterieux ne va point à l'oreille,
Mais il ne ſçait pas moins ſe faire entẽdre au cœur.

Continuation du meſme ſujet.

Sur cet Autel ſanglant où pour purger le crime
Vous eſtes à la fois le Preſtre & la Victime,
D'vn ſilence éloquent vous criez aux Humains;
Voyez, Pecheurs, voyez l'ouurage de vos mains,
Iugez par cet eſtrange & nouueau Sacrifice,
Iuſqu'où du Dieu viuant éclate la Iuſtice,
Et comment ſa rigueur proſcrit les ſcelerats,
Puiſque à ſon propre Fils il ne pardonne pas:
Mais penetrez auſſi dans ſes bontez ſuprêmes,
Puiſqu'au lieu de punir voſtre offenſe en vous meſmes,
Afin de vous ſouſtraire à ce dur châtiment,
Il ne veut la punir qu'en ſon Fils ſeulement;
Connoiſſez quel affront, conceuez quelle injure
Reçoit par le peché l'Autheur de la Nature,
Si cet affront ſanglant ne peut eſtre effacé,
Qu'vn Dieu ne ſatisface à ce Dieu couroucé.

Iugez mieux que iamais de quel prix eſt vne ame,
Puiſque pour l'affranchir des fers & de la flame,
Pour la remettre en grace & rétablir ſes droits,
Il faut pour ſa rançon le ſang du Roy des Rois.
Voyez en quel malheur, ſongez en quel abiſme
Vous jette la reuolte & vous plonge le crime,
Si l'homme en cet eſtat n'eſpere aucun ſecours,
Qu'il n'en coûte la vie à l'Autheur de ſes iours.
Cõprenez de quel rang l'orgueil vous fait deſcẽdre,
S'il faut qu'vn Dieu s'immole afin de vous le rẽdre,
Et que l'homme en vn mot doit peu s'enorgueillir,
Luy dont tout le partage eſt de pouuoir faillir.
Sur tout n'oubliez pas que ie ſuis la Victime (me,
D'vn amour qui vous ſauue & qui fait tout mon cri-
Profitez bien d'vn ſang que j'ay verſé pour vous,
Ou s'il eſt mépriſé, redoutez mon courroux.
Ce ſont là les diſcours que fait voſtre ſilence,
Mais il en dit bien plus lors que plus on y penſe,
Il s'explique à nos cœurs en cent autres façons,
Et leur fait chaque iour de plus hautes leçons.

De la crainte que nous deuons auoir des Iugemens de Dieu.

Mon Dieu, mon ſeul eſpoir, quelque tranquillité
Que pro luiſe en mon cœur voſtre rare clemence,
A voir voſtre iuſtice, & peſer mon offenſe,
Ie me ſens l'ame triſte & l'eſprit agité.
Quel doit eſtre mon ſort ſi l'horreur de mes crimes
Me fait dans les Enfers vne de ces victimes
Qui pouſſent contre vous des blaſphemes affreux?
Arrachez-moy, Seigneur, à ces perils eſtranges,
Et m'ajoûtez plûtoſt à ces Eſprits heureux,
Qui feront dans le Ciel retentir vos loüanges.

Des Conſolations que Dieu donne à celuy qui l'aime.

Delicieux objet de la plus pure flame,
Que n'ay-ie ſçeu pluſtoſt les ſolides plaiſirs
Que voſtre ſaint amour ſçait répãdre en vne ame?
Vn intereſt ſi doux euſt picqué mes deſirs.
Ie ne me figurois ſous voſtre ſaint empire
Que peines d'eſprit & de corps,
Qu'vn long & rigoureux martyre,
Et j'y ſens ſeulement d'agreables tranſports.

Regrets d'auoir differé à aimer Dieu.

O Dieu, ſi du cours de ma vie
Ie pouuois retrancher ces iours infortunez
Que mon eſprit deceu ne vous a pas donnez,
Que mon cœur ſeroit calme, & mon ame rauie!
C'eſt ſouffrir vn trépas bien long & bien amer,
De viure ſi long-temps dans les horreurs du vice,
Et ie vis ſeulement depuis le iour propice
Que ie commence à vous aimer.

Des douceurs que nous fait goûter vne charité toute pure.

Homme, qui que tu ſois, ſi tu veux chercher Dieu,
Le trouuer, le ſentir, le gouſter en tout lieu,
Montre-luy ſeulement vn amour ſans mélange;
Bien toſt ces beaux deſirs ont vn ſuccez heureux,
Et l'ame qui ſe forme à ce gouſt ſauoureux,
Ne prend pas aiſément le change.

Que nous ne pouuons remercier Dieu de ſes graces, que par des graces nouuelles.

Souuerain Autheur de mon eſtre,
Apres tant de bien-faits que ie reçois de vous,
Mon cœur ne peut pas reconnoiſtre
Les celeſtes faueurs d'vn traitement ſi doux;
De mes reſſentimens l'ardeur la plus fidelle
Eſt encore, Seigneur, vne grace nouuelle
Que ie tiens de vos mains, & ne puis meriter;
Ainſi de vos preſens ce ſurcroiſt fauorable
Me rend encor plus redeuable,
Lors que ie ſemble m'acquiter.

Que pour trouuer Dieu, il ne faut chercher que luy.

Souuent l'homme ſe pleint qu'auec vn ſoin extrême
Il vous cherche en tous lieux, & ne vous trouue pas;
Mais, helas! il y perd & ſon ſoin & ſes pas,
Parce qu'au lieu de vous il ſe cherche ſoy-meſme.
Auant qu'à cette gloire il ſe ſente éleué,
Il doit purger ſon cœur des faux biens qu'il adore,
Des honneurs, des plaiſirs, & de ſoy-meſme encore;
Qui ne cherche que vous, vous a bien-toſt trouué.

Deſirs d'aimer Dieu ſur toutes choſes.

Souuenez-vous de moy, mon eſpoir & ma vie,
Veillez ſur ma conduite & ſur tous mes beſoins,
Si ie ſuis l'objet de vos ſoins,
Ie conſens aiſément que la terre m'oublie;
Mais que mon cœur auſſi s'occupe tout de vous,
Faites qu'il puiſſe aimer cet entretien celeſte,
Et de peur d'interrompre vn commerce ſi doux,
Ie veux bien, s'il le faut, oublier tout le reſte.

CHAPITRE XXII.

CONTINVATION.

Que pour eſtre aimé de Dieu, il faut n'aimer que luy.

O Dieu ! mon eſpoir le plus doux,
Demeurez en vn cœur que mon amour vou
Et ne permettez à perſonne (donne,
D'y ſéjourner auecque vous:
Banniſſez-en juſqu'à moy-meſme,
Ces rigueurs me vont eſtre vn bon-heur ſans égal,
Et ie ne ſçay que trop, qu'vn Monarque ſupréme
Ne doit point ſouffrir de Riual.

Que nous trouuons Dieu par tout.

Seigneur, tous les objets parlent de vos grãdeurs,
L'onde, la terre, & l'air en rendent témoignage,
Et ces flãbeaux ſi purs qu'ont les Cieux en partage,
Eſtalent leur clarté bien moins que vos ſplendeurs.
Certes l'hõme icy-bas n'a pas droit de ſe pleindre
Que vous vous cachez trop à ſes foibles regards,
Dans vos effets diuers vous auez ſçeu vous peindre,
Et l'œil le moins perçant vous voit de toutes parts:
Mais de voſtre grandeur la marque la plus belle,
Et qui ne dépend point du rapport de nos yeux,
C'eſt que quand on vous cherche auec vn ſoin fi-
On peut vous trouuer en tous lieux. (delle,

Que l'opinion des Hommes ne doit pas nous détourner du bien.

Que le Monde à ſon choix ou m'approuue ou me blâme,
Il faut enfin, il faut viure ſous voſtre loy;
Quand vous ferez, Seigneur, rendre conte à mon ame,
Ce ne ſera pas luy qui répondra pour moy.
A qui veut des Mondains conſulter les caprices,
En des vertus du temps il faut changer les vices,
Auec le gouſt du Siecle il faut eſtre d'accord;
Mais de ces cœurs legers bien que pendant la vie
Chacun ſuiue à ſon gré ſa pente ou ſon enuie,
Ils ſont tous d'vn aduis à l'inſtant de la mort.

Que Dieu recompenſe juſqu'à nos bons deſirs.

O qu'enuers nous, mon Dieu, voſtre conduite eſt douce,
S'il faut qu'on la compare auec celle des Grands!
Leur dédain nous confond, leur chagrin nous repouſſe,
Et vous n'auez pour nous que des ſoins attirans:
L'intereſt toutefois à ce point nous maiſtriſe,
Que nous ſacrifions & repos & franchiſe,
Pour ſeruir à leur gloire, & flatter leurs plaiſirs.
Quel fruit recueillõs-nous de tous ces vains offices?
Ils meurent bien ſouuent ſans payer nos ſeruices,
Et vous payez, Seigneur, juſques à nos deſirs.

De noſtre impuiſſance à remercier Dieu de ſes Bienfaits.

Bien que ie m'efforce à vous plaire,
Ie ne veux pas, Seigneur, eſtre aſſez temeraire
Pour vous faire valoir & mon zéle & ma foy;
Loin de prendre mes ſoins pour des deuoirs vtiles,
Ie croy ne vous offrir que des ſouhaits ſteriles,
Encore ces ſouhaits ne ſont-ils pas à moy.
Ce ſont des fruits de voſtre grace,
Qui par les doux attraits d'vn concours efficace,
Les produit dans mon cœur ~~en dépit~~ de mes ſens;
Et moy qui ne ſuis rien que la meſme impuiſſance,
Dans le plus haut effort de ma reconnoiſſance
Ie vous fais ſans rougir vn don de vos preſens.

Acte de Foy.

Qu'il m'eſt, Seigneur, qu'il m'eſt facile
De rendre ma raiſon docile
Au doux empire de la Foy,
Mon eſprit connoiſt ſes limites,
Et ie croy ce que vous me dites
Beaucoup mieux que ce que ie voy.
Quoy que voſtre bouche m'annonce,
Mon ſeul reſpect eſt ma réponſe,
Au moindre effort que ie me fais:
Ie bannis les doutes friuoles,
Et pour bien croire à vos paroles,
C'eſt aſſez de voir vos effets.

Acte d'Eſperance.

Quand ie porte les yeux ſur mes fautes paſſées,
L'imperieux effroy qui trouble mes penſées
Me met l'ame en deſordre, & le cœur aux abois;
Mais, ô mon refuge & mon maiſtre,
Quand ie vous voy pour l'homme expirer ſur la (Croix,
Mon eſpoir commence à renaiſtre.

De l'eſperance & de la crainte.

Bien que ce ſoit pour nous vn ſujet de triſteſſe,
Que du Salut de l'homme on n'oſe s'aſſurer,
Au milieu des perils ie reprens l'allegreſſe,
Quand ie ſonge qu'vn Dieu m'ordonne d'eſperer.
Ainſi, qu'aſſez ſouuent on éprouue des craintes
Qui du deſeſpoir meſme égalent les atteintes,
Et portent d'auſſi rudes coups!
Ainſi, ſouuent le cœur conçoit vne eſperance,
Qui tient beaucoup de l'aſſurance,
Et dont l'effet eſt auſſi doux.

Que Dieu ne rejette perſonne.

Seigneur, voſtre bonté parfaite
Eſt inépuiſable pour nous,
Ceux meſme que chacun rejette,
Trouuent accueil auprés de vous:
L'homme ſans nom & ſans naiſſance,
Sans merite, ſans connoiſſance,
Sans ſecours, force ny ſoûtien,
Pourueu que ſon cœur ſe diſpoſe
A ne ſe juger propre à rien,
Vous deuient propre à quelque choſe.

Contre les frayeurs inquiétes.

Quittons enfin, mon cœur, cette frayeur trop rude
Que de noſtre bonheur nourrit l'incertitude,
Et cherchons en Dieu ſeul noſtre paix iour & nuit:
De ce trouble aſſaſſin c'eſt trop ſentir l'atteinte,
L'eſpoir que la grace produit
Laiſſe peu de place à la crainte.

De l'inquiétude que nous doiuent donner nos pechez.

Si voſtre grandeur eſt bleſſée,
Quand j'ay le courage aſſez bas
Pour me permettre vne penſée
Qui n'aille pas à vous, ou qui n'en vienne pas:
Puis-je encore, Seigneur, auoir aſſez d'audace
Pour ne redouter point voſtre iuſte courroux,
Quand mon ſouuenir me retrace
Tout ce que j'ay fait contre vous ?

Du peu que Dieu nous demande pour reconnoiſſance de ſes Bienfaits.

Pour tous les biens que ie vous doy,
Seigneur, vous deſirez de moy
Seulement mon cœur en partage;
Vous-meſme vous me l'auez dit,
Et ie vous dois bien dauantage,
De ce que ſi peu vous ſuffit.

De l'inutilité des ſeruices que nous rendons à Dieu.

A ménager les dons que voſtre amour m'enuoye,
Ie veux inceſſamment appliquer tout mon ſoin,
Ie veux à vous ſeruir que tout mon cœur s'employe
Et ie ſens pourtant de la joye,
Que vous n'en ayez pas beſoin;
C'eſt vn plaiſir pour moy dont j'ignore les cauſes,
Et qui va toutesfois ſouuent juſqu'aux tranſports,
Que nos efforts pour vous ſoient d'impuiſſants efforts,
Qu'en vous meſme en tout temps vous trouuiez toutes choſes,
Et n'empruntiez rien au dehors.

De la miſere où le peché nous jette.

O que ie me ſuis fait vn cruel traitement,
Quand j'ay crû loin de vous contenter mon enuie!
Vous eſtes le chemin, la verité, la vie,
Et ie n'eſtois que mort, qu'erreur, qu'égarement.
Vous eſtes ce chemin qui conduit à la joye,
Et cette verité qu'il me faut adorer,
Vous eſtes cette vie où ie dois aſpirer,
Si du plus dur trépas ie ne me rends la proye.
Ainſi, Seigneur, ainſi loin d'vn chemin ſi beau,
Loin d'vne verité ſi haute & ſi profonde,
Loin d'vne vie enfin en bonheur ſi feconde,
Ie penſois eſtre vn homme, & j'eſtois ſon tombeau.

Que nous ne pouuons aller à Dieu que par luy-meſme.

Pour arriuer à vous les routes ſont diuerſes,
Tantoſt par le repos, tantoſt par les trauerſes
On ſe fait vn ſentier ou moins rude ou moins doux:
Quelle erreur toutesfois tient mon ame obſedée?
Ces chemins ſont diuers ſeulement en idée,
Et c'eſt par vous tout ſeul qu'il faut aller à vous.

Qu'il faut mépriſer l'opinion des Hommes.

Au premier bruit, Seigneur, du deſſein que ie fais
De vous aimer ſans ceſſe, & ſans ceſſe vous craindre,
De ſortir de l'erreur pour n'y rentrer iamais,
Les vns võt me blâmer, les autres võt me pleindre;
Mais leur pleinte ou leur blâme en l'eſtat où ie ſuis
Ne ſont pas vn ſujet digne de mes ennuis,
Ou qui retienne encor ma raiſon incertaine:
Mes vœux s'accordent mal auecque leurs deſirs,
Et s'ils ont pitié de ma peine,
I'auray pitié de leurs plaiſirs.

De la liberté qu'on trouue dans le ſeruice de Dieu.

I'ay craint de m'impoſer vne fatigue extrême
Lors que ie m'exhortois à rõpre auec moy-meſme,
Pour me donner à vous & ſubir voſtre loy;
C'eſtoit-là mon obſtacle, & c'eſtoit-là ma peine:
Mais, ô Dieu, qu'en ce point ma frayeur eſtoit vaine!
Quand ie ſuis tout à vous, ie ſuis bien plus à moy.

De l'obligation que nous auons de pardonner les offences.

Vous, qui dans ma conduite & preſente & paſſée,
Trouuez tant à punir, ou tant à pardonner,
Lors qu'vn leger affront ſoûleue ma penſée,
Pouuez vous bien, Seigneur, ne me pas condamner?
Ie ſçay ſi peu pour vous ſouffrir la moindre offenſe,
Que meſme d'vn mépris la douteuſe apparence
Fait voir d'vn promt couroux mes eſprits forcenez.
Quelle eſt, mon Dieu, quelle eſt cette delicateſſe!
C'eſt à vous plus qu'à moy que l'injure s'adreſſe,
Et ie veux la punir quand vous la pardonnez.

Que l'amour de Dieu nous eſt neceſſaire pour bien parler de luy.

D'où peut venir, Seigneur, que ſouuent parmy nous
Vn modeſte ignorant parle bien mieux de vous,
Que d'vn Sçauant fameux l'éloquence fertile;
Que voit cet eſprit ſimple en vn ſujet ſi grand?
Ah! c'eſt que voſtre amour parle dans l'ignorant,
Et que ſouuent l'orgueil preſche dãs l'hõme habile.
Pour bien parler de vous, ou pour bien receuoir
Ce qu'en dit l'ignorance, ou qu'en dit le ſçauoir,
Il faut de voſtre amour poſſeder la ſcience;
L'amour parle ſans art, mais non pas ſans vigueur;
S'il ne flate l'oreille, il ſçait gagner le cœur,
Et ſouuent dit beaucoup meſme par ſon ſilence.

Qu'il faut écouter la voix de Dieu quand il nous appelle.

Vous parlez à mon cœur ſans fin & ſans relâche,
Et ce cœur paroiſt ſourd à vos diuins accens;
Mon amour s'inquiéte, & ma raiſon ſe fâche,
Qu'il ſemble plus docile à la voix de mes ſens.
O Dieu ! faites pour luy taire leur inſolence,
Leur entretien honteux luy doit eſtre ſuſpect,
Et pour vous écouter auec plus de reſpect,
Qu'il s'impoſe à ſoy-meſme vn rigoureux ſilence.

Que la paix eſt ferme ſi la grace la donne.

Seigneur, que tout conſpire à troubler mõ repos,
Que ie ſois agité ſur la terre & ſur l'onde,
I'aime encor beaucoup mieux la tẽpeſte & les flots,
Que ce calme flateur que nous promet le Monde.
Ouy, j'y renonce pour iamais,
Mais ie ne connois point d'orage qui m'eſtonne,
Ny qui puiſſe en mon cœur interrompre la paix,
Si c'eſt voſtre amour qui la donne.

Que Dieu peut faire de nous ce qu'il veut.

Bien que ie ne ſois que foibleſſe,
Mon cœur en ſent peu de triſteſſe,
Si vous deuenez mon ſoûtien :
Sur ce point ſeul ie me repoſe,
Que ce Dieu qui fiſt tout de rien,
Peut faire de moy quelque choſe.

CHAPITRE XXIII.

CONTINVATION.

Acte d'Adoration.

GRand Dieu dont l'Vniuers se reconnoist l'ou-
Souuerain Autheur des Humains, (urage,
Ie viens auec respect vous rẽdre vn plein hõmage
De l'estre dépendant que ie tiens de vos mains:
S'il faut dõner ma vie & mon sang pour vous plaire,
Ie vole auec transport à cet heureux deuoir,
Et ie trouue ma joye en cet aueu sincere
Et de ma dépendauce & de vostre pouuoir;
Ou mesme ie consens, objet tout adorable,
Et iamais assez adoré,
Si c'est à vos grandeurs rendre vn culte a greable,
A rentrer dans le rien d'où vous m'auez tiré.

Desirs d'éuiter ce qui blesse la pureté.

Ne permettez, mon Dieu, ne permettez iamais
Que mon cœur se dérobe à ses chastes souhaits,
Pour languir dans l'opprobre, & croupir dans la
fange;
Ny qu'enfin, destiné pour gouster des plaisirs
Qui sur le haut des Cieux font le bõheur de l'Ange,
Au bonheur de la brute il borne ses desirs.

Regrets de ne receuoir pas le S. Sacrement auec assez de preparation.

Quãd ie vous voy, mõ Dieu, sortir du Sanctuaire
Pour venir habiter en moy,
A cet honneur si grand qu'il vous plaist de me faire
Ie tremble en mesme temps de respect & d'effroy:
Ouy, mon ame est toute estonnée
De vous voir en ce triste lieu,
De voir vne demeure & vile & profanée,
Deuenir le sejour d'vn Dieu.
Mais puisque vne bonté qui n'a point de seconde
Vous resoud à me faire vn traitement si doux,
Purifiez du moins cette retraite immonde,
Et la rendez digne de vous.

Acte d'Humilité.

En vous voyant si grand, & moy si peu de chose,
Ie ne sçay comment mon cœur ose
S'éleuer chaque iour jusqu'à vostre entretien,
Ie me croy deuant vous bien moins qu'vn peu de cendre,
Et si rien pouuoit mesme estre au dessous du rien,
Deuant vous j'y voudrois descendre.

Que l'Homme seroit heureux de ne songer qu'à Dieu.

O que l'homme, Seigneur, seroit digne d'enuie!
Qu'il se feroit vn sort & glorieux & doux,
S'il s'oublioit toute sa vie
A force de penser à vous!

Que l'homme ne peut rien ſans la grace.

Seigneur, qui ſçauez ma miſere,
Lors que j'ignore mes beſoins,
Comment puis-ie y trouuer le ſecours neceſſaire,
Si vous ne préuenez & mes cris & mes ſoins?
Ie conçois peu mon mal, quelque grand qu'il puiſſe eſtre,
Il faut que vos clartez me le faſſent paroiſtre,
Ou mon cœur ne peut pas vous en entretenir;
Il faut pour m'en tirer que voſtre grace m'aide
A vous demander le remede,
Et qu'elle m'aide à l'obtenir.

Crainte des Iugemens de Dieu.

O mon Pere,& mon Iuge,appaiſez mes alarmes,
Ou du moins moderez les troubles que ie ſens,
Quand ie ſonge à ce iour de miſere & de larmes
Où vous pardonnerez à peine aux innocens!
S'il me faut toſt ou tard ſentir voſtre colere,
Montrez-moy maintenant mõ Iuge dans mõ Pere,
Brûlez, coupez, tranchez, tout mõ ſang eſt à vous;
Mais en ce iour affreux où pour tout mon refuge
Ie n'ay que vos bontez contre voſtre couroux,
Helas! laiſſez-moy voir mon Pere dans mon Iuge.

Que noſtre repos ne ſe trouue qu'en Dieu.

Si Dieu ſeul eſt le centre où l'homme ſe repoſe
Malgré la tempeſte & les flots,
Où pourra trouuer ſon repos
Vne ame qui ſoûpire aprés toute autre choſe?

Des auantages que l'Humilité nous produit.

Que nous ſert-il de prendre vn vol audacieux,
Pour nous mettre au deſſus des autres ?
Plus l'homme en cette vie eſt petit à ſes yeux,
Plus il eſt grand deuant les voſtres.
Monarque tout bon & tout grand,
Quand il confeſſe ſon neant
Il ſent qu'autant de fois vous le faites renaiſtre,
Et que pour ce ſincere adueu,
Que vous eſtimez tant, & qui couſte ſi peu,
La grace en meſme temps luy donne vn nouuel eſtre.

Du ſoin que Dieu prend de nous retirer des perils où le peché nous engage.

Quand ie ſonge aux perils dont vous m'auez tiré,
Et que de mes pechez ie me repeins l'image,
Mon eſprit eſt, Seigneur, encor mal aſſeuré,
Et l'effroy de nouueau m'agite le courage :
Mon ame cependant ſommeilloit dans la paix,
Sur le point de vous perdre, & perdre pour iamais,
On ne m'auoit point veu rien craindre de funeſte;
Lâchement aſſoupy dans mon oiſiueté,
Ie n'ay point apperceu ce danger manifeſte,
Qu'apres que voſtre ſoin m'a mis en ſeureté.

Sur le meſme ſujet.

Monarque tout-puiſſant du Ciel & de la terre,
Que pour gagner les cœurs vos bontez ont d'attraits!
Quand mon cœur mutiné vous declaroit la guerre,
Vous ne me pourſuiuiez que pour m'offrir la paix;
Brûlant pour mon ſalut, cõme moy pour ma perte,
Vous auez attaqué mon ame à force ouuerte,
Pour l'arracher enfin à ſes déreglemens.
Qui vous a fait, mon Dieu, ſuiure ainſi voſtre proye?
Ma perte nuiſoit-elle à vos contentemens?
Ou mon ſalut peut-il augmenter voſtre joye?

Reconnoiſſance de l'amour que Dieu a pour nous.

Brûlons, brûlons, mon cœur, pour vn bien ſouuerain,
Ne ſoyons plus qu'amour pour vn Dieu tout aimable,
Aimons dés aujourd'huy, ſans attendre à demain,
Et rendons cette ardeur ſi forte & ſi durable,
Qu'à l'étouffer en nous tout l'Enfer tâche en vain:
Ce Dieu nous a cheris auant noſtre naiſſance,
Il faut, il faut enfin que la reconnoiſſance
Commence à ſe produire au iour,
Et ſi d'vn ſi beau feu nous n'auons fait l'auance,
Que nous puiſſions du moins rendre amour pour amour.

De la patience de Dieu à attendre noſtr. Conuerſion.

Ie me trouue, Seigneur, heureuſement ſurpris,
Que vous n'ayez déja proſcrit vn temeraire,
Et fait tonner voſtre colere
Contre l'orgueil de mes mépris.
Ie connois toutesfois, ou ie penſe connoiſtre
Ce qui peut empeſcher vos foudres de partir,
Sans doute voſtre cœur aime ce repentir
Que voſtre grace en moy doit bien-toſt faire naiſtre.

Que Dieu met tout en vſage pour toucher le Pecheur.

A reduire vn pecheur qui ſonge à ſe deffendre,
O que voſtre amour eſt ſçauant!
Pour vos bontez, Seigneur, c'eſt trop peu de l'attendre,
Vous allez encore au deuant;
Vous employez pour luy menace ſur menace,
Vous prodiguez grace ſur grace,
Tant que ſon repentir calme voſtre courroux;
Et s'il renonce enfin au peché qu'il adore,
Vous le recompenſez encore
Des dons qu'il a receus de vous.

Deſirs de Conuerſion.

O Dieu ! puiſqu'il eſt vray qu'vne ame criminelle
Fait par ſon changement l'allegreſſe des Cieux,
Forcez enfin mon cœur à vous eſtre fidelle,
Et de mon repentir faites parler mes yeux:
Déja depuis long-temps cet Ange tutelaire,
Dont le conſeil m'exhorte, & dont le ſoin m'éclaire,
Me voit auec douleur en l'eſtat où ie ſuis;
Dégagez mes eſprits de mes erreurs eſtranges,
Et pour le conſoler enfin de ſes ennuis,
Que ie porte la joye au cœur de tous les Anges.

Comment Dieu recompenſe ceux qui le ſeruent.

Nous n'obtenons des Grands pour prix d'vn zéle extrême,
Qu'vn bien qui chaque iour peut nous eſtre rauy;
Et vous, le Roy des Roys, & la grandeur ſuprême,
Vous, le Dieu des Humains, vous vous donnez vous-meſme
A tous ceux qui vous ont ſeruy.
Ie veux donc eſtre à vous, mon deuoir le commãde,
Et ie ne conſens point que mon cœur vous demãde
D'autres biens que vous ſeul pour le prix de mes ſoins.
Cette pretention eſt grande,
Mais vous ne voulez pas qu'il ſe contente à moins,

Qu'il faut ménager auec ſoin les graces que Dieu nous fait.

N'abuſons pas, mon cœur, des ſaintes influences
Que Dieu ſe plaiſt ſans ceſſe à répandre ſur nous,
Ce ſont de fecondes ſemences,
Qu'on ne peut étouffer ſans aigrir ſon couroux;
Répondons feruemment au ſoin de ſes tendreſſes,
Chaque iour il nous parle, écoutons chaque iour;
Ou prenons garde enfin, aprés tant de careſſes,
Que ce Dieu rebuté ne rebute à ſon tour.

De l'auantage qu'on trouue à ne s'occuper que pour Dieu.

Quand mon eſprit vous quitte, & ſe donne aux (affaires
Et mondaines & paſſageres,
Ie ſens bien que de vous il eſt ~~bien-toſt~~ longtemps priué;
Mais ſi vos intereſts reglant ſeuls ſon enuie,
A vous quitter pour vous ſon deuoir le conuie,
Il vous a bien-toſt retrouué.

Deſirs de perſeuerance.

Diuin Sauueur, en qui j'eſpere,
Faites-moy ce don precieux,
Par qui dans la route des Cieux
L'homme s'auance & perſeuere:
Sans ce gage heureux & diuin,
Nos vertus tombent à la fin
En vne triſte decadence;
On voit cheoir les plus éleuez,
Et de ces Saints en apparence
Se font ſouuent des Réprouuez.

Crainte de ne perſeuerer pas dans la Vertu.

Ie me confie en vous, ô ma ſeule allegreſſe,
Et le ſeul bonheur que j'attens,
Et me deffie en meſme temps
De moy-meſme & de ma foibleſſe :
Quoy que pour mon repos vous ayez projetté,
Si voſtre ſaint amour n'y joint la fermeté,
Chaque objet me pourra ſéduire;
Sans ce bienfait nouueau ma paix ne peut durer,
Et peut-eſtre en vn iour ie puis bien plus détruire,
Que vous ne voudrez reparer.

CHAPITRE XXIV.

CONTINVATION.

Que nous deuons toûjours viure dans la crainte.

SEigneur, de quelque grace & de quelque vertu
Que l'homme par vos ſoins ſe trouue reueſtu,
Il doit juſqu'au trépas nourrir l'inquiétude;
Puis qu'il luy faut viure & mourir
Dans cette affreuſe incertitude,
Si vous ſauuez ſon ame, ou la laiſſez perir.

Sur le meſme ſujet.

Mon Dieu, qu'au fort des mes langueurs
Ma raiſon me preſcrit vn déplaiſir extrême!
Ie n'ay pas ſeulement à craindre vos rigueurs,
Ie ſuis reduit encore à me craindre moy-meſme:
Bien qu'à gagner mes volontez
Vous ayez tant de fois prodigué vos bontez,
Ie puis leur rauir leur conqueſte;
Ie ſuis le iuſte objet de mon plus dur effroy,
Et mon malheur eſt preſt de fondre ſur ma teſte,
Si vous ne me ſauuez de moy.

Sur le meſme ſujet.

O Dieu, que juſtement ie crains voſtre couroux,
Puiſque la Foy me montre également en vous
L'amour & la rigueur, la grace & la vengeance!
Et ce qui doit ſans doute à bon droit m'eſtonner,
C'eſt qu'en moy la rigueur peut punir mon offence,
Et que l'amour en moy n'a rien à couronner.

Sur le meſme ſujet.

Parmy les dons, Seigneur, que de vous ie reçoy,
Vn rigoureux ennuy me touche,
Mon peril le plus grand ne meurt qu'auecque moy,
Et de mes ennemis ie ſuis le plus farouche:
Pour m'animer ſans ceſſe à marcher ſur vos pas,
Et ſuiure conſtamment vos traces,
Vos graces ne me manquent pas,
Mais ie puis manquer à vos graces.

De la confiance que nous deuons auoir en Ieſus-Chriſt.

Seigneur, venez me ſecourir,
Quelques pechez qu'en moy vous ayez pû connoiſtre
Pourriez-vous vous reſoudre à me laiſſer mourir,
Moy, pour qui dans le tẽps vous auez voulu naiſtre?
Aprés auoir pour moy prodigué voſtre ſang,
Afin de rétablir mon ame dans ſon rang,
Eſt-il rien qui vous laſſe, ou rien qui vous dégouſte?
Aprés vos ſoins à me chercher,
Si vous vous ſouuenez du prix que ie vous couſte,
Mon ſalut vous doit eſtre cher.

De l'efficace de la Penitence.

Seigneur, ie ſçay que mes forfaits
Pouuoient me perdre pour iamais,
Si vous auiez pour l'homme vn cœur inexorable;
Mais bien-toſt par voſtre aide il voit tout reparé,
Et le pecheur le plus coupable
Ceſſe d'eſtre pecheur ſi-toſt qu'il a pleuré.

Que Dieu nous appelle, & que nous negligeons de luy répondre.

Lors qu'auec vn amour & ſi ferme & ſi tendre
Vous ne ſongiez qu'à me chercher,
Mon Dieu, mõ ſeul refuge, au lieu de vous attendre,
Ie ne ſongeois qu'à me cacher;
Ingrat, aueugle, & temeraire,
L'eſprit depuis long-temps dans l'erreur affermy,
Ie fuyois lâchement d'entre les bras d'vn Pere
Dans les pieges d'vn ennemy.
Quel euſt eſté mon ſort ſi cet amour prõpice,
Qui malgré mes refus s'obſtine à me ſauuer,
Euſt remis à voſtre iuſtice
Les ſoins de me pourſuiure, & ceux de me trouuer?
Deuant ce tribunal où meſme l'innocence
N'empeſche pas l'effroy de glacer tous les cœurs,
Comment vous déguiſer ma honte & mon offenſe,
Ou comment me ſouſtraire à vos iuſtes rigueurs?
Enfin voſtre bonté remporte vne victoire
Qui me rétablit dans l'honneur;
Puiſſe-t-elle à iamais ſeruir à voſtre gloire,
Comme elle ſert à mon bon-heur.

Que la Charité eſt la vie de l'ame.

L'ame où voſtre amour n'eſt pas
Se ſent peſante & groſſiere,
Plus lourde que la matiere,
Elle tend toûjours en bas:
Mais ſi cette pure flame
En fait mouuoir les reſſorts,
On voit qu'elle agit dans l'ame
Mieux que l'ame dans le corps.

Combien nous deuons craindre que Dieu ne nous abandonne à nous meſmes.

O Dieu! quand contre vous j'oſe me ſoûleuer,
Pourquoy ne penſer pas à ce malheur extrême,
Que qui vous a perdu ne peut vous retrouuer,
Si vous ne vous offrez à le chercher vous meſme?
Et pourquoy ne me dy-je en ce triſte moment
Où de vos droits ſentiers ma paſſion m'égare;
A me laiſſer perir dans mon égarement,
Peut-eſtre que Dieu ſe prepare.

Du changement que la Charité met en l'Homme.

Voſtre amour met dans l'homme vn changemẽt
eſtrange,
Il eſtoit preſque brutte, & deuiẽt preſque vn Ange,
Et du rang le plus bas il s'éleue au plus haut:
Aprés que vos bontez en ont fait leur conqueſte,
On le voit different de ſoy-meſme auſſi-toſt,
Bien plus qu'il ne l'eſtoit autresfois de la beſte.

Comme Dieu nous facilite le reſſentiment que nous deuons auoir de ſes graces.

Pour tant de biens & tant de graces
Que vous faites pleuuoir ſur l'homme à tout moment,
Pour tant de faueurs efficaces
Vous ne voulez de luy que ſon cœur ſeulement.
Ainſi, Dieu tout aimable, il n'eſt point d'impuiſſance
Qui s'oppoſe aux efforts de ſa reconnoiſſance,
Et le pauure & le riche en ce point ſont égaux;
Meſme ſouuent le pauure a ce ſaint auantage,
Qu'il peut donner ſon cœur ſans dõner de riuaux,
Et que ce don du riche eſt ſouuent vn partage.

Qu'il n'y a rien qui ne puiſſe ſeruir à noſtre Salut, ſi nous en ſçauons vſer.

De quelque affliction que nous ſoyons battus,
Tout profite, Seigneur, au cœur qui vous adore,
Nos malheurs, nos deffauts, & nos pechez encore
Seruent ſouuent à nos vertus:
Nos malheurs bien compris tiennent l'ame aduertie,
Nos deffauts obſeruez ſont noſtre modeſtie,
Et nos pechez connus ſont noſtre ſeureté:
Nos maux ſi nous voulons deuiennẽt vos careſſes,
Et ſi nous ne pouuons vous offrir des richeſſes,
Nous vous pouuons du moins offrir la pauureté.

Que l'homme ne ſonge point à l'Eternité.

O Dieu, quelle eſt la vanité
Qui retient dans l'erreur nos ames inſenſées !
Nous negligeons l'Eternité,
Et le temps a tout ſeul nos ſoins & nos penſées.
L'homme, ſans penſer au trépas,
Songe à s'eſtablir icy-bas,
Comme s'il s'aſſuroit d'vne eternelle vie,
Et s'alarme auſſi peu les ſens
Pour ce grand aduenir dont la mort eſt ſuiuie,
Que ſi l'ame & le corps mouroient en meſme tẽps.

De l'abnegation neceſſaire pour plaire à Dieu.

Celuy qui vous cherche, & qui s'aime,
Seigneur, entend mal ſon deuoir ;
Et qui ne renonce à ſoy-meſme,
N'eſt pas digne de vous auoir.

Regrets des fautes paſſées.

Ie ſens vn dur ennuy, Souuerain Roy des Rois,
Que vous ayez ſur vne Croix
Verſé tout voſtre ſang pour lauer mon offenſe ;
Mais ce m'eſt vn regret plus cuiſant & plus fort
D'auoir fait contre vous éclater ma licence,
Depuis que i'ay ſçeu voſtre mort.

Déplaiſirs de voir l'ingratitude des Hommes enuers Dieu.

O Dieu ! qui ſur tout l'Vniuers
Répandez les faueurs d'vne bonté feconde,
Que n'eſtes-vous connu dans les climats diuers?
Que n'eſtes-vous aimé de tous les cœurs du mõde?
Ie voudrois expoſer ma vie autant de fois
Que voit l'Aſtre du iour de Mortels ſur la terre,
Pour remettre deſſous vos loix
Des Sujets reuoltez qui vous liurent la guerre.
Certes le bon-heur de mon ſort
Iuſqu'au dernier des iours ſeroit digne d'enuie;
Et pour bien meriter vne ſi belle mort,
C'eſt trop peu de perdre la vie.

Que pour aimer Dieu il faut éuiter juſqu'aux moindres fautes.

Seigneur, au lieu d'vn feu chaſte & reſpectueux,
Ie n'ay pour vous encor qu'vne flame legere,
Si ie fuy ſeulement ces pechez monſtrueux,
Qui ſont la mort du Fils, & la douleur du Pere:
Pour vous montrer vn cœur docile à voſtre loy,
Pour fixer vos faueurs & voſtre grace en moy,
Iuſqu'aux moindres ſujets il faut eſtre fidelle;
De mes affections eſt-ce vn gage éclatant
De ne vous porter pas vne atteinte mortelle,
Puiſque l'indifference en peut promettre autant?

Qu'il faut s'affliger des pechez d'autruy.

Mon cœur, ne te contente pas
D'abhorrer les pechez dont ta foibleſſe abonde,
Déteſte encor les attentats
Qu'eſtale contre Dieu tout le reſte du monde:
C'eſt par là qu'on peut voir qui guide tes eſprits,
Ou d'vn zéle ſeruile, ou d'vn zéle ſincere;
L'outrage que reçoit vn Pere,
Doit eſtre la douleur du Fils.

Que nous ne deuons nous affliger que de ce qui déplaiſt à Dieu.

Pour n'auoir pas de hauts talens,
Nourrir des chagrins violens,
Seigneur, c'eſt faire injure à voſtre Prouidence;
Au lieu que gémir deuant vous
De ce que ie ne ſuis que reuolte & qu'offenſe,
C'eſt deſarmer voſtre couroux.

Du zéle que les Saints ont pour noſtre ſalut.

Vos Eleus ne ſont point jaloux,
Que l'honneur qu'ils tiennent de vous
Soit vn bien qui ſe communique;
Nous voyons au contraire à leur ſoin obligeant
De nous en faire à tous vne ſource publique,
Que leur felicité croiſt en ſe partageant.

Esperance de Conuersion.

Bien que ie sois encor rebelle à vostre loy,
I'espere que bien-tost vous me rendrez tout autre;
Et ce desir qu'enfin vous en mettez en moy
Semble déja, Seigneur, me répondre du vostre.

Qu'au lieu de nous affliger de nos deffauts, il faut nous affliger de nos pechez.

Quand ie hay mes deffauts ie ~~pense~~ croy me bien haïr,
Et deuenir la peine & l'horreur de moy-mesme:
Mais que la vanité sçait l'art de me trahir,
Ie ne me hay, Seigneur, que parce que ie m'aime;
Ce sont de mon orgueil les mouuemens cachez,
Qui m'arrachẽt des pleurs, & donnent des alarmes:
Helas! qu'il vaut bien mieux qu'à pleurer mes pechez
Ie dispose mes yeux, & reserue mes larmes.

Moyen de s'assurer contre la crainte de la Mort.

Pour nous prémunir icy bas
Contre les frayeurs du trépas,
Il faut faire à Dieu seul aboutir nostre enuie:
Ainsi de nos terreurs il trompera l'effort,
Et qui l'aime pendant la vie,
Le craint beaucoup moins à la mort.

Que

Que Dieu tout grand qu'il eſt veut bien habiter en nous.

Puiſque voſtre auguſte preſence
Remplit tout ce vaſte Vniuers,
Sans que tant de climats diuers
Bornent voſtre grandeur immenſe;
Puiſque meſme au delà des Cieux
Vous ſeruez de demeure & de tẽple à vous-meſme,
Peut-on croire, ô bonté ſuprême,
Qu'vn ame ſoit pour vous vn ſéjour precieux?
Helas! quel eſt ſon prix, ou quel eſt ſon merite?
Ou plûtoſt en ce point quel eſt voſtre pouuoir?
Celle qui deuant vous ſe fait la plus petite,
Vous ſemble la plus propre à vous bien receuoir.

De l'Humilité.

O Dieu! ſi voſtre amour vainqueur
Met l'humilité dans mon cœur,
Ne permettez pas qu'il s'en flatte;
Ce ſeroit trahir ſon deuoir,
Et cette vertu delicate
Se perd ſi-toſt qu'on croit l'auoir.

De l'Eternité.

Mon Dieu, venez me ſecourir
Contre l'aueuglement où mon ame ſe liure,
Ie ne me ſouuiens point, ny qu'il me faut mourir,
Ny qu'aprés cette mort il me faut toûjours viure.

Déteſtation des pechez commis.

Seigneur, que le peché me deuient odieux !
C'eſt vn mal que mon cœur déteſte ſur tout autre,
Sur tout il me déplaiſt de déplaire à vos yeux,
Et j'en fais mon horreur parce qu'il eſt la voſtre;
Ie voudrois que vos châtimens
Euſſent préuenu les momens
Où ie me ſuis permis vne ſi lâche enuie;
Mais du moins puiſſe enfin voſtre iuſte couroux
Armer mille trépas contre vne ſeule vie,
Plûtoſt que j'arme encor ce monſtre contre vous.

De la vanité des grandeurs du Monde.

Mon cœur, pour voir des Grands éclater les ſpendeurs,
N'abaiſſe point tes vœux vers ces freſles grandeurs
Dont peut-eſtre bien-toſt Dieu veut borner la courſe;
Tâche de t'éleuer à des ſouhaits plus beaux,
Et puiſqu'il t'eſt permis de puiſer dans la ſource,
Ne t'arreſte point aux ruiſſeaux.

Sentimens d'amour & d'humilité.

Objet de mes vœux le plus doux,
Ie n'oſe pas encor vous demander à vous,
Ce bonheur eſt trop grand, & mon cœur trop coupable;
Seul eſpoir de tous les Humains,
Montrez-moy ſeulement à vous eſtre agreable,
Ie remets le reſte en vos mains.

De la crainte filiale & de la crainte ſeruile.

Pour meriter vn iour que voſtre ſang me laue
Des tâches qu'en mon ame ont laiſſé mes forfaits,
Faites, diuin objet de mes plus doux ſouhaits,
Que ie vous craigne en Fils & non pas en eſclaue.
Cette frayeur ſeruile a de foibles attraits,
Pour deſarmer d'vn Dieu la haine ou la colere;
Mais la crainte amoureuſe a des charmes ſecrets,
Qui regagnent au Fils la tendreſſe du Pere.

Qu'il faut pleindre le pecheur & non pas le mépriſer.

N'inſultons point, mon ame, au triſte abaiſſement
D'vn cœur qui contre Dieu s'obſtine a ſe défendre;
Peut-eſtre qu'en moins d'vn moment,
Ce cœur peut s'éleuer, & nous pouuons deſcendre.

Qu'il faut bien ſouuent negliger les diſcours qu'on fait de nous.

Qu'importe-t-il, Seigneur, au repos de mon ame
En quels termes de moy l'hõme parle en tous lieux,
Si ie ſuis coupable à vos yeux
Ie dois bien vouloir qu'il me blâme,
Si ie tâche au contraire à ſuiure voſtre loy,
En tous les lieux où ie me trouue
Si voſtre crainte regne inceſſamment ſur moy,
Ie n'ay pas beſoin qu'il m'approuue.

CHAPITRE XXV.

De l'éternité des peines deuës au peché.

TOy, qui contre le Ciel t'armant à force ouuerte,
Sembles n'eſtre icy-bas que pour tramer ta perte,
Qui tout couuert de honte & noircy de forfaits,
Veux en dépit d'vn Dieu contenter tes ſouhaits;
Si pour ce Dieu ſi bon ton cœur n'eſt que de glace,
Crains du moins, crains, pecheur, l'effet de ſa menace,
Et porte vn peu les yeux ſur ce grand auenir,
Où ſon juſte courroux s'appreſte à te punir;
Meſure ſi tu peux ce Iamais redoutable
Où doit tomber ſur toy ſa vengeance équitable,
De ce Iamais ſi triſte & ſi plein de rigueur,
Suppute la durée, & comprens la longueur.
Au lieu de le cacher à ton ame inſenſée,
Fais-en à tous momens l'ob'jet de ta penſée,
Conçoy s'il t'eſt poſſible en ce Iamais affreux
Autant de millions de Siecles rigoureux,
Que le vaſte Ocean dans ſes diuerſes routes
Nous cache de ſablons, & renferme de goutes,
Que de tout l'Vniuers le ſpacieux contour
Eſtale d'animaux & de plantes au iour,

Que du Globe eſtoillé les eſpaces immenſes
Font briller de flambeaux, & pleuuoir d'influences,
Que l'Automne a de fruits, & l'Hyuer de vapeurs,
Que l'Eſté voit d'épics, & le Printemps de fleurs;
Autant que ſur les Cieux tant de millions d'Anges,
Qui font du Dieu viuant retentir les loüanges,
Conceuroient de momens dans ſon eternité,
Ou conceuroient de points dans ſon immenſité;
Autant enfin, autant, ou beaucoup plus encore
Que des chiffres tracez du Couchant à l'Aurore
Ne pourroient dans leur nõbre enfermer d'vnitez,
Ces Siecles apres tout ſont des temps limitez;
Ie tremble, ie pâlis, ie fremis quand ie penſe,
Que ce temps écoulé, l'Eternité commence,
Et que ce dur Iamais dont mon cœur eſt tranſy,
A duré ſi long-temps, & n'eſt point accourcy.
Helas! d'vn Siecle entier la courſe meſurée
N'a pas ſoixante fois acheué ſa durée,
Depuis l'inſtant fameux où ton maiſtre & le mien
Fiſt ſortir l'Vniuers des entrailles du Rien:
Nos ames toutesfois ſe trouuent eſtonnées
Quand nous nous retraçons ce grand nombre d'années,
Et l'extrême longueur de ce temps limité
Semble preſque à nos yeux eſtre vne eternité;
Dûſſes-tu ſeulement pour expier tes vices
Franchir ſix fois mille ans dans l'horreur des ſupplices,
Certes d'vn vif effroy tu ſentirois les traits.
Et ce temps limité deuiendroit vn Iamais.
Que dois-tu donc penſer de ce Iamais funeſte,
Où toûjours l'hõme trouue vn Iamais qui luy reſte?
Vn Iamais douloureux qui toûjours le punit,
Qui toûjours recommence, & iamais ne finit;

Mais c'eſt peu que ton ame encor mal éclairée,
De ce triſte auenir médite la durée;
C'eſt peu que ta raiſon t'en peigne la longueur,
Il faut, il faut encor t'exprimer ſa rigueur.
La vertu dans les Cieux trouue vne recompenſe,
Qui paſſe noſtre idée & noſtre intelligence,
L'homme n'a point compris ce bon-heur con-
ſommé
Que le Seigneur prepare à ceux qui l'ont aimé;
Auſſi dans les Enfers l'énormité des vices
Liure vne ame rebelle aux plus cuiſans ſupplices,
Et le crime en ce lieu trouue des châtimens
Qui paſſent nos diſcours & nos raiſonnemens.
Il n'eſt rien icy-bas qui reſſemble à la joye
Qu'en l'ame des Eſlûs l'Eternité déploye;
Il n'eſt rien qui reſſemble à la calamité
Qu'aux eſprits reuoltez garde l'Eternité.
Reünis ſi tu peux en vn ſeul miſerable
Ce qu'on voit de plus triſte & de plus déplorable,
Les chagrins les plus noirs, les plus cuiſans mal-
heurs,
Les plus ſanglans affronts, les plus âpres douleurs
Dont s'arment contre nous ou l'Art ou la Nature,
Tous ces maux reünis ſont des maux en peinture,
S'il faut qu'on les compare à ces tourmens affreux,
Que ce Iamais aſſemble en vn ſeul malheureux.
Qui pourroit nous tracer vne viuante image
Des excez de fureur, & des tranſports de rage
Dont ſe voit le coupable inceſſamment atteint
Au milieu d'vn braſier qui jamais ne s'eſteint,
Au milieu d'vn braſier de ſouffre & de bitume,
Qui brûle ſans relâche, & iamais ne conſume?
Là le pecheur ſe trouue en vn eſtat douteux,
Qui n'eſt ny mort, ny vie, & joint toutes les deux.

Par vn ordre abſolu de la grandeur ſuprême
L'hõme meurt ſans relâche, & ſurvit à ſoy-meſme,
Et ſans ceſſe il ſe pleint que dans l'Eternité
La mort ſe trouue vnie à l'immortalité.
Que feras-tu, pecheur, dans ce lieu déplorable,
Le durable butin d'vne flame durable
Où tu ſeras reduit à viure deſormais
Pour mourir à toute heure, & ne mourir jamais?
Attaché pour jamais dans cette ardente couche,
La rage dans le cœur, le blaſpheme en la bouche,
Tu ſeras ſans eſpoir ou de changer de lieu,
Ou de fléchir vn Iuge, ou de changer de Dieu;
Ce Dieu dont la fureur tonnera ſur ta teſte,
Te liurera luy-meſme à la mort qu'il t'apreſte;
Tant que Dieu ſera Dieu ton mal ne peut guerir,
Tu mourras pour reuiure, & viuras pour mourir,
Tu languiras ſans fin dans ce tourment ſi rude,
Sans fin tu brûleras dans cette certitude,
Que des Siecles nombreux ayant finy leur tour,
Il te faudra brûler comme le premier iour.
Les peines cependant que t'aſſûrent tes vices,
Ne ſe limitent pas à ces cuiſants ſupplices:
Pour t'eſtre reuolté contre vn Eſtre infiny,
En toy tout eſt coupable, & tout ſera puny:
Ton corps pour tous ſes ſens trouuera des ſouffrances,
Ton ame endurera dans toutes ſes puiſſances;
Malgré l'épaiſſe nuit de ces lieux abhorrez,
A la ſombre clarté des braſiers enſouffrez
Tes yeux ſe rempliront de mille objets difformes,
De phantoſmes hideux, & de monſtres énormes;
L'oreille n'entendra que cris, que hurlemens,
Qu'alarme, que diſcorde, & que rugiſſemens;

Sous les antres fumans de ce funeſte gouffre
Tu ne reſpireras que bitume & que ſouffre,
Dans l'ardeur de la ſoif tu feras des ſouhaits,
Pour vne goute d'eau que tu n'auras iamais;
L'importun ſouuenir de tes douceurs paſſées
Mettra de l'amertume en toutes tes penſées;
L'image des plaiſirs qui charmerent tes ſens,
D'vn bon-heur expiré fera tes maux preſens,
De ton entendement les triſtes préuoyances
Ajoûteront encore vn comble à tes ſouffrances,
Et malgré tes efforts venant t'entretenir;
Feront tes maux preſens de tes maux à venir.
Ainſi, trop clair-voyant dans ta miſere extrême,
Tu ſeras malgré-toy l'aſſaſſin de toy-meſme,
Et cette eternité de peine & de tourment
Semblera toute entiere eſtre en chaque moment,
Tous les temps reünis dans ton ame infidelle
Suſpendront leurs debats pour s'accorder en elle,
Tu verras le paſſé, le preſent, l'auenir
Entrer dans ce Iamais qui ne doit point finir;
Ton cœur ſera chargé de chagrins inutiles,
De regrets impuiſſans, & de remords ſteriles;
Pour exprimer ta rage au fort de tes trauaux,
Il faut vne autre langue, & des termes nouueaux:
Cent noires paſſions que tu feras paroiſtre,
Loin d'adoucir ton mal, ſeruiront à l'accroiſtre:
Ton deſeſpoir farouche, & ton âpre fureur
Ioindront à tes tourmens vne nouuelle horreur.
Mais ce ſupplice affreux où t'engage le vice,
Eſt trop leger encor pour eſtre ton ſupplice,
Des maux que te prepare vn ſi funeſte lieu,
Le plus épouuentable eſt la perte d'vn Dieu;
Perdre vn Dieu pour iamais eſt vn ſort ſi funeſte,
Qu'il ſemble épuiſer ſeul tout le couroux celeſte,

Et Dieu tout Dieu qu'il eſt, tout juſte, & tout puiſſant,
Ne peut faire au coupable vn châtiment plus grand.
Tant que l'Ame eſt plongée au ſein de la matiere,
Elle emprunte des ſens ce qu'elle a de lumiere,
Reduite à conſulter ces guides tenebreux,
Elle ne connoiſt rien qui n'ait paſſé par eux.
Pendant cette vnion ſa pente naturelle
Expire, ou pour le moins ſemble expirer en elle,
Le mouuement ſecret de cet inſtinct diuin,
Qui deuroit iour & nuit la conduire à ſa fin,
Sous le panchant abjet du corps qui le maiſtriſe
Sent ployer ſa vigueur, & mourir ſa franchiſe,
Et l'ame fléchiſſant ſous ces honteux efforts,
Loin de tendre à ſa fin, tend à celle du corps,
Fait tout pour le flatter, & pour le ſatifaire;
Et ſe perd lâchement de peur de luy déplaire.
Pendant ce long ſommeil qui la ſuit en tout lieu,
Elle peut ſe reſoudre à ſe paſſer d'vn Dieu,
Parmy les vains plaiſirs qui la charment ſans ceſſe,
Le plus grand de ſes maux n'a rien qui l'intereſſe;
Mais ſa priſon ouuerte, & ſes liens rompus,
Ces flateurs indiſcrets ne la ſéduiſent plus,
Elle conſent enfin que ſon inſtinct la guide,
Elle prend vers ſa fin vn eſſor ſi rapide,
Que tout ce qui s'oppoſe à ſa rapidité
Eſt vn cruel obſtacle à ſa felicité.
C'eſt vn torrent bruyant qui voit ſa violence
S'épuiſer vainement contre la reſiſtence,
Et qui contre ſoy-meſme irritant ſa fureur,
Fait fremir le riuage & de crainte & d'horreur :
Ou pluſtoſt c'eſt vn feu qui montant vers ſa ſource,
Rencontre ſa priſon au milieu de ſa courſe,

Et trouuant des efforts plus puiſſans que les ſiens,
Tonne contre ſoy-meſme & contre ſes liens.
L'ame qui ſçait alors que de ſon origine
Elle eſt vn vif rayon de l'Eſſence Diuine,
De l'Eſtre ſouuerain vn riche écoulement,
Brûle de s'y rejoindre, & brûle vainement;
Elle preſſe, elle s'offre, & ſe voit refuſée,
Elle voit pour iamais ſon attente abuſée,
Et la juſte rigueur d'vn arreſt ſolemnel
Met entre elle & ſa ſource vn diuorce eternel.
A ce rebut ſanglant cette ame infortunée,
Interdite, confuſe, & toute forcenée,
De voir qu'elle a perdu pour vne eternité
Vn Dieu, qui d'vn Dieu meſme eſt la felicité,
Vn Dieu, qui la cherchoit pour eſtre ſes delices,
Et qu'elle a dédaigné pour s'immoler aux vices;
Vn Dieu, qu'elle a contraint de la laiſſer perir,
Et qu'vn peu de reſpect luy pouuoit acquerir:
Cette ame condamnée à des peines ſi dures,
S'en prend au Createur, s'en prend aux creatures,
Leur impute ſon mal, fait leur crime du ſien,
Et déteſte le iour qui la tira du rien:
Elle ſe liure entiere aux tranſports de la rage,
Se permet contre Dieu le blaſpheme & l'outrage,
Les imprecations, la haine, la fureur,
Et deuient à ſoy-meſme vn ſpectacle d'horreur.
Ce malheur ſans reſſource eſt ſi cuiſant pour elle,
Que ſon âpre rigueur ſemble toûjours nouuelle,
L'vſage, la raiſon, & la ſuite des ans
Ne ſont point vn remede à des maux ſi preſſans.
Comme à poſſeder Dieu l'ame gouſte vne joye,
Où de nouueau ſon cœur inceſſamment ſe noye;
Ainſi l'ame plongée en cet eſtrange lieu,
Ne peut s'accouſtumer à la perte d'vn Dieu;

Que les mois, que les ans, & que les Sieclas roulent,
Que des Siecles ſans fin les millions s'écoulent,
Ce diuorce eſtonnant, ce triſte chaſtiment
Eſt auſſi rigoureux qu'en ſon premier moment;
Il n'eſt rien qui ſoulage vne peine infinie,
L'ame ſe voit touſiours également punie,
Et loin de s'affoiblir, ou de ſe moderer,
Sa peine ſe redouble à force de durer.
Ainſi, pecheur, ainſi, ſi l'horreur de ton crime
Te precipite vn iour en ce profond abiſme,
Tu peux dés maintenant, tu peux t'encourager
A t'agiter toûjours, & toûjours enrager,
A n'éprouuer iamais dans ta priſon obſcure
Que des douleurs ſans nombre, & des maux ſans meſure,
A ne trouuer iamais dans cette épaiſſe nuit
Que la confuſion, l'épouuante, & le bruit,
A n'obtenir iamais de ton Iuge ſeuere
Ny tréue à tes tourmens, ny charme à ta miſere,
A ſouffrir ſans relaſche, & n'attendre iamais
De conſolation, de repos, ny de paix.
Tu vois icy, pecheur, vne image imparfaite
Des malheurs ſans exemple où le peché te jette;
Si ſes molles douceurs te plaiſent à ce prix,
Cours apres les faux biens dont ton cœur eſt épris,
Gouſte pour trois momens les amorces du vice,
Auant que d'vn Iamais la rigueur t'en puniſſe;
Par ce chemin ſemé de parfums & de fleurs
Arriue hardiment au ſejour des douleurs.
Mais ſonge en meſme temps à t'armer d'aſſurance,
Pour ſouſtenir d'vn Dieu la haine & la vengeance,

Ou tâche à découurir vn azile en ces lieux,
Qui d'vn Dieu courroucé puiſſe tromper les yeux.
Peut-on ſe figurer, me diras-tu peut-eſtre,
Que ce Dieu bien-faiſant qui nous a donné l'eſtre,
Que ce Dieu ſi propice au fort de nos langueurs,
Veüille vn iour punir l'Homme auec tant de rigueurs,
Mais pluſtoſt croira-t-on que l'Homme s'authoriſe
A tourner contre vn Dieu l'orgueil qui le maiſtriſe,
Que ce neant ſuperbe ait le cœur aſſez vain
Pour brauer chaque iour cet Eſtre ſouuerain?
Pour le punir aſſez de cette ingratitude
L'Enfer meſme, l'Enfer ne peut eſtre aſſez rude,
Et Dieu dans le peché voit vn mépris ſi grand,
Qu'vn Dieu pour le punir eſt ſeul aſſez puiſſant.
Renonce donc, pecheur, renonce à tes baſſeſſes,
Voy ce que tu choiſis, & voy ce que tu laiſſes,
Reſpecte vn Dieu qui t'aime, & qui veut te ſauuer,
Tu n'as qu'vne ame ſeule à perdre ou conſeruer,
Souffre qu'en ſa faueur ta raiſon t'entretienne,
Quād tu veux l'outrager, ſonge que c'eſt la tienne,
Et que peu de momens doiuent regler ſon ſort
Pour ce grand auenir qui ſuccede à la mort.

CHAP. XXVI.

CHAPITRE XXVI.

Des grandeurs de la Sainte Vierge, & principalement de la qualité inconceuable de tres-digne Mere de Dieu.

REyne des Hommes & des Anges,
Vierge, l'eſpoir du Monde, & l'ornement des Cieux,
Du pouuoir ſouuerain chef-d'œuure precieux,
Qui pourroit dire vos loüanges?
En vain vn ſecret mouuement
A chanter vos grandeurs m'inuite à tout moment,
Ce zéle impetueux reſſemble au temeraire.
De deux diuers inſtincts ie me ſens appeller,
Mon amour a peine à ſe taire,
Et mon reſpect n'oſe parler.

La qualité de Mere de Dieu eſt le plus haut degré d'honneur où vne pure creature puiſſe eſtre éleuée.

Vous admirer dans le ſilence,
C'eſt l'éloge diſcret de vos perfections,
Ny mes eſtonnemens, ny mes affections
N'ont point de plus digne éloquence.
Ce Dieu qui vous a miſe au iour,
A ſi bien fait pour vous éclater ſon amour,
Qu'il n'a point mis de borne à ſa bonté ſuprême;
Il a verſé ſur vous de ſi viues ſplendeurs,
Que qui ne le comprend luy meſme,
Ne peut comprendre vos grandeurs.

A cette puiſſance diuine
Ce n'eſtoit pas aſſez de preſcrire au peché,
Dont en ſortant du rien noſtre cœur eſt taché,
De reſpecter voſtre origine:
De n'infecter pas ce beau ſang,
Qu'on alloit voir bien-toſt monter au plus haut rang,
Et bien-toſt deuenir le ſang d'vn Dieu propice:
C'eſtoit peu d'inſulter à ce monſtre abbatu,
De vous armer contre le vice,
Et de vous combler de vertu.

A ce Maiſtre de la Nature
Il ne ſuffiſoit pas de mettre en voſtre cœur,
Et toute l'innocence & toute la vigueur
Dont eſt capable vne ame pure:
De verſer en vous tant de dons,
Tant de grace fertile, & de treſors feconds,
Que vous pûſſiez aux Cieux eſtre vn objet d'enuie,
Et qu'au deſſus de l'Ange auſſi bien que de nous
Vous n'euſſiez plus dés cette vie
Que Dieu ſeul au deſſus de vous.

Il a voulu que ſa puiſſance,
Malgré toutes les loix d'vn êſtre limité,
Vous vniſt pour iamais à la Diuinité,
Des nœuds d'vne triple alliance.
Par ce miraculeux progrés,
Tout ce qu'il voit en vous le touche de ſi prés,
Qu'il n'auroit ſçeu vous faire vn plus noble partage,
Et vous montez ſi haut par ce puiſſant appuy,
Que pour s'éleuer dauantage,
Il faut eſtre Dieu comme luy.

Toute la Nature eſt jalouſe
De vous voir occuper vn rang ſi glorieux,
De vous voir à la fois du Monarque des Cieux,
La Fille, la Mere, & l'Eſpouſe.
Sur tout elle oppoſe ſes droits
Au pouuoir abſolu de cet auguſte choix
Qui vous donne pour Mere à l'Autheur de voſtre
êſtre,
Et c'eſt vn changement qui confond ſes eſprits,
Que le Dieu qui vous a fait naiſtre
Puiſſe deuenir voſtre Fils.

A cet adorable Myſtere
L'intelligence humaine eſt ſans force & ſans
voix,
C'eſt vn eſtonnement qui la met aux abois,
Qu'vne Fille engendre ſon Pere.
C'eſt vn miracle ſans pareil,
Que d'vn ſimple rayon il émane vn Soleil,
Brillant dés ſon matin comme au haut de ſa courſe;
C'eſt vn éuenement qui ne peut s'exprimer,
Qu'vn ruiſſeau produiſe ſa ſource,
Ou qu'vn fleuue enfante la mer.

Quelle inconceuable auanture,
Que de l'Homme & de l'Ange & l'Arbitre & l'Autheur,
Que de tout l'Vniuers l'auguſte Createur
Doiue l'eſtre à ſa creature!
Comme au point du Monde naiſſant,
La parole d'vn Dieu tout ſage & tout puiſſant
Miſt la terre en ſon centre, & le Ciel ſur ſes Poles;
Comme elle fiſt ſortir l'Vniuers de ſes mains,
Voſtre bouche auec trois paroles
Fait naiſtre le Dieu des Humains.

A cette modeſte réponſe,
Qu'attire enfin de vous vn ſaint Ambaſſadeur,
A ce conſentement où ſouſcrit la pudeur,
Et que l'humilité prononce;
Vn Dieu, qui ſe fait voſtre Eſpoux,
Par la fecondité qu'il ſçait répandre en vous,
Vous éleue en vn rang dont la gloire eſt extrême;
D'vn amour ſi diuin voſtre cœur eſt épris,
Que vous conceuez en vous meſme
Vn Dieu qui ſe fait voſtre Fils.

Cette intelligence premiere,
Cette Essence infinie, & cet Estre constant,
Qui de vostre naissance a precedé l'instant
D'vne Eternité toute entiere.
Pour sauuer l'homme criminel,
Cet eternel éclat d'vn Soleil eternel
Souffre vn abaissement où sa bonté le liure;
Cet Autheur de la vie, au gré de son amour,
Veut par vous commencer de viure,
Et qu'vn Dieu vous doiue le iour.

Cette Essence haute & profonde,
Qui demeure en soy-mesme, & se trouue en tous lieux,
Cet Estre qui remplit & la terre & les Cieux,
Sans qu'il s'enferme dans le Monde;
Luy qui par son immensité
Trouuant cet Vniuers vn lieu trop limité,
Loin au-delà des Cieux habite dans soy-mesme;
Il semble dédaigner ces Palais éclatans,
Et reduit sa grandeur suprême
A se renfermer dans vos flancs,

Meſme pour luy cette retraite
Eſt vn temple ſi ſaint & ſi delicieux,
Qu'il prefere ſans peine à la ſplendeur des Cieux
Vne demeure ſi parfaite.
Lors qu'il veut ſe produire au iour,
Il prouue ſon reſpect & marque ſon amour
Pour la priſon ſacrée où ſa Grandeur ſe cache;
D'vn feu pur & diuin la celeſte chaleur
Vous a fait conceuoir ſans tache,
Et vous enfantez ſans douleur.

En vous cette merueille aſſemble
Des titres differens & des noms bien diuers,
On n'a veu que vous ſeule en ce vaſte Vniuers,
Et Vierge & Mere tout enſemble.
Dans les reſſentimens profonds
Que voſtre cœur tout pur conçoit de tous ces dons,
Vous adorez ce Fils qui vous a donné l'êſtre :
Et dans l'heureux ſecours qu'il reçoit de vos ſoins,
Ce Pere que vous faites naiſtre,
Trouue vn remede à ſes beſoins.

Auec quel excez de tendreſſe
Cultiuez-vous l'eſpoir de ſes plus jeunes ans?
Cet employ glorieux & ces deuoirs preſſans,
Font voſtre plus douce allegreſſe.
Du cœur auſſi-bien que des yeux
Vous veillez nuit & iour ſur ce Fils precieux,
A cet illuſtre ſoin tous vos ſoins aboutiſſent,
Et ce Maiſtre des Cieux, ce puiſſant Roy des Rois,
Deuant qui les Anges frémiſſent,
Veut bien ſe ſoûmettre à vos loix.

Dans cette ſage déference
Dont voſtre Souuerain ſe veut faire vn deuoir,
Sa bonté ne voit rien qui choque ſon pouuoir,
Ou bleſſe ſa Grandeur immenſe.
Ce cher Fils qui ſe donne à nous,
Ce Pere des Humains, qui voit ſa Mere en vous,
Vous voit tout à la fois ſeule digne de l'eſtre;
Et la Grace vous rend ſi propre à ſon deſir,
Que l'Eternel ayant à naiſtre,
Son amour n'euſt ſçeu mieux choiſir.

Certes vn haut comble de grace
A dû vous obtenir vn nom ſi glorieux,
Il n'eſt rien de ſi grand en terre ou dans les Cieux,
Que cet auguſte rang n'efface.
Vn merite ſurabondant
Fait dépendre de vous cet Eſtre indépendant,
Qui de tout l'Vniuers eſt l'Autheur & l'Arbitre;
Et l'employ glorieux de ſes diuins preſens,
En vous aſſeurant ce haut titre,
Vous en rend digne en meſme temps.

C'eſt cette humilité profonde
Qui s'accorde ſi bien auecque la grandeur,
C'eſt d'vn cœur embraſé la celeſte pudeur
Qu'aime en vous ce Maiſtre du monde.
C'eſt cette éminente vertu
Dont il voit dignement voſtre eſprit reueſtu,
Qui vous obtient de luy cette gloire immortelle;
Et ſi dans l'Vniuers il euſt veu ſous ſes loix
Vne ame plus ſainte & plus belle,
Vous n'auriez pas eſté ſon choix.

Qu'à ſes yeux il faut eſtre chere,
Pour attirer de luy tant de dons excellens!
Pour meriter qu'vn Dieu vous traite en meſme temps,
De Fille, d'Eſpouſe, & de Mere;
Pour meriter qu'il ait pour vous
Les tendreſſes d'vn Fils, d'vn Pere, & d'vn Eſpoux,
De quel éclat faut-il que voſtre vertu brille!
Sans doute, Vierge Sainte, il faut qu'à voſtre tour,
D'Eſpouſe, de Mere, & de Fille,
Vous luy faciez voir tout l'amour.

Il le voit, cet Amour fidelle,
Dont voſtre cœur tout chaſte eſt brûlé iour & nuit,
Il voit prendre à ce feu, que le ſien a produit,
Sans ceſſe vne vigueur nouuelle;
Il voit ces purs embraſemens,
Que leur fecondité redouble à tous momens,
Surpaſſer la ferueur des Hommes & des Anges;
Et de vous chaque iour ſes Attributs diuins
Tirer vn tribut de loüanges,
Qu'il n'attend point des Seraphins.

Vn zéle à qui rien ne s'égale,
Vn vif reſſentiment de ſes amples bien-faits,
Vne extaſe, vn tranſport qui ne finit iamais,
A ſes yeux conſtamment s'étale.
Les ſens d'accord auec le cœur,
Mettent toute leur joye & toute leur vigueur
A rendre vn plein hommage à ce pouuoir ſuprême,
Et pour luy ce beau feu brûle ſi fortement,
Qu'il faudroit l'aimer comme il s'aime,
Pour l'aimer plus parfaitement.

Cecy ſuppoſe l'eſtat des choſes, dont n'exclud pas la poſſibilité abſoluë d'vn plus grand amour.

Par ces tendreſſes mutuelles,
Par cet heureux combat des plus chaſtes amours,
Qu'excitent entre vous & l'Autheur de vos iours
Des correſpondances fidelles.
On peut aiſément conceuoir
Auprés du Tout-puiſſant quel eſt voſtre pouuoir,
Lors que pour les pecheurs voſtre amour ſe déploye;
Que peut n'accorder pas à vos preſſants deſirs
Vn Dieu dont vous eſtes la joye,
Et qui fait ſeul tous vos plaiſirs.

Pourriez-vous, Vierge toute aimable,
Pourriez-vous voir tenir contre vos volontez,
Vn Dieu, qui du beau ſang qui nous a rachetez
Vous eſt deuenu redeuable?
Aprés les dons & les faueurs,
Les treſors abondans de grace & de ferueurs
Qu'il a verſez ſur vous auec tant de largeſſes:
Aprés auoir voulu ſe ranger ſous vos loix,
Ce digne objet de vos tendreſſes,
Seroit-il ſourd à voſtre voix?

Si au ſentiment meſme des Heretiques il nous eſt permis d'auoir recours aux prieres des pecheurs, pourquoy nous ſera-t'il deffendu d'auoir recours à celles de la Vierge ſainte? Et ſi les Démons meſme mendent les enchãteurs qui les inuoquent, pourquoy la Mere du Tout-puiſſant n'entendra-t'elle pas ceux qui la reclament?

Voſtre charitable entremiſe
Peut-elle eſtre ſterile auprés d'vn Dieu ſi doux?
A demander ſa grace & ſes bontez pour nous,
Peut-elle eſtre vn ſoin qu'il mépriſe?
Puiſque des dons qu'il vous a faits
Pluſieurs ont deuancé juſques à vos ſouhaits,
Quel effet n'auront point vos vœux & vos prieres?
Ou ſi meſme ſouuent les larmes des pecheurs
Luy font adoucir nos miſéres,
Que ne nous obtiendront vos pleurs?

Enfin

Enfin s'il a voulu luy-meſme
Auoir recours à vous au fort de ſes beſoins,
En ſuiuant ſon exemple, & reclamant vos ſoins,
Bleſſons-nous ſa grandeur ſuprême?
La vertu qui peut icy-bas
Arreſter ſa vengeance, & deſarmer ſon bras,
N'a-t'elle dans les Cieux qu'vne pitié friuole?
Et la gloire & l'honneur dont il vous fait joüir,
Vous defendent-ils la parole,
Ou ſe defend-il de l'oüir?

Non, non, vous eſtes toûjours Mere,
Et ce Dieu tout aimable eſt toûjours voſtre Fils;
L'éclat de vos vertus, malgré vos Ennemis,
A ſes yeux vous rend toûjours chere.
L'Enfer en dûſt-il murmurer,
Comme on veid icy-bas vn Dieu vous honorer,
Et comme dans les Cieux il vous cherit encore,
Il veut voir voſtre nom reſpecté parmy nous,
Il ordonne qu'on vous honore,
Ou pluſtoſt qu'on l'honore en vous.

Il consent qu'à vous on s'adresse,
Et que par vous nos cris arriuent jusqu'à luy,
Que vous soyez nostre aide au fort de nostre ennuy,
Et l'espoir de nostre foiblesse.
Souuent il verse par vos mains
Les dons & les faueurs qu'il accorde aux Humains,
Et qui sont les effets de vos soins efficaces:
Et souuent vostre zéle a pour luy tant d'appas,
Que c'est à vous qu'il fait les graces
Que nous receuons icy-bas.

Vsez donc, vsez, Vierge Sainte,
D'vn droit que vous tenez de l'Autheur de vos iours,
Embrassez ma defense, & soyez mon secours
Dans les maux dont ie sens l'atteinte.
Autant que déplaist à vos yeux (lieux,
Le peché qui nous cherche & nous trouue en tous
Autant pour le pecheur vostre bonté s'empresse;
Ce n'est qu'auec pitié que vous le regardez,
Et vous luy procurez sans cesse
Le bon-heur que vous possedez.

Montrez que vous eſtes la Mere
D'vn Dieu, qui par ſa mort a ſauué les Humains,
Et qui pour reparer l'ouurage de ſes mains,
A voulu s'offrir à ſon Pere.
Faites que ſoûmis à ſes loix,
Ie ſente les douleurs qui l'ont mis aux abois,
Qu'en tous lieux, qu'en tout temps ie l'embraſſe & ie l'aime;
Que de luy, que de vous ie recherche l'appuy,
De luy, pour l'amour de luy meſme,
Et de vous, pour l'amour de luy.

Faites, ô celeſte Marie,
Que le Maiſtre du Monde, & l'Autheur de mon ſort,
En s'immolant pour moy, n'ait pas perdu ſa Mort,
Alors qu'il a perdu la vie.
Que du beau ſang qu'il tient de vous,
Qu'a donné ſon amour pour fléchir ſon courroux,
Il ait fait pour mon ame vn heureux ſacrifice;
Et que de ſon trépas le merite infiny
Ne ſouffre pas qu'il me puniſſe
Des forfaits dont il s'eſt puny.

Ie mets si bien ma confiance
Et dans vostre douceur & dans vostre pouuoir,
Que du repos heureux que ie vay vous deuoir,
Ie vous rends graces par auance.
Cet espoir flate mes esprits,
Que par vostre secours ie vay voir vostre Fils
Changer vne ame ingrate en vn cœur plein de zele,
Et m'attirer si bien par l'éclat de ses dons,
Qu'il reuoye vn Enfant fidelle
Dans vn esclaue des Démons.

Puissay-ie par vostre entremise
Voir mon égarement suiuy d'vn promt retour,
Voir vn Dieu tout aimable estre seul mon amour,
Et seul regner sur ma franchise.
Quand vous luy parlerez de moy,
Puisse en vous aussi-tost, & mon Maistre & mon Roy,
Escouter vne Fille, vne Espouse, vne Mere:
Et qu'en vous honorant, mon cœur honore en vous
La grandeur du Fils & du Pere,
Et la tendresse de l'Espoux.

CHAPITRE XXVII.

Des douceurs & de la seureté de la retraite.

QV'esperons-nous, mõ ame, en nous donnant en proye
Aux faux biens d'icy bas ?
Attendons nous du Monde, ou le calme, ou la joye,
Que luy-mesme n'a pas ?

Pensons que son éclat & que ses auantages
Ne sont que vanité,
Et que tout trompe en luy, jusques aux témoignages
De sa fidelité.

Le bonheur qu'il promet est vn bonheur si fresle,
Qu'il ne vaut pas nos soins ;
Et ce qu'il donne enfin à nostre indigne zéle,
Est encor beaucoup moins.

Souuent ce qu'il accorde à nos vaines demandes,
N'est qu'vn poison couuert ;
Et de cet impositeur les graces les plus grandes
Sont vn don qui nous perd.

Que de ſoins toutesfois, que de peines ſeruiles
Nous faut-il eſſuyer
Auant que d'arriuer à ces douceurs ſteriles,
Dont il croit nous payer?

Laſſons-nous de courir vers vn bien plus funeſte,
Qu'il ne ſemble éclatant;
Et ſongeons que pour plaire à la bonté celeſte,
Il ne couſte pas tant.

Ouy, Seigneur, ie renonce à ce vil eſclauage
Où chacun veut blanchir;
Quoy qu'allegue le Siecle, ou qu'objecte l'vſage,
Il faut m'en affranchir.

C'eſt n'auoir pas veſcu, d'auoir paſſé la vie
Dans ce ſoin deceuant;
Et qui peut à ce prix contenter ſon enuie,
Eſt plus mort que viuant.

Il faut que de l'erreur ma raiſon me deliure,
Par voſtre heureux ſecours;
Et ne pas differer à commencer de viure
A la fin de mes iours.

Il eſt temps deſormais que mon ame ſoûpire
Apres vn bien plus doux;
Et qu'au fonds de mon cœur ſouuent ie me retire,
Pour ne parler qu'à vous.

Ces entretiens diuins aux entretiens friuoles
Ne peuuent s'aſſortir ;
On ne peut bien alors entendre vos paroles,
Ny bien vous repartir.

Qui ne cherche que vous, ô Bonté ſans ſeconde,
Trouue en vous ſon appuy;
Mais l'ame partagée entre vous & le Monde,
Eſt toute entiere à luy.

Ce Tyran nous engage auecque tant de ruſe,
Et de ſi fins détours;
Que de ce qu'on luy donne à ce qu'on luy refuſe
Il paſſe en peu de iours.

Noſtre eſprit occupé du commerce inutile
Qu'il lie auecque nous,
Ne peut preſque iamais ſe voir aſſez tranquile
Pour ſe parler de vous.

L'ame ſe voit de luy tellement poſſedée,
Qu'il la ſuit en tous lieux;
Et qu'il ſe rend du moins preſent à noſtre idée
S'il ne l'eſt à nos yeux.

Souuent nous l'emportons juſque dans la retraite,
En penſant le bannir;
Et malgré nos efforts ſon image indiſcrete
Vient nous entretenir.

Rien ne peut obliger ce pourſuiuant friuole
A nous abandonner ;
Il oſe diſputer les momens qu'on luy vole,
Et qu'on croit vous donner.

Iuſque dans les lieux Saints, où le Fidelle adore
Vos ſuprêmes bontez,
En vous offrant ſes vœux noſtre ame traite encore
Auec les vanitez.

Là pour nous malgré nous les entretiẽs des hõmes
Ont encor des appas, (ſommes,
Et nous ſommes ſouuent beaucoup moins où nous
Qu'où nous ne ſommes pas.

Loin de vous adorer & vous rendre l'hommage
D'vn cœur reſpectueux,
De mille objets diuers il ſe repeint l'image,
Et conuerſe auec eux.

Des diſcours ſuperflus & des viſites vaines
C'eſt là le triſte fruit,
De ces vils paſſe-temps les plaiſirs ou les peines
Renaiſſent iour & nuit.

I'en ay fait trop de fois vne épreuue importune,
Pour ne le pas ſçauoir ;
Si des heures du iour ie vous en reſerue vne,
Vous ne ſçauriez l'auoir.

Ainſi mon ſouuenir trop & trop peu fidelle
Picque voſtre couroux,
De ne me retracer qu'vne erreur criminelle,
Et n'oublier que vous.

Affranchiſſez enfin vne ame embarraſſée
De ces phantômes vains ;
Et veüillez de mon cœur eſtre ſeul la penſée,
Et ſeul tous les deſſeins.

Afin que ſon reſpect heureuſement réponde
A des attraits ſi doux,
Employez voſtre grace à le purger du monde,
Et le remplir de vous.

Faites que le ſecours d'vne longue retraite
Vous l'acquiere ſi bien,
Qu'heureux d'auoir trouué le repos qu'il ſouhaite,
Il ne cherche plus rien.

Que ſeul vous puiſſiez eſtre, & ſon inquietude,
Et ſon contentement ;
Et qu'il n'ait de commerce, ou ne face habitude,
Qu'auec vous ſeulement.

Qu'il ne s'attache plus à concerter des brigues
Auecque les Humains,
Le plus heureux ſuccez de ces folles intrigues,
Fait honte à nos deſſeins.

Que rendre ou receuoir des visites mondaines
N'ait pour moy plus d'appas;
Des entretiens perdus, & des paroles vaines,
Il est temps d'estre las.

Ces conuersations pour qui chacun soûpire,
M'ont enfin rebuté;
Souuent on n'y sçauroit rien entendre, ou rien dire,
Digne d'estre escouté.

Le seul soin d'y paroistre en cent façons diuerses,
Tient les cœurs attachez;
Sans qu'on remporte rien de ces fades commerces,
Que de nouueaux pechez.

Les histoires du bal, du cours, de la ruelle,
En font les doux appas;
Et tout autre discours, que de la bagatelle,
Ne s'y pardonne pas.

Là joindre l'agrément auec l'art de médire,
Est vn art précieux;
Et quiconque entend bien le tour de la satyre,
Peut entrer en tous lieux.

Mesme si le bel air preste au libertinage
Sa grace & ses appas,
Ce talent peut tout seul meriter le suffrage
Des esprits délicats.

Mais au Monde poly c'eſt ſe rendre incommode,
Et le mettre en couroux ;
C'eſt offenſer l'vſage, & quereller la mode,
Que d'y parler de vous.

On vous voit rarement viure dans la memoire
De ces eſprits de choix,
Et l'on en voit d'entr'eux bien peu qui faſſent gloire
De viure ſous vos loix.

Quiconque oſe en ces lieux étaler vos merueilles,
Ou vanter vos grandeurs,
Deuient en meſme temps & l'ennuy des oreilles,
Et le chagrin des cœurs.

A moins que d'attaquer & voſtre prouidence
Et ſes ordres couuerts,
Il faut enſeuelir dans vn profond ſilence
Vos miracles diuers.

Il faut enfin, Seigneur, rompre auec ces perfides,
Et rompre ſans retour;
Sans iamais conſentir que de ſi mauuais guides
M'égarent en plein iour.

Il faut aller gémir de mon erreur extrême
En vn ſéjour plus doux ;
Où du moins en ſecret ie puiſſe auec vous meſme
M'entretenir de vous.

Ouy, ie veux renoncer à cette inquiétude,
Qu'vn faux charme produit;
Ie veux heureuſement chercher la ſolitude,
Loin du monde & du bruit.

C'eſt là que diſpenſé des lâches complaiſances
Qui déttuiſent la paix,
Ie ſçauray mieux en vous mettre mes eſperances,
Et fixer mes ſouhaits.

C'eſt là que ſeparé des ames inſenſées,
Qu'enchantent les faux biens,
Ie feray de vous ſeul l'objet de mes penſées,
Et de mes entretiens.

Là tout juſques à l'ombre & juſques au ſilence
Des rochers & des bois,
Pour me parler de vous, ne ſera qu'éloquence,
Et ne ſera que voix.

C'eſt là que mon eſprit vous rendra les hõmages
Qu'il vous doit en tous lieux,
Et là que ie pourray dans vos moindres ouurages
Vous voir preſque des yeux.

Au lieu que dans le Monde, où le luxe & le faſte
Brillent de toutes parts,
La viſible ſplendeur de ce pouuoir ſi vaſte
Se cache à nos regards.

Les

Les celeſtes flambeaux en vain dans leur carriere
Nous montrent leurs attraits,
Et parlent à nos yeux auec tant de lumiere,
Du Dieu qui les a faits.

Nous n'y découurons point ny cet éclat ſuprême,
Ny ce iour ſans pareil ;
Noſtre ame s'obſcurcit, & dans le Soleil meſme
Ne voit que le Soleil.

Ces Aſtres dont vos mains ont reglé la cadence,
Et meſuré le cours,
Semblent rouler ſous nous ſans voſtre prouidence,
Et ſans voſtre ſecours.

Au contraire, Seigneur, dans ces bois ſolitaires,
Et ces heureux deſerts,
Les objets les plus vils ſe font de vos myſteres
Les truchements diſerts.

Souuent les ſeuls regards des rochers & des plan-
Rendent nos yeux ſçauants, (tes
Ce ſont de vos grandeurs des Images parlantes,
Et des portraits viuants.

Ces ordres ſi certains que ſuit la creature
Iuſqu'en ſes changemens,
De celuy qui les donne à toute la Nature,
Parlent à tous momens.

Elle nous dit assez que vostre soin préside
Aux effets les plus bas,
Et qu'aueugle puissance, elle a besoin d'vn guide
Qui conduise ses pas.

Ces plaines, ces vergers, ces bois qui nous deuien-
Vn tresor si fecond, (nent
Nous annocent assez que c'est de vous qu'ils tiennẽt
Les presens qu'ils nous font.

Ce sera donc, Seigneur, en ce lieu desirable
Et de calme & de paix,
Où mes yeux trouueront cet objet adorable,
Que cherchent mes souhaits.

Ouy, mes yeux vous verrõt jusqu'en la plus abjecte
Des plantes d'alentour,
Mieux que dans les Palais on ne voit l'Architecte
Qui les a mis au iour.

Mais ce n'est pas assez que mon ame vous voye
En ces objets parlants,
Si mon cœur ne s'exhale en des transports de joye,
Et des soûpirs brûlants.

De ces Estres muëts il faut que l'éloquence
Picque mes volontez,
Et qu'en me retraçant vostre pouuoir immense,
I'adore vos bontez.

Il faut que de vous ſeul ma raiſon m'entretienne
Et la nuit & le iour,
Qu'à l'amour inſenſé mon ame ſe reprenne,
Et cede à voſtre amour.

Ie pourray ſans obſtacle en ce lieu ſolitaire
Vous parler cœur à cœur;
Vous dire mes beſoins, vous conter ma miſere,
Et montrer ma douleur.

Ie vous découuriray l'ennuy qui me poſſede,
Et l'excez de mes maux;
Et j'obtiendray de vous vn aſſuré remede
A leurs rudes aſſauts.

Par vn mépris du Monde & de ce faſte indigne
Dont il nous ſéduit tous,
Mon cœur me vangera de ſon orgueil inſigne,
A m'vſurper ſur vous.

Détrompé pour iamais de ſes delices vaines,
D'où n'aiſt tout mon ennuy,
Ie ſçauray me punir des chagrins & des peines
Que j'eſſuyois pour luy.

Ie trouueray ma joye à déteſter ſes charmes
Les plus delicieux,
Et juſqu'à mon trépas ie veux pleurer les larmes
Qu'il couſtoit à mes yeux.

Acheuez donc, Seigneur, vne heureuſe entrepriſe
Dont vous eſtes l'Autheur;
Venez d'vn plein pouuoir reprendre ma franchiſe
Sur cet vſurpateur.

Faites que pour iamais ie face vn plein diuorce
D'auec ſes vains plaiſirs,
Et qu'il n'ait plus pour moy de charme ny d'amorce
Qui tente mes deſirs.

Et puiſqu'enfin ſi tard mon ame s'eſt laſſée
De tous ſes faux appas,
Ne me laiſſez iamais renuoyer ma penſée,
Ny mon cœur ſur mes pas.

Qu'il joüiſſe à ſouhait de la honte & des vices
Dont il fait ſes tranſports;
Qu'il joüiſſe en repos de ſes molles delices,
Et moy de mes remors.

Noircy d'iniquité qu'il ſe noirciſſe encore
Au gré de ſes deſſeins;
Et me laiſſe à loiſir, pour tout ce qu'il adore,
Cultiuer mes dédains.

Ie veux meſme, ie veux deffendre à ſon image
De me parler de luy;
Et ie veux en vous ſeul chercher mon auantage,
Et trouuer mon appuy.

CHAPITRE XXVIII.

Des sujets que nous auons de nous mépriser.

HOmme, qui mets ta joye à te flatter sans cesse,
Qui souffres que ton cœur jusqu'à toy se rabaisse,
Qui pour te trop aimer consens à te trahir,
Aprends à te connoistre afin de te haïr:
Voy malheureux enfin, voy combien tu t'abuses,
Voy ce que tu choisis & ce que tu refuses.
Au lieu que d'vn Dieu seul tu dois subir la loy,
Tu profanes ton cœur en l'occupant de toy,
Tu t'oses disputer à la grandeur suprême,
Vn Dieu te veut auoir, tu veux estre à toy-mesme,
Et de toy-mesme enfin, par cet injuste choix,
Tu te rends le tyran & l'esclaue à la fois.
Helas! qu'en t'imposant vne loy si cruelle,
Ton amour insensé te deuient infidelle,
Et que l'indignité du Maistre que tu sers,
Redouble chaque iour la honte de tes fers!
Cet Estre souuerain à qui tu dois ton êstre,
Semble indigne à tes yeux d'estre choisi pour Maistre,

Et ce Dieu, qui luy-meſme eſt ſa felicité,
Eſt pour remplir tes vœux vn bien trop limité.
Quoy que de ſon pouuoir ta raiſon t'entretienne,
Tu veux eſtre ta joye ainſi qu'il eſt la ſienne,
Ne deuoir qu'à toy ſeul ta gloire & ton appuy,
Et rencontrer en toy tout ce qu'il trouue en luy.
Ame toute abyſmée au fonds de la matiere,
Cendre préſomptueuſe, inſolente pouſſiere,
Ambitieux neant, phantôme audacieux,
Sur ta baſſeſſe enfin tâche d'ouurir les yeux.
Ie ne te pretends pas reprocher ces miſeres,
Qui ſemblent eſtre en nous des taches neceſſaires;
Ces defauts naturels où juſques au trépas
Vne conſtante loy reduit l'homme icy-bas;
A ſon aueuglement ſa foibleſſe aſſortie,
De ſon éſtre imparfait ſemble eſtre vne partie.
Bien que ſon ignorance & ſon infirmité
Doiuent loin de ſon cœur bannir la vanité,
Et répouſſer l'orgueil auſſi-toſt qu'il l'approche,
Ce ne ſont pas pour luy des ſujets de reproche,
Et rien ne le contraint à rougir des defauts,
Que les decrets d'vn Dieu rendent ſi generaux.
D'vn inſulte cuiſant trouuer vne matiere,
Dans le peu de vigueur, ou le peu de lumiere
Où par l'ordre des Cieux il ſe voit condamné;
C'eſt l'accuſer d'eſtre homme auſſi-toſt qu'il eſt né.
* Que ces durs manquemẽs où ſon deſtin l'engage,
De ſa condition ſoient le triſte apanage,
Ou du premier peché le juſte chaſtiment;
Certes ils ſont en luy ſans ſon conſentement;
Et qu'il ſoit malheureux ou bien qu'il ſoit coupable,
Nous ſommes tous ſoûmis à ce ſort déplorable;
Cette tache eſt fatale, & chacun en autruy
Doit la voir du meſme œil qu'il la regarde en luy.

en que
orance
foibleſ-
ent na-
es à
ne,
biẽ que
rrielles
laiſſent
eſt de la
du pe-
Adam;
qu'il
a pri-
de la
oci, i-
oui
nie
tous
x.

Loin de nous reprocher nos diſgraces communes,
Il faut d'vn meſme accord pleindre nos infortunes.
Il faut d'vn eſprit ſouple & d'vn cœur complaiſant
Pardonner l'homme à l'homme, & le rien au neant.
Mais qui peut ſans horreur voir ce rien temeraire
Chercher dans le neant dequoy ſe ſatisfaire?
Qui peut voir ſans horreur & ſans eſtonnement,
Eſclater ton orgueil dans ton aueuglement?
Ton audace indiſcrete & ta vaſte arrogance,
Se joindre impunément auec ton impuiſſance,
Et le portrait hideux de l'imperfection
Deuenir le ſujet de ta préſomption?
Que n'as-tu pour le moins ce qu'il faut de lumieres
Pour bien apperceuoir tes tenebres groſſieres;
Que n'as-tu pour le moins ce qu'il faut de vigueur
Pour confeſſer enfin juſqu'où va ta langueur.
Lors que Dieu t'abandonne à ta propre baſſeſſe,
Tu n'es preſque plus rien qu'erreur & que foibleſſe;
Ou tu dois craindre au moins ta force & tes clartez,
Plus que ton impuiſſance & tes obſcuritez.
Le iour qui luit en toy ne tend qu'à te ſéduire,
La vigueur que tu ſens ne ſert qu'à te détruire,
Tes ſens & ta raiſon t'abuſent tant de fois,
Que c'eſt aimer l'erreur que d'eſcouter leur voix;
Tant que leurs ſeuls conſeils regleront ta conduite,
Tes vœux pour ton bonheur n'en ſerõt qu'vne fuite,
Auec ce ſeul ſecours tu ne peux t'éleuer
Iuſqu'à chercher ton bien où tu dois le trouuer;
Ton cœur tout aſſoupy dans ſa langueur extrême,
Se trouuera toûjours renfermé dans ſoy-meſme,
Et faiſant à toy ſeul aboutir tes ſouhaits,
Tu voudras vn repos que tu n'auras iamais.
Impuiſſant de toy-meſme à conceuoir l'enuie,
D'entrer dans le ſentier qui conduit à la vie;

Par quel art pourrois-tu de toy-meſme arriuer
A ce bien-heureux terme où l'on peut la trouuer?
La brute que conduit ſa pante naturelle,
Trouue en ſon ſeul inſtinct vn ſecours ſi fidelle,
Que meſme ta raiſon ne peut pas conceuoir
Comment ce guide ſeul la tient dans ſon deuoir;
Et toy, qu'vn ſort plus digne éleue au deſſus d'elle,
S'il ne te vient d'en haut vne force nouuelle,
Dans tes perfections tu trouues tes defauts,
Et te mets au deſſous des plus vils animaux.
Quoy qu'à chercher ta fin ton eſpoir te prepare,
De toy tu ne peux faire vn pas qui ne t'égare,
Et comme c'eſt en toy que tu cherches ton bien,
Il faut que le neant ſe trouue dans le rien.
De toy-meſme en vn mot ne pouuãt bien cõnoiſtre
Le ſeul bien veritable & digne de ton êſtre,
Ny t'animer partant à le bien deſirer,
Ton cœur à l'obtenir ne doit pas aſpirer,
Si les rayons d'en haut ne luiſent en ton ame,
S'ils n'échauffent tes ſens d'vne celeſte flame,
Et ſi tout plein enfin d'vne ſainte vigueur,
Tu ne ſens en toy-meſme expirer ta langueur.
Sans ces riches preſens, lâche, aueugle, imbecille,
Tu ne peux eſtre au plus qu'vne maſſe inutile,
Infirme languiſſant & d'eſprit & de corps,
Tu fais voir ta foibleſſe en tes plus hauts efforts;
Sans ce Diuin ſecours tu n'as plus en toy-meſme
Que l'extrême impuiſſance & que l'erreur extrême,
Tu n'es plus rien qu'vn ſonge, vn nüage trompeur,
Vne ombre, vne fumée, vn ſouffle, vne vapeur;
Tu n'es plus rien de toy que la meſme inconſtance,
Le meſme aueuglement, la meſme extrauagance,
Que le butin du temps, & le joüet du ſort,
Que crime dans la vie & qu'horreur à la mort.

Tu t'enfles cependant, tu t'aimes, tu t'honores,
Tu t'applaudis ſans ceſſe, ou pluſtoſt tu t'adores,
Et l'on iuge à ton port qu'il n'eſt rien en ces lieux,
De noble ny de grand, que toy-meſme à tes yeux;
Ton neant déguiſé ſous vn luſtre fragile,
Semble eſtre quelque choſe à ta veuë imbecille,
Tu crois en te cachant ſous de pompeux dehors
Reparer les defauts de l'eſprit & du corps,
L'éclat de la naiſſance, ou celuy des richeſſes,
Ont banny loin de toy l'erreur & les foibleſſes,
Et depuis que le ſort te voit d'vn œil ſi doux,
Les defauts naturels ne ſont plus que pour nous.
Au lieu que les eſprits, meſme les plus celebres,
Se ſentent conuaincus de leurs propres tenebres,
Et confeſſent tout haut que la terre & les Cieux
Se cachent à l'eſprit en ſe montrant aux yeux,
Que le plus vil inſecte, ou le moindre reptile,
Ne rencontrent en nous qu'vne raiſon ſterile,
Lors qu'elle oſe entreprendre auecque ſes clartez
D'en définir l'eſſence ou voir les qualitez;
Ton foible entendement, dont les erreurs ſans nombre
Eſgalent la lumiere à la nuit la plus ſombre,
Oſe ſur tous ſujets porter des iugemens,
Et ſoûmettre vn Dieu meſme à tes raiſonnemens;
On voit que le plus vil d'entre tous ſes ouurages,
A ta raiſon obſcure eſt couuert de nuages,
Et ton cœur à ce point eſt orgueilleux & fier,
Que meſme il s'authoriſe à juger de l'Ouurier,
Qu'il veut l'aſſujettir à tes yeux temeraires,
Comprendre ou rejetter ſes plus profonds myſteres,
Sur tes foibles clartez meſurer ſon pouuoir,
Et croire ſeulement ce qu'il peut conceuoir.

Au lieu que nous voyons ces ames éleuées,
Que d'vn ſoin amoureux le Ciel a cultiuées,
Et qu'vn feu tout diuin remplit d'actiuité,
Se plaindre à tous momens de leur infirmité,
Ne montrer à leurs yeux que leur propre baſſeſſe,
Et témoigner leur force à dire leur foibleſſe:
Toy, de qui la reuolte a depuis tant de iours
Des celeſtes faueurs interrompu le cours,
Lors que Dieu t'abandonne à ta miſere extrême,
C'eſt alors que tu crois te ſuffire à toy-meſme,
Et ton cœur tout entier répandu ſur tes ſens,
Croit ſe paſſer du Ciel & de tous ſes preſens.
Du moins tant que ſur toy ſes bontez liberales
Verſent abondamment ces faueurs generales
Qu'il fait aux criminels auſſi bien qu'aux Eſlûs,
De tes autres beſoins tu ne te ſouuiens plus;
Tant qu'il fait icy-bas durer cette puiſſance,
Cette ferme ſanté, cette pleine abondance,
Qui te ſont en tout temps des armes contre luy,
Sa grace que tu perds ne vaut pas ton ennuy;
Plus tu te vois comblé de ces amples richeſſes,
Moins tu pretends alors deuoir à ſes largeſſes,
Et ſa profuſion ſçait ſi peu t'obliger,
Que ton cœur chaque iour s'en ſert pour l'outrager.
C'eſt peu que ton orgueil te face méconnoiſtre,
La honte de ton ſort & le rien de ton êſtre,
Il faut, il faut encor qu'il t'offre ſon ſecours
Pour inſulter ſans ceſſe à l'autheur de tes iours,
Pour vſurper ſes droits, pour choquer ſa puiſſance,
Pour deffier ſa haine & brauer ſa vangeance.
Ouy, Pecheur, c'eſt ainſi que ta proſperité
Te voit contre Dieu meſme armer ta vanité;
Toy qu'au moindre reuers, toy qu'au plus foible orage
On voit frémir de crainte & changer de viſage,

Qui ſçais trop mal vſer & des biens & des maux,
Pour le diſputer meſme aux plus vils animaux;
Si-toſt qu'à tes ſouhaits les Cieux ſemblent propices,
Que tout rit à tes vœux & flate tes caprices,
Dans ces freſles grandeurs tu te rends aſſez vain,
Pour le diſputer meſme à l'Eſtre ſouuerain.
Bien que ſous tes deſirs ta volonté captiue
Face vn injuſte employ de tout ce qui t'arriue,
Que ton gouſt déreglé change tout en poiſon,
Et que tes ſens trompez ſéduiſent ta raiſon,
Que tantoſt le murmure, & que tantoſt l'audace
Transforment en ton crime & bonheur & diſgrace,
Certes on voit encor que les ſuccez heureux
Te reuoltent bien plus qu'vn deſtin rigoureux;
C'eſt en ces doux momens que tout plein de toy-meſme,
Tu n'as que du mépris pour vn pouuoir ſuprême;
Dieu ne ta fait ce ſemble vn traitement ſi doux,
Que pour t'en hardir mieux à picquer ſon couroux;
Sa main ne t'eſtablit dans les grandeurs ſublimes
Que pour t'authoriſer à tenter les grands crimes,
A tramer contre luy de monſtrueux projets,
Et punir ſes bontez des preſens qu'il t'a faits;
Contre vn Dieu bien-faiſant tout eſt mis en vſage,
Ce qui l'outrage mieux te charme dauantage,
Et meſme l'attentat le moins delicieux
Plaiſt aſſez à ton cœur s'il déplaiſt à ſes yeux;
Les deſordres communs, les vices ordinaires
Ne ſont plus le peché que des ames vulgaires,
Et le plus attirant eſt indigne de toy,
S'il n'eſt de la Nature & la honte & l'effroy.
Qui pourroit conceuoir l'opprobre & le ſcandale,
Que répand en tous lieux ta conduite brûtale?

Qui pourroit, ou pluſtoſt qui voudroit exprimer
Ce qu'on te voit haïr ou qu'on te voit aimer?
Il n'eſt rien d'aſſez noir, ny rien d'aſſez énorme,
Rien d'aſſez odieux où ton gouſt ne ſe forme,
Le luxe eſt ſans appas quand il eſt ſans horreur,
La haine doit aller juſqu'où va la fureur;
Pour ſeruir ta colere & vanger vn outrage
Il faut que tes tranſports reſſemblent à la rage;
Pour t'acquerir les biens, la gloire ou les plaiſirs,
Il faut n'auoir pour loy que tes propres deſirs;
Il n'eſt rien de ſacré pour ton cœur ſacrilege,
Le Ciel meſme, le Ciel, n'a point de priuilege;
Les blaſphemes nouueaux, les affreux jureмens
Ne ſont qu'vn foible eſſay de tes emportemens;
Meſme pour rehauſſer les amorces du vice
Il faut à la Nature ajoûter l'artifice,
Cultiuer auec ſoin ce panchant dépraué,
Qui contre ton deuoir rend ton cœur ſoûleué;
T'égarer par inſtinct, faillir par habitude,
C'eſt peu ſi tu n'apprends à pecher par eſtude,
Et ne joints aux conſeils d'vn ſecret mouuement
Des preceptes de luxe & de débordement.
Il importe ſur tout que ton gouſt s'accommode
Au gouſt extrauagant du Siecle & de la mode,
Que d'abord tes eſprits ſe trouuent reueſtus
Des vices que l'vſage a changez en vertus;
Il faut pour te former aux loix de l'inſolence,
Dépoüiller la pudeur, dompter la reſiſtance,
Employer des efforts à vaincre ſes aſſauts,
Bien plus qu'il n'en faudroit à vaincre tes defauts.
Si ton eſprit d'abord a peine à s'y contraindre,
Il faut qu'auec adreſſe il s'accouſtume à feindre,
Et que d'vn air accort, & d'vn ſtile diſcret
Il approuue en public ce qu'il blâme en ſecret.

A force

A force de t'inſtruire à cette complaiſance,
Tu ſentiras bien-toſt mourir ta repugnance,
Et par le gouſt d'autruy, ligué contre le bien,
Tu te verras bien-toſt l'abhorrer par le tien.
C'eſt ainſi que d'vn Dieu tu ſoûtiens la querelle,
Qu'il s'acquiert par ſes dons ton reſpect & ton zéle,
Ou pluſtoſt c'eſt ainſi qu'à force de bien-faits
Il ſemble contre luy reuolter tes ſouhaits.
Que pretends-tu, perfide, en luy liurant la guerre?
Crois-tu mettre ſa gloire ou ſon trône par terre?
En armant contre luy tes funeſtes deſſeins
Penſes tu le détruire, ou deſarmer ſes mains?
Pendant qu'à tes deſirs la fortune aſſeruie,
Prodigue tous ſes ſoins à flater ton enuie;
Ce Dieu, qui d'vn regard pourroit te foudroyer,
N'a point de châtimens dignes de t'effrayer:
Tant que ton cœur ſéduit ſe voit ſans défiance,
Ton Iuge eſt ſans colere, ou ſon bras ſans puiſſance,
Et de quelque fureur qu'il s'arme contre toy,
C'eſt bannir le peril que de bannir l'effroy.
Où doit enfin, pecheur, aboutir cette audace,
Qui braue également & promeſſe & menace?
Toy, dont le ſort fragile a ſi peu de momens
A pourſuiure ta gloire & tes contentemens?
Toy, qui t'éuanoüis comme vn foible nuage,
Qui paſſe en vn moment ſans marquer ſon paſſage?
Toy, qu'à peine on a veu ſe montrer en ces lieux
Qu'il te faut auſſi-toſt diſparoiſtre à nos yeux?
Peux-tu, cœur inſenſé, fonder ton eſperance
Sur vn bien qui finit auſſi-toſt qu'il commence?
Dans ce peu de momens que ce faux iour te luit,
Tu t'enfles de toy-meſme, & faits beaucoup de bruit,

Tu fais ſonner bien haut ta gloire & ta fortune,
L'inconſtance du Sort n'a rien qui t'importune,
Et du Sort toutesfois le decret ſolemnel
Vient bien-toſt t'impoſer vn ſilence eternel.
Aprés auoir braué le Ciel & ſa puiſſance,
Tu vois que ton trépas ſuit de prés ta naiſſance,
A l'aſſaut des douleurs, & confus & vaincu,
Tu meurs, foible inſolent, & tu n'as point veſcu,
A ton cœur orgueilleux la vie eſt échappée
Auant qu'il l'ait ſentie, ou qu'il l'ait occupée,
Et ſans que ton eſprit ait iamais médité
Sur ces grands noms de Mort & d'Immortalité.
D'abord on te regrete, on te plaint, on te pleure,
Mais ſouuent cet ennuy s'appaiſe en moins d'vne heure;
Bien-toſt on ſe conſole, & l'oubly ſuit de prés
Cette douleur legere, & ces foibles regrets;
L'éclat de ta fortune, & celuy de ta gloire,
Se plonge en peu de iours dans l'ombre la plus noire,
Ta vie & tes grandeurs ſouffrent la meſme loy,
Et ſouuent ta memoire expire auecque toy;
Ta perte dans les cœurs met ſi peu d'amertume,
Qu'à ſe paſſer de toy bien-toſt on s'accouſtume.
Te voilà cependant, malgré tout ton orgueil,
La paſture des vers, & l'hoſte d'vn cercueil,
Ce corps ſi carreſſé n'eſt plus qu'vn peu de cendre,
Le Monde n'a plus rien où tu doiues pretendre;
Dûſt-il durer encor toute vne Eternité,
Ta carriere eſt fournie, & ton ſort acquité;
Si ton ame en ſortant de ſa priſon mortelle
N'emporte ſeulement que ſon crime auec elle,
Les biens ny les honneurs qu'elle acquiſt icy-bas,
Contre vn Iuge en courroux ne la deffendront pas.

Dans ta rebellion, ſi tu bornes ta courſe,
Le malheur de ton ſort eſt vn mal ſans reſſource,
Et comme ton eſprit plein de ſa vanité,
A tenu pour le temps contre l'Eternité,
Il faut bien qu'à ſon tour l'Eternité puniſſe
Tout ce que pour le temps t'a conſeillé le vice,
Et que ce dur Iamais où tu n'as point penſé,
Pour vn Iamais enfin vange vn Dieu couroucé.
Mais ie combats peut-eſtre vn deſordre en idée,
Peut-eſtre que d'erreur mon ame poſſedée,
Pour blâmer tes deffauts ſe cache la vertu,
Dont auec tant d'éclat ton cœur s'eſt reueſtu;
Peut-eſtre auec reſpect le Siecle te contemple,
Peut-eſtre de tes mœurs il ſe fait vn exemple:
Mais ſur ſes ſentimens éleue vn peu les tiens,
Et te voy par tes yeux, & non pas par les ſiens,
Ton ame euſt-elle fait vn long apprentiſſage
De toutes les vertus qui compoſent le ſage,
Si l'homme vit en toy, s'il commande en ton cœur,
Si de l'homme en toy-meſme vn Dieu n'eſt le vainqueur,
Si le Ciel ne fait point ta gloire & tes delices,
Sçaches que tes vertus reſſemblent à tes vices;
Et comme vn ſaint amour par ſes heureux trauaux
Peut meſme conſacrer juſques à tes deffauts,
Ainſi du propre amour la puiſſance ennemie,
Iuſques dans tes vertus peut mettre l'infamie;
Si ce feu tenebreux ne cede au feu diuin,
Tu manques au principe, & manques à la fin;
Rien ne peut s'écouler de cette ſource impure,
Qui n'en prenne auſſi-toſt l'odeur & la teinture:
De ce poiſon ſecret la noire impreſſion
Met par tout le deſordre & la corruption;

Loin d'éleuer tes vœux vers la bonté ſuprême,
Ton eſprit languiſſant ſe reploye en ſoy-meſme,
Luy, qui ne doit iamais ſe repoſer qu'en Dieu,
Il deuient ſon repos & ſa joye en tout lieu,
Quite le Createur, cherche la creature,
Au bien qu'il ſemble aimer fait changer de nature,
Et ſous ce faux amour dont il s'eſt reueſtu,
Il deuient criminel meſme par ſa vertu.
Ouy, pecheur déguiſé, ſi ton ame inſenſée
Approfondit ton cœur & ſonde ta penſée,
Tu connoiſtras bien-toſt que des motifs humains
Se meſlent ſourdement à tes plus beaux deſſeins,
Que l'intereſt d'vn Dieu, ny celuy de ſa gloire,
Sur ton propre intereſt n'ont point eu la victoire,
Que lors qu'à l'homme ſeul l'homme eſt abandonné,
En luy tout eſt difforme, & tout empoiſonné.
Mais quelle eſt apres tout cette vertu ſublime,
Qui plaiſt tant à ton cœur, & t'acquiert tant d'eſtime?
Cet ornement trompeur qui nous charme les yeux,
N'eſt rien qu'vn beau phantoſme & qu'vn nom ſpecieux;
L'intereſt des honneurs, des biens, ou des delices,
Produit ſeul ta vertu comme il produit tes vices,
Et tant que ſes conſeils guident tes actions,
Le Ciel n'a point de part à tes affections;
Peut-eſtre autant de fois qu'on admire tes forces
A combattre le vice, & vaincre ſes amorces,
Au gré de cet amour & ſubtil & caché,
Vn peché ſe détruit par vn nouueau peché;
Ta prudence aboutit à bannir de ton ame
Ce qui peut t'attirer l'infamie & le blâme,

A compoſer ſi bien ta conduite & tes mœurs,
Qu'vn beau renom téleue aux plus brillans hõneurs;
A pourſuiure des biens plus freſles que le verre,
Et perdre enfin le Ciel pour acquerir la Terre.
Peut-eſtre c'eſt l'épargne, ou c'eſt la vanité
Qui font ta temperance, ou ta frugalité;
Les foibleſſes du corps te réduiſent peut-eſtre
A ces ſobres repas qui te font tant paroiſtre,
Peut-eſtre tes vieux ans ſont punis des excez
Qu'auecque trop d'ardeur ta jeuneſſe auoit faits,
Et tu crois cependant que c'eſt vn haut merite,
De quitter le peché quand le peché te quitte.
Ce courage indomté, cette illuſtre valeur,
Dont meſme tes Riuaux admirent la chaleur,
Et qu'on voit en public ſi viue & ſi boüillante,
Quand elle eſt ſans témoins, eſt morne & languiſſante,
Et peut eſtre ſon feu le plus audacieux
Eſchauffe peu ton cœur ſi ce n'eſt à nos yeux.
Peut-eſtre ton orgueil t'inſpirant la juſtice,
Te meine à la vertu par le chemin du vice,
Et tu fais de toy ſeul dans ces emplois diuers,
L'objet qui te commande, & le Dieu que tu ſers.
Quoy que ton ame enfin ou refuſe ou choiſiſſe,
Il faut que l'amour propre ou que la grace agiſſe,
Que l'intereſt humain ou l'intereſt diuin
Soient de tes mouuemens le motif ou la fin;
La grace met en l'ame vne vigueur extrême,
Qui la porte auſſi-toſt vers la Grandeur ſuprême;
L'amour propre au contraire a ce cruel deffaut,
Qu'il cherche toûjours l'homme, & ne va point plus haut.
Ne nous vante donc plus ces vertus menſongeres,
Qui de ce vil principe ont les vils caracteres;

Ne pretends pas qu'vn Dieu ſoit le prix de tes ſoins,
Si ſa gloire eſt le terme où ton cœur tend le moins:
Comme c'eſt à toy ſeul qu'aboutit ta prudence,
C'eſt à toy ſeul auſſi d'eſtre ta recompenſe,
De trouuer ton ſalaire en ton contentement,
Ou pluſtoſt c'eſt à toy d'eſtre ton chaſtiment.
Ainſi tu vois, pecheur, juſqu'où vont tes foibleſſes,
Tu pretends à la gloire, & n'es rien que baſſeſſes,
Que deſordres ſecrets, que deſordres connus,
Que deffauts, que pechez, ou que fauſſes vertus.
Voilà les ſeuls ſujets & la ſeule matiere
D'vn faſte ſi viſible, & d'vne humeur ſi fiere;
Si ton cœur pour toy meſme a droit de s'enflamer,
C'eſt dans ton eſtre abjet ce que tu peux aimer.
Donc loin de te flater, ſonge, médite, auouë,
Qu'aux yeux du Dieu viuant tu n'es qu'vn peu de bouë,
Que ſeul il peut ſuffire à fonder ton bon-heur,
Et transformer la bouë en vn vaſe d'honneur.
Fais taire ſeulement cet orgueil temeraire,
Qui penſe le brauer meſme dans ta miſere,
Plongé dans le neant, abyſmé dans le rien,
Implore ſon amour, & déteſté le tien;
Bien-toſt l'impreſſion d'vn ſecours ſalutaire,
Fait vn enfant d'amour d'vn enfant de colere;
Tes defauts, tes pechez, & tes fauſſes vertus,
Tous ces monſtres bien-toſt ſont monſtres abbatus.
Cet Autheur ſouuerain de la terre & de l'onde,
Qui fiſt d'vn noir cahos vne ſource feconde,
Qui le rendit fertile en tant d'eſtres diuers,
Et força le neant d'enfanter l'Vniuers;
Ce Dieu, par les reſſors d'vn pouuoir efficace,
Peut trouuer dans le vice vne ſource de grace,

Faire ſeruir l'opprobre à ſes plus hauts deſſeins,
Et contraindre le crime à produire des ſaints.
Sus donc, ſouffre, pecheur, que ce neant rebelle
Se change heureuſement en vn cœur plein de zéle,
Et te voyant enfin hors de ce nouueau rien,
Soûpire aprés ce Tout, qui fait ſeul tout ton bien.

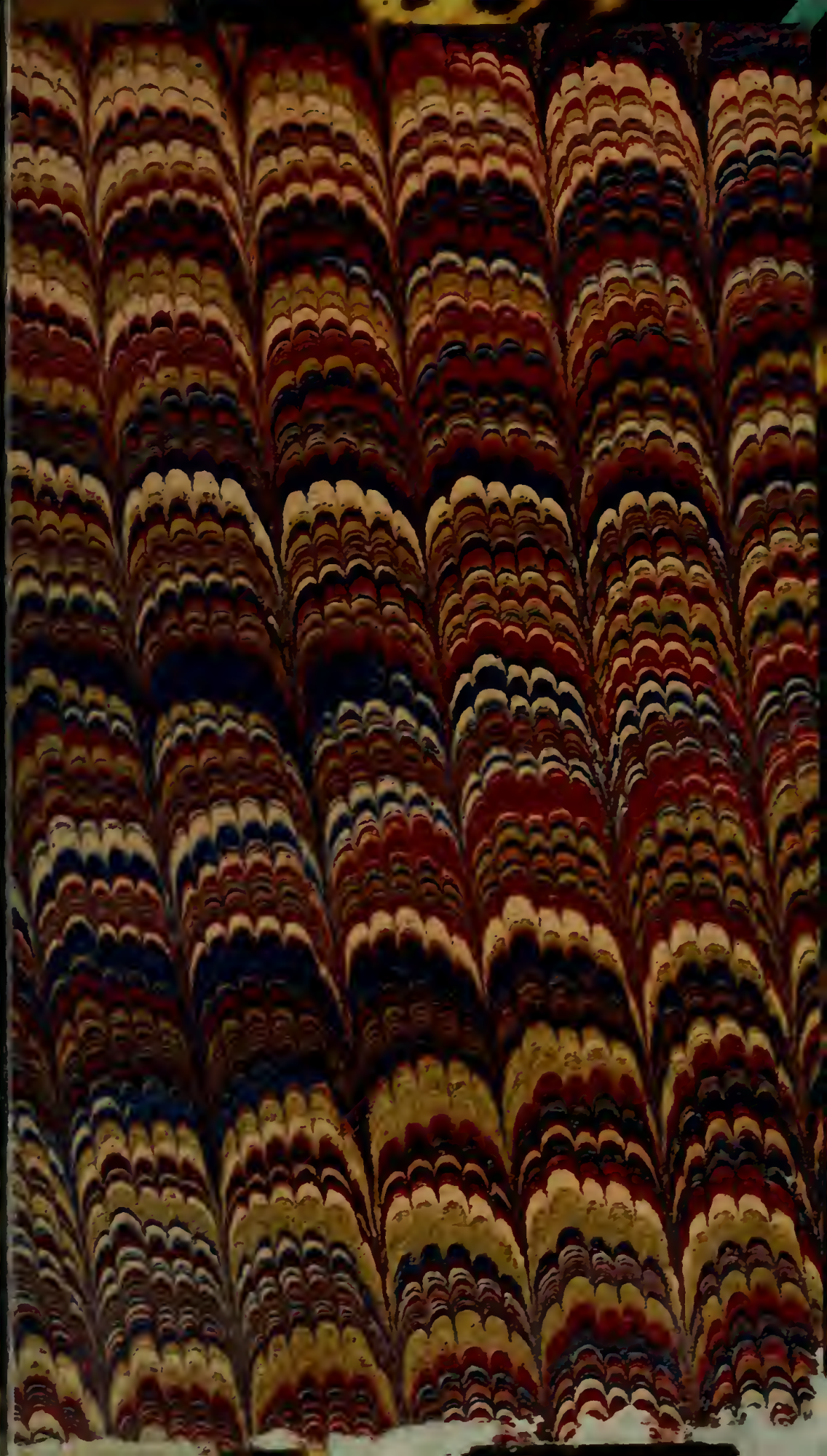
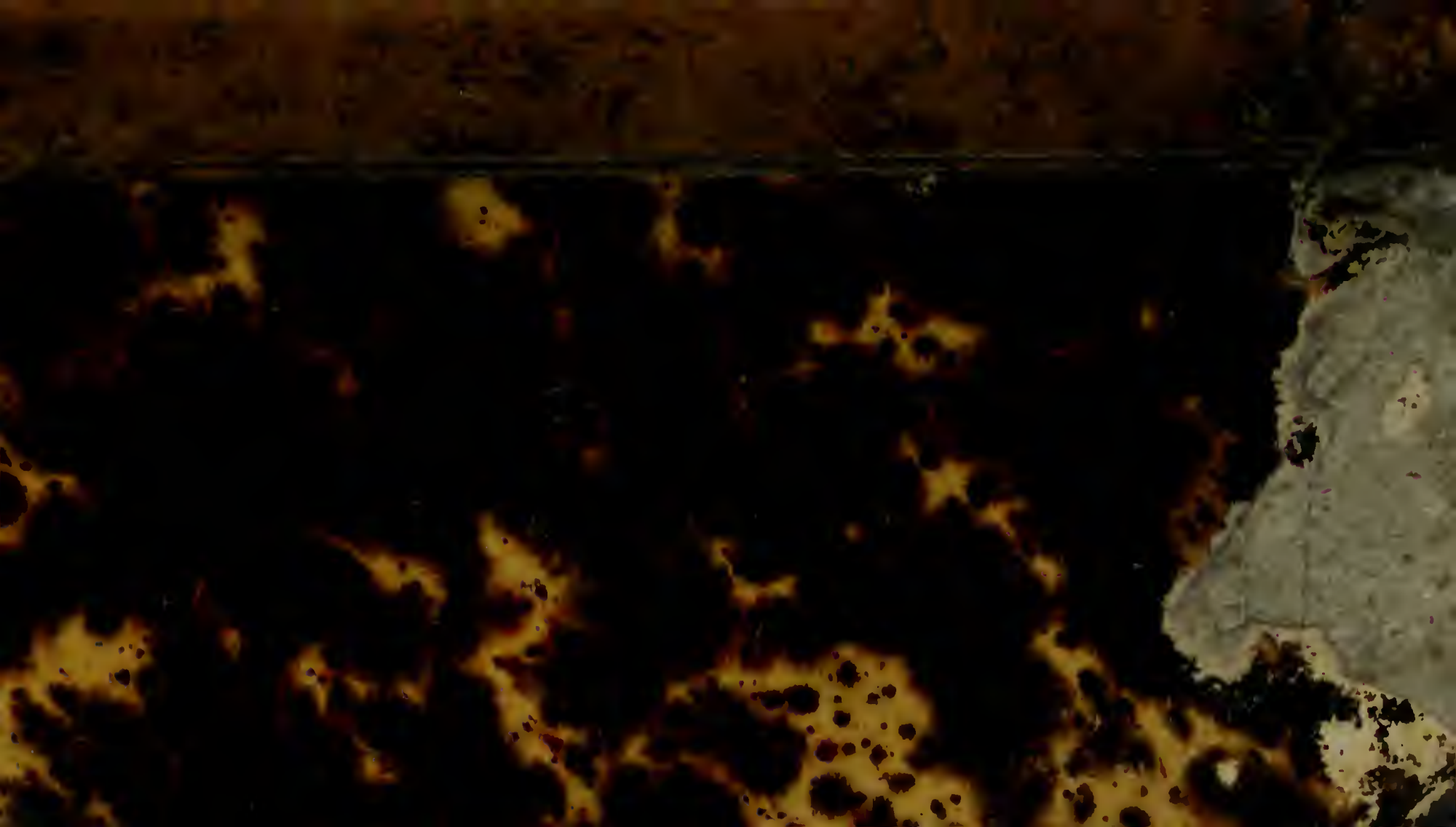
F I N.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

T
Unive

For failu
or before
below there
cents, and
cent for e